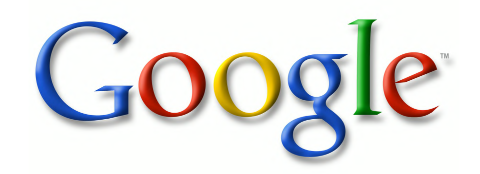



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

FACETIES.

PREFACE

DU RECUEIL

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

LES ſottiſes qu'on fait, qu'on dit & qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* & que les ſables de la mer, il eſt difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables veſſies, accumulées les unes ſur les autres dans le gouffre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles ſont formées, & il en réſulte un immenſe nuage, dans lequel on ne diſcerne plus rien. Les journaux & les mercures tâchent en vain de faire vivre un mois ou quinze jours les ſottiſes nouvelles ; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux paſſagers qui ſe noient.

(1) C'eſt le titre d'un recueil formé des plaiſanteries ſans nombre qui parurent en 1760, à l'occaſion de la comédie des philoſophes, du diſcours de M. *Lefranc* & de *Ramponeau*. M. de *Voltaire* eſt l'auteur d'une grande partie de ces pièces : on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, & on y a joint ceux de ſes ouvrages de plaiſanterie, où il s'eſt le plus abandonné à ſa gaieté : on s'eſt borné à indiquer par des notes très-courtes la date & l'à-propos de ces ouvrages.

Dans ce vaste tourbillon de nos impertinences, nous avons choisi discrétement quelques-unes des plus légères, pour les faire surnager un jour ou deux : elles amuseront les oisifs & les oisives; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* & autres efforts de l'esprit humain, consacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime soient des impertinences; je parle seulement des sujets de ces pièces : elles sont plaisantes, & les sujets sont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu, sans vouloir offenser personne.

M. de *Saint-Foix* est auteur des *Essais historiques sur Paris*, livre utile & agréable qui a beaucoup de succès : dès qu'un auteur a produit quelque chose d'estimable, il est sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques instructions, & les auteurs des critiques quelque argent : c'est un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux & des feuilles vivent de cette marchandise; ils savent bien qu'ils ne travaillent pas pour la postérité; leurs feuilles se vendent comme les petites affiches, & plus elles sont satiriques, plus le débit en est fort : c'est une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles, étant augmentée depuis plusieurs années, a fait tort à la marchandise : le public s'est lassé des critiques littéraires, & les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les auteurs dont ils font des extraits, & ont cru par-là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre *Trublet*, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, & les nommés *Dinouart* & *Joannet*, se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix allécherait les ames dévotes : ils ont accusé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal parlé de la religion catholique, apostolique & romaine, & même de la magistrature.

M. de *Saint-Foix*, qui n'entend pas raillerie, a résolu de leur donner sur les oreilles ; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a assignés au châtelet pour être reconnu bon catholique & serviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de suite : les saints reconnurent humblement dans un écrit, signé d'eux, que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu, & qu'ils en demandaient pardon à DIEU & à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIMENT

SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE. (2)

A Marſeille, mai 1750.

VOUS avez rendu ſervice au genre-humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'*Eſprit des lois*, & même il paraît à votre ſtyle que vous êtes l'ennemi de toute ſorte d'eſprit. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'*Eſſai ſur l'homme*, de *Pope*, livre que je ne ceſſe de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raiſons & de l'importance de vos ſervices. Vous ne vous amuſez pas, Monſieur, à examiner le fond de l'ouvrage ſur les lois, à vérifier les citations, à diſcuter s'il y a de la juſteſſe, de la profondeur, de la clarté, de la ſageſſe ; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble, ſi enfin ce livre, qui devrait être inutile, ne ſerait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait ; & regardant M. de

(2) Cet ouvrage eſt une défenſe de *Monteſquieu* contre l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques. M. de *Voltaire* a eu conſtamment la générosité & le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philoſophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ſes ennemis.

Montesquieu comme le disciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les disciples de *Spinosa*. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philosophie les principes de la religion naturelle. Rien n'est assurément, Monsieur, ni plus charitable, ni plus judicieux que de conclure qu'un philosophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il pose pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philosophe ; vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funestes, que la Divinité est l'auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes sont frères, que DIEU est leur père commun, qu'il ne faut rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque sage, qu'on doit tolérer les sentimens des hommes, ainsi que leurs défauts. Continuez, Monsieur, écrasez cet affreux libertinage, qui est au fond la ruine de la société. C'est beaucoup que par vos *Gazettes ecclésiastiques* vous ayez saintement essayé de tourner en ridicule toutes les puissances ; & quoique la grâce d'être plaisant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les saints ; mais vous avez souvent essayé d'armer chrétiennement les fidelles les uns contre les autres. Vous prêchez le schisme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela est très-édifiant ; mais ce n'est point encore assez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, si vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope*, de *Locke* & de *Bayle*, l'*Esprit des lois* &c. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *nouvelles ecclésiastiques*.

En effet, Monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Essai sur l'homme*, de ce scélérat de *Pope*, cinq ou six articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, & d'autres incendiaires de cette espèce. Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chérissaient & les consultaient ; mais c'est par-là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs les armes à la main troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montagne*, *Charon*, le président de *Thou*, *Descartes*, *Gassendi*, *Rohaut*, *le Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, & qui causa la St Barthelemi. C'est leur esprit de tolérantisme qui est la ruine du monde ; & c'est votre saint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partisans de la religion naturelle sont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monsieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainsi dès que je verrai un homme sage qui dans sa philosophie reconnaîtra par-tout l'être suprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit,

dans la production des mondes, dans celle des insectes, je conclurai de-là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé & de plus utile au christianisme que d'assurer que notre religion est bafouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*Esprit des lois*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solons*, les *Platons*, les *Socrates*, les *Aristides*, les *Cicérons*, les *Catons*, les *Epictètes*, les *Antonins* & les *Trajans*. On croirait, à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont signé le formulaire. Quels monstres, Monsieur, que tous ces grands-hommes de l'antiquité! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, de *Locke*, & de M. de *Montesquieu*. En effet, tous ces anciens sages sont vos ennemis ; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle. Et la vôtre, Monsieur, je dis la vôtre en particulier, paraît si fort contre la nature que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincèrement tous ces illustres réprouvés qui ont fait, je ne sais comment, tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos saintes idées sur le gouvernement politique sont une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le

royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les risques maritimes Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse ; mais vous appelez ce commerce *usure*. C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de *Satan* aux Anglais & aux Hollandais, qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais, Monsieur, que vous nous dissiez combien vous rapporte le commerce sacré de vos nouvelles ecclésiastiques. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère, & du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible ; il demande plus de courage & expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile en effet que d'instruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonsurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi & votre archevêque ? & quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique ? Mais je me trompe ; il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & vous paraissez tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A propos, Monſieur, mes complimens à M. *Pluche* qui continue ſi intrépidement à copier des livres pour étaler le *Spectacle de la nature*, & qui s'eſt fait le *charlatan des ignorans*.

On ne peut être plus content que je le ſuis de voir une préparation & même une démonſtration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à ſoie.

Il eſt toujours fort beau à lui de faire de *Moïſe* un excellent phyſicien, de ſoutenir hardiment, malgré toutes les académies, que la lumière ne vient point du ſoleil & des autres corps lumineux, & d'avancer que les nègres ſont devenus noirs petit à petit, en qualité de deſcendans de *Chus ;* ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre diſſéqué. J'apprends auſſi qu'il a trouvé la place du paradis terreſtre où l'on conſerve la côte d'*Adam* & la peau du ſerpent qui parla à ſa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* eſt encore vivant, & qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque converſation avec lui, & qu'il n'en rende compte à monſieur le prieur & à monſieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les ſept planètes en une nuit. Il cite ce voyage, comme s'il était dans l'Alcoran, & que ce fût un point de foi chez les Turcs. Il prend de-là occaſion d'appeler *Mahomet* fat.

Si jamais *Pluche* va à Conſtantinople, je lui conſeille d'être plus poli. Je rencontrai hier un turc ſur le port de Marſeille à qui je demandai ſi le

voyage prétendu des ſept planètes eſt en effet dans l'Alcoran il me répondit que non. Je lui appris que le ſieur *Plucke* traitait ſon prophète de *fat*, avec aſſez de légéreté. Mon turc, qui eſt un homme très-ſage, me dit que quand on a une maiſon de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de ſon voiſin.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

PREFACE.

CETTE plaiſanterie a été ſi ſouvent imprimée qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'eſt un badinage innocent ſur un livre ridicule du préſident d'une académie, (*) lequel parut à la fin de 1752.

C'était une choſe fort extraordinaire, qu'un philoſophe aſſurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de DIEU qu'une formule d'algèbre ; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir ; qu'on peut ſe conſerver la vie trois ou quatre cents ans en ſe bouchant les pores. Pluſieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propoſitions, & ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occaſionna un procès dans les formes, que le préſident lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, & il fit condamner ſon adverſaire comme fauſſaire.

Cette injuſtice ſouleva toute l'Europe littéraire : c'eſt ce qui donna occaſion à la petite feuille qui ſuit. C'eſt une continuelle alluſion

(*) M. *Moreau de Maupertuis*, préſident de l'académie de Berlin.

à tous les paſſages du livre dont le public ſe moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer ſon médecin quand il ne guériſſait pas.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

RIEN n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philoſophe qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus ſimples, & qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes œuvres*, & dans celui qu'on appelle *ſes lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme, ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à perſonne, & ſurtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'eſt

point l'intérêt de ma profeſſion qui me fait parler ici; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ſes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureuſement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (*a*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuſte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais royal? Un client prive-t-il d'un juſte ſalaire ſon avocat, parce qu'il a perdu ſa cauſe? Un médecin promet ſes ſoins, & non la guériſon. Il fait ſes efforts, & on les lui paye. Quoi! ſeriez-vous jaloux, même des médecins?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de penſion pour avoir parlé de mathématique & de métaphyſique, pour avoir diſſéqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré, ſi le tréſorier venait lui tenir ce langage: Monſieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aſtres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, & porter ſes *attentats juſqu'au ſoleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont ſur la terre: vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans ſe forment par attraction dans le ventre de la mère, (*b*) que l'œil gauche attire la jambe

(*a*) Page 124.

(*b*) Dans les *Oeuvres* & *Lettres* de M. de *Maupertuis*.

droite &c. (*c*) on ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en disséquant des têtes de géans ? &c. &c. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aise après cela que nous autres médecins, nous nous moquassions de lui, & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître ?

Ce jeune homme inconsidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (*d*) que c'est au hasard & aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* & *Senac* n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre ; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger ; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hasard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes ; & les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chimie ; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes.

(*c*) Voyez la *Vénus physique*.

(*d*) Pag. 205.

Le jeune plaisant qui les traite si mal a-t-il rendu autant de services au genre-humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoy?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques, (*e*) & leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hasard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie. (*f*) Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, & de faire sur leurs corps des expériences, dit (*g*) que cette proposition n'a jamais été exécutée: il ignore ce que tout le monde sait, que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, sur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant, on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière: il veut, en qualité de physicien, que nous

(*e*) Page 119. (*f*) Page 120. (*g*) Page 198.

nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie, (*h*) & qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (*i*) d'enduire un malade de poix, réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe, (*k*) pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne, (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité ; de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres miſères ; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidelle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie ;

(*h*) Page 206. (*i*) *Ibid.* (*k*) Page 208.

cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Enſuite ayant trouvé tout ſeul, & indépendamment de *Leibnitz*, que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité (*l*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclore*. C'eſt un beau ſecret, & nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit, par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un préſident, elles ne pourraient être que d'un préſident de *Bedlam*, (*m*) & qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, & qui a conſenti d'être déclaré *grand-homme*. Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque ; mais on démêlait bien vîte *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu ; cela rappelle une fable de *la Fontaine* :

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

(*l*) Page 76.

(*m*) Les petites-maiſons à Londres.

Tout considéré, nous déférons à la sainte inquisition le livre imputé au président, & nous nous en rapportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on sait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquisition de Rome.

NOUS père *Pancrace* &c. inquisiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de monsignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, sans savoir ce que veut dire *Diatribe*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en est pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu déguisé sous le nom d'un président.

Nous avons, après avoir invoqué le St Esprit, trouvé dans les œuvres, c'est-à-dire dans l'in-4° de l'inconnu, force propositions téméraires, malsonnantes, hérétiques & sentant l'héréfie. Nous les condamnons collectivement, séparément & respectivement.

Nous anathématisons spécialement & particulièrement l'*Essai de Cosmologie*, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, & accoutumé à trouver tout mauvais, insinue, contre la parole de l'Ecriture, (*n*) que c'est un défaut de providence que les araignées prennent les mouches, & dans laquelle *Cosmologie* l'auteur fait ensuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, que dans Z égal à BC divisé par A plus B. (*o*) Or ces

(*n*) Oeuv. pag. 9.

(*o*) Page 45.

caractères étant tirés du Grimoire, & visiblement diaboliques, nous les déclarons attentoires à l'autorité du S[t] Siége.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *physique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphysique* &c. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collége de la Sapience d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidelle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collége de la Sapience.

1°. NOUS déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles & imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des espris durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par la vîtesse est toujours un minimum*, (*q*) nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme il est prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le justifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que monsignor *Akakia*, médecin du pape, & tant d'autres, ont fait des œuvres du jeune pseudonime, & surtout de la *Vénus physique*. (*r*) Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser

(*p*) Page 44. (*q*) Oeuv. pag. 4. (*r*) Page 248.

que l'enfant ſe forme dans l'utérus par le moyen de l'attraction ; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le ſtyle de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres* ; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune auteur déguiſé ſous le nom d'un préſident.

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (*s*) n'eſt point appelée dans l'homme *prévision* ; que ce mot *prévision* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par laquelle Dieu voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets & ne ſe voit pas ; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément réformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner.* (*t*) Le candidat doit apprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, & que ſans cette faculté on ne pourrait pas ſeulement faire

(*s*) Page 3. Lettres du natif de St Malo.

(*t*) Page 5.

un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on serait absolument imbécille ; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée, (*u*) *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agitée, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère ; qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petitesses ordinaires &c. mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que des choses communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (*x*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son & les couleurs qui n'existent que dans nos sensations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il vilipende (*y*) & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuste ; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli : il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses

(*u*) Page 8. (*x*) Page 15. (*y*) Pages 50 & 52.

camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale : (z) car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère, on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher; mais comme, en parlant de la *ſomme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, & que cependant bien des gens la ſuivent, il ſe pourrait à plus forte raiſon que quelques perſonnes ſe ruinaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible, ſelon lui, de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de monſieur l'inquiſiteur ; mais nous croyons qu'il ſera fort ſurpris d'apprendre que le jeune étudiant (*aa*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, & des hommes velus portans queue, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame ; qu'il faſſe naître des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de blé. (*bb*) Nous prenons cette occaſion de divertir monſieur l'inquiſiteur.

8°. Mais monſieur l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète ; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (*cc*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contr'elle. Enſuite il aſſure (*dd*) que

(z) Page 85.

(*aa*) Pages 232 & 233.

(*bb*) Page 143.

(*cc*) Page 147.

(*dd*) Page 151.

les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne diffèrent (*ee*) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation* dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encore s'il sera des grands ou des petits prophètes ; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophète de malheur, puisque dans son traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit (*ff*) surtout que tous les fous sont malheureux. Nous fesons à tous ceux qui le sont un compliment de condoléance ; mais si son ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres australes, (*gg*) quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il semble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Fréderic Henri*, située par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertissons que si, au lieu d'aller aux terres australes, il prétend (*hh*) naviger tout droit directement sous le pôle arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encore être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend, (*ii*) un trou qui aille jusqu'au centre de la terre, (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses.) Ce trou exigerait qu'on excavât au

(*ee*) Page 154.
(*ff*) Page 9.
(*gg*) Page 172.
(*hh*) Page 174.
(*ii*) Page 186.

moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le fyftème de la balance de l'Europe.

Pour conclufion nous prions M. le docteur *Akakia* de lui prefcrire des tifanes rafraîchiffantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerfité, & à y être modefte.

Si jamais on envoie quelques phyficiens vers la Finlande, pour vérifier, s'il fe peut, par quelques mefures ce que *Newton* a découvert par la fublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il eft nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deffus de fes compagnons ; qu'il ne fe faffe point peindre feul applatiffant la terre, ainfi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme fi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été fe réjouir dans une ville où il y a garnifon fuédoife ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propofer avec amitié un avis différent du fien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie fur l'autorité de *Leibnitz* & de plufieurs autres philofophes ; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredife formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer fans réflexion, & crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eft tombé fur un point de dynamique, abfolument inutile dans l'ufage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué

plusieurs fois son ouvrage, dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*kk*) s'est servi contre les *Mairan*, les *Cassini* & d'autres vrais philosophes ; qu'il n'exige jamais, dans une dispute frivole, qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réserve ce miracle pour le temps où il prophétisera; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse, pour forcer au silence son adversaire, & pour lui lier les mains, afin de l'assassiner à loisir. (*ll*)

Que dans une misérable dispute sur la dynamique il ne fasse point sommer, par un exploit académique, un professeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le fasse point condamner par contumace, comme ayant attenté à sa gloire, comme

(*kk*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* & *Cassini*.

(*ll*) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange, pour la supplier d'imposer silence à son adversaire M. *Kœnig* bibliothécaire de cette princesse, lequel il avait fait condamner comme faussaire.

forgeur de lettres & fauſſaire, ſurtout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, & qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe; qu'il penſe qu'un homme qui a tort, & qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déshonore ſoi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres ſont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, & non des cabales vaines; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, & la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être: car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*mm*)

(*mm*) L'auteur en queſtion avait écrit que, ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés efpéraient, comme il arrive affez fouvent. La bile du natif de St Malo en fut exaltée encore plus que fon ame; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du médecin, & le mal empira : il perfifta dans le deffein de faire fes expériences, & tint à cet effet la mémorable féance dont nous allons donner un récit fidelle.

Séance mémorable.

LE premier des kalendes d'octobre 1751, s'affemblèrent extraordinairement les fages fous la direction du très-fage préfident. Chacun ayant pris place, le préfident prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *meuri* (*nn*) depuis peu, (*) parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores, & de le conferver comme un œuf frais felon la nouvelle méthode; il prouva que fon médecin l'avait tué pour avoir auffi négligé de le traiter fuivant les lois de la force centrifuge; & il conclut que le médecin ferait reprimandé & point payé. Il finit en gliffant, felon fa coutume modefte, quelques mots fur lui-même; enfuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui propofées à tous les favans de l'Europe étonnée.

(*oo*) En premier lieu, deux médecins produifirent chacun un malade enduit de poix réfine, & deux chirurgiens leur percèrent les cuiffes & les bras avec

(*nn*) Pag. 76. Voyez les lettres de M. le préfident.

(*) C'eft-à-dire décédé.

(*oo*) Page 206.

de

de longues aiguilles. Auſſitôt les patiens qui à peine pouvaient remuer auparavant, ſe mirent à courir & à crier de toutes leurs forces ; & le ſecrétaire en chargea ſes regiſtres.

(*pp*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium, & le plaça ſur un volume de la compoſition du préſident pour en redoubler la force, & on en fit prendre une doſe à un jeune homme vigoureux. Et voici, au grand étonnement de tout le monde, qu'il s'endormit ; & dans ſon ſommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette ſolemnité ; & la nature de l'ame fut parfaitement connue comme monſieur le préſident l'avait très-bien deviné.

Enſuite ſe préſentèrent tous les manœuvres de la ville pour faire vîte un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, ſelon les ordres précis de M. le préſident. (*qq*) Sa vue portait juſque-là ; mais comme l'opération était un peu longue, on la remit à une autre fois ; & monſieur le ſecrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Auſſitôt après, le préſident ordonna qu'on frétât un vaiſſeau pour diſſequer des géans & des hommes velus à longue queue aux terres auſtrales : (*rr*) il déclara qu'il ferait lui-même du voyage, & qu'il irait reſpirer ſon air natal : ſur quoi toute l'aſſemblée battit des mains.

On procéda enſuite par ſon ordre, & ſelon ſes principes à l'accouplement d'un coq d'inde & d'une mule dans la cour de l'académie ; & tandis que le

(*pp*) Page. 223. (*qq*) Page 174. (*rr*) Page 172.

poëte du corps compofait leur épithalame, le préfident, qui eft galant, fit fervir aux dames une fuperbe collation, compofée de pâtés d'anguilles, (*ss*) toutes les unes dans les autres, & nées fubitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poiffons qui fe formaient fur le champ de grains de blé germé, à quoi les dames prirent un fingulier plaifir. Le préfident, ayant bu un verre de rogum, démontra à l'affemblée qu'il était auffi aifé à l'ame de voir l'avenir que le paffé; & alors il fe frotta les lèvres avec fa langue, remua long-temps la tête, exalta fon imagination, & prophétifa. On ne donne point ici fa prophétie, qui fe trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La féance fe termina par un difcours très-éloquent que prononça le fecrétaire perpétuel : *Il n'y a qu'un Erafme*, lui dit-il, *qui dût faire votre éloge;* enfuite il éleva la monade du préfident jufqu'aux nues, ou du moins jufqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac*. On lui érigea un trône de veffies, & il partit le lendemain pour la Lune, où *Aftolphe* retrouva, dit-on, ce que le préfident a perdu.

—Le natif de S[t] Malo ne partit point pour la Lune, comme il le croyait, il fe contentait d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia*, voyant que le mal empirait, imagina avec quelques-uns de fes confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs, en réconciliant le préfident avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu, en lui montrant fa mefure. Le médecin, croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir, propofa donc le traité de paix fuivant.

(*ss*) Pages 143 & 180.

TRAITÉ DE PAIX

CONCLU ENTRE M. LE PRESIDENT ET M. LE PROFESSEUR. (*)

Le premier janvier 1753.

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuſe querelle ſur une formule d'algèbre, &c. les deux parties principalement intéreſſées dans cette guerre, voulant prévenir une effuſion d'encre inſupportable à la longue à tous les lecteurs, ſont enfin convenues d'une paix philoſophique en la manière qui ſuit :

Le préſident s'eſt tranſporté au lieu de ſa préſidence, & a dit devant ſes pairs :

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre mépriſe, nous prions M. le profeſſeur d'oublier tout le paſſé. Nous ſommes très-fâchés d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de choſe, & d'avoir déclaré fauſſaire un grave profeſſeur qui n'a jamais rien ſuppoſé que des monades & l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons ſigné des lettres-patentes, ſcellées de notre grand ſceau, par leſquelles nous rendons à la république des lettres la liberté ; & nous déclarons qu'il ſera déſormais permis d'écrire contre notre ſentiment, ſans être réputé mal-honnête homme.

(*) M. *Kœnig*, profeſſeur à la Haye.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de ſon exiſtence que dans A plus B, diviſé par Z &c. Et ſi contre toute apparence, un raiſonnement de cette eſpèce avait ſéduit quelques-uns de nos lecteurs, nous lui donnons un bon conſeil, en l'invitant à s'occuper plus utilement, & à revenir des idées qu'il aurait pu prendre ſur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Meſſieurs les inquiſiteurs, qui ne l'entendent pas plus que nous, voudront bien à cet égard ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, & aux médecins de traiter de pluſieurs maladies; attendu que ſi un malade, attaqué de la colique, envoyait chercher le médecin de la pierre, il ſe pourrait faire que celui-ci taillât ſon homme, au lieu de lui donner un lavement : ainſi les choſes reſteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons propoſé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu à la vérité qu'il faudrait que les cuiſiniers, les blanchiſſeuſes & les balayeurs des rues ſuſſent préalablement le latin, & qu'il ſe pourrait faire alors que ces perſonnes vouluſſent enſeigner la grammaire, au lieu de faire la cuiſine & de blanchir les chemiſes, ce qui pourrait cauſer quelques cabales dangereuſes; mais auſſi nous avons conſidéré que les écoliers & les régens pourraient ſe paſſer de chemiſes comme les anciens Romains, & même de cuiſinières, & c'eſt ce que nous examinerons plus à loiſir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement & du fœtus, nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie, de ne plus recommander l'ignorance aux médecins, de ne plus envier le ſort des colimaçons, & de ne plus leur dire ces douces paroles : » Innocents colimaçons, recevez, & rendez mille fois les » coups de ces dards dont la nature vous a armés. » Ceux qu'elle a réſervés pour nous ſont des ſoins & » des regards ; » attendu que cette phraſe eſt fort mauvaiſe, & qu'un ſoin réſervé n'eſt pas un dard, & que ces expreſſions ne ſont point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds, & nous n'en parlerons plus en ſtyle de bergerie ; vu que *Fontenelle*, que nous avons cru imiter, n'a point chanté les crapauds dans ſes Eglogues.

8°. Nous laiſſons à DIEU le ſoin de créer les hommes comme bon lui ſemble, ſans jamais nous en mêler ; & chacun ſera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche, ni que la main ſe mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres auſtrales, nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds, & quatre hommes velus avec de longues queues ; nous les ferons diſſéquer tout vivans, ſans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaiſſons aujourd'hui ; mais il eſt toujours bon, pour le progrès des ſciences, d'avoir de grands hommes à diſſéquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au pôle arctique, nous ne forcerons perſonne à être du

voyage, excepté M. *De*... qui nous a déjà ſuivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer juſqu'au noyau de la terre, nous nous déſiſtons formellement de cette entrepriſe ; car, quoique la vérité ſoit au fond d'un puits, ce puits ſerait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel ſont morts. Aucun ſouverain ne veut ſe charger de notre trou, parce que l'ouverture ſerait un peu trop grande, & qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne, ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainſi nous laiſſerons la face du monde telle qu'elle eſt, nous nous défierons de nous-mêmes, toutes les fois que nous voudrons creuſer, & nous nous arrêterons conſtamment à la ſuperficie des choſes.

12°. Nous reconnaiſſons qu'il eſt un peu plus difficile de prédire l'avenir que de ſavoir lire *Tite-Live* ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame, & nous ne l'exalterons plus ; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie, quoique nous y ayons beaucoup de diſpoſition, ſi la perſpicacité peut ſervir à prédire ; & quand nous avons dit que c'eſt la même choſe de ſavoir l'avenir & le paſſé, nous avons ſeulement donné à entendre que nous ne ſavons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en ſe bouchant les pores & les conduits de la reſpiration ; mais nous ne ferons cette expérience ſur perſonne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui eſt la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire tristement sur le bonheur, laissant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de se tuer, ou d'être chrétien &c.

15°. Nous ne rabaisserons plus tant les Allemands, & nous avouerons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotsched* sont quelque chose, & que nous avons étudié sous les *Bernouilli*, & nous étudierons encore; & qu'enfin M. le professeur *Euler* qui a bien voulu nous servir de lieutenant est un très-grand géomètre qui a soutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont assurés être pleines de génie comme tous les autres ouvrages dudit professeur, notre lieutenant.

16°. Et comme nous avons à cœur de faire une paix stable & perpétuelle, nous promettons solemnellement de faire notre possible pour ne plus violer, soit dans nos raisonnemens, soit dans nos actions, les trois grands principes de la philosophie germanique, à savoir les principes de contradiction, de raison suffisante & de continuité; en conséquence de cet engagement, nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits, & nous tâcherons de mettre de la raison & de la suite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui est de M. *Wolf*, notre grand émule, comme ses ouvrages sont volumineux, & que nous ne lisons rien, nous ne saurions prendre la résolution d'en examiner le contenu, pour nous autoriser à pouvoir en décider. Ainsi nous nous réservons toujours la prérogative que nous croyons dûe à un président d'académie, de pouvoir statuer librement du mérite

des livres de ſcience, ſans ſe donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins pour donner encore en ceci une marque de notre condeſcendance, nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous, à lire les livres de M. *Wolf*, avant que de les mépriſer; & pour leur en donner l'exemple, nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la petite logique de cet allemand, d'autant qu'au régiment où nous ſervions en France dans notre jeuneſſe, nous n'avons point eu d'occaſion d'entendre parler de ces choſes-là.

19°. Enfin pour donner la plus grande preuve poſſible du déſir ſincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire, nous conſentons que notre ennemi capital, M. de *Voltaire*, ſoit compris dans le préſent traité de paix, nonobſtant les puiſſantes raiſons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans ſa proſe ni dans ſes vers, nous promettons de ne plus cabaler contre lui; de ne plus nous ſervir de l'exécuteur de la haute-juſtice pour nous venger de ſes plaiſanteries; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre eſprit; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre, & enfin d'abandonner *la Beaumelle* à ſa juſtice.

Ce beau & ſage diſcours fini, M. le ſecrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le profeſſeur *Kœnig*, laquelle contenait en ſubſtance:

1°. Qu'ayant travaillé toute ſa vie à ſoumettre ſon imagination à l'empire de la raiſon, il ſe concevait incapable de concevoir des idées auſſi brillantes que

l'étaient celles que le génie de M. le président avait enfantées dans ses lettres, qu'il lui cédait la palme, & qu'il se reconnaîtrait toujours son inférieur à cet égard.

2°. Mais que pour épargner dorénavant à M. le président des soupçons désagréables, il serait plus circonspect dans ses citations; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux sciences, sans pouvoir le prouver par la signature d'un notaire juré & quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres sans en avoir en main les originaux; qu'aussi pour faciliter le présent accommodement, il passerait à M. le président le principe *qu'un écrit dont on ne peut pas produire l'original est un écrit forgé;* sans le soupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre sainte religion.

3°. Que pour le bien de la paix, & comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce professeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profession de philosophie dans la ville latine que M. le président voulait fonder, dès qu'il saurait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider & à jouer la comédie en latin, & qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ses forces à parler & à écrire dans le style des *epistolæ obscurorum virorum*, afin d'y établir autant qu'il sera possible une latinité que M. le président puisse entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être simple à côté de chaque géant que M. le président apporterait à l'académie; qu'on disséquerait les uns & les autres pour voir si c'est dans ceux-ci ou

dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au furplus il confentait de grand cœur que tout le refte fût déclaré comme non avenu ; que les combattans des deux partis fans exception avouaffent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés, & qu'ils auraient dû commencer par où le public finit ; c'eft-à-dire par rire.

— L'académie ayant entendu avec admiration le préfent traité, elle a applaudi à tous fes articles, & en a garanti l'exécution : & afin que les fruits de cette heureufe réunion fe fiffent fentir par toute l'Europe, elle a voulu qu'il fût ftipulé que tous les gens de lettres vivraient déformais en frères, à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté feraient fans jaloufie.

Le tout ayant été ratifié convenablement, on devait chanter un *Te Deum*, mis en mufique par un *français*, & exécuté par des *italiens;* & célébrer une grand'meffe, où un jéfuite officierait, ayant un calvinifte pour diacre & un janfénifte pour fous-diacre ; & la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

—Qui aurait cru qu'un projet de paix fi raifonnable n'eût pas été accepté par M. le préfident ? mais fur le point de figner & d'en remplir tous les articles, fa mélancolie & fa philocratie redoublèrent avec des fymptômes violens. Il s'emporta contre fon bon médecin *Akakia*, qui était alors malade lui-même dans la cité de Leipfick en Germanie, & il lui écrivit une lettre fulminante, par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

LETTRE

DE M. LE PRESIDENT

A SON MEDECIN AKAKIA.

JE vous déclare que ma ſanté eſt aſſez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ſerez, pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au reſpect & à l'obéiſſance qui ont juſqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de *Pourceaugnac*, qui voulait voir ſon médecin l'épée à la main, il ne s'était jamais trouvé de ſi méchant malade. Le docteur *Akakia* tout épouvanté eut recours à l'univerſité de Leipſick, & lui préſenta la requête ci-jointe.

„ Le docteur *Akakia* réfugié dans l'univerſité de Leipſick, où il a cherché un aſile contre les attentats d'un lapon natif de St Malo, qui veut abſolument le venir aſſaſſiner dans les bras de ladite univerſité, ſupplie inſtamment meſſieurs les docteurs & écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritoires & canifs. Il s'adreſſe particulièrement à ſes confrères; il eſpère qu'ils purgeront ledit ſauvage dès qu'il paraîtra, qu'ils évacueront toutes ſes humeurs peccantes, & qu'ils conſerveront par leur art ce qui peut reſter de raiſon à ce cruel lapon, & de vie à leur confrère le bon *Akakia*, qui ſe recommande à

leurs ſoins. Il prie meſſieurs les apothicaires de ne ſe pas oublier en cette occaſion. »

En vertu de cette requête, l'univerſité donna un décret, par lequel le natif de S[t] Malo devait être arrêté aux portes de la ville, lorſqu'il viendrait pour exécuter ſon deſſein parricide contre le bon *Akakia*, qui lui avait ſervi de père.

Voici les ordres précis de l'univerſité, tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum*.

EXTRAIT
DU JOURNAL DE LEIPSICK,
intitulé : Der Hofmeiſter.

UN quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipſick, par laquelle il menace ledit habitant de l'aſſaſſiner, &les aſſaſſinats étant viſiblement contraires aux priviléges de la foire, on prie tous & un chacun de donner connaiſſance dudit quidam, quand il ſe préſentera aux portes de Leipſick. C'eſt un philoſophe qui marche en raiſon compoſée de l'air diſtrait & de l'air précipité, l'œil rond & petit, & la perruque de même, le nez écraſé, la phyſionomie mauvaiſe, ayant le viſage plein & l'eſprit plein de lui-même, portant toujours ſcalpel en poche pour diſſéquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaiſſance auront mille ducats de récompenſe aſſignés ſur les fonds de la ville latine que ledit qui damfait bâtir, ou ſur la première comète d'or & de diamant

qui doit tomber inceſſamment ſur la terre ſelon les prédictions dudit quidam philoſophe & aſſaſſin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponſe à ſon malade, & il tâcha encore de lui remettre l'eſprit par cette lettre amiable.

LETTRE

DU DOCTEUR AKAKIA

AU NATIF DE S^T MALO.

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez ; vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces ſont entièrement revenues, & vous me menacez de venir m'aſſaſſiner, ſi je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia* ! vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point ſon médecin, vous voulez le tuer ! Ce procédé n'eſt ni d'un préſident d'académie ni d'un bon chrétien, tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment ſur votre bonne ſanté ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je ſuis au lit depuis quinze jours, & je vous prie de différer la petite expérience de phyſique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me diſſéquer ; mais ſongez que je ne ſuis pas un géant des terres auſtrales, & que mon cerveau eſt ſi petit que la découverte de ſes fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion

de l'ame. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me poursuivre jusqu'aux enfers;* il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre, & qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, & il se trouvera que je serai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que si vous venez m'assassiner à Leipsick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & où votre lettre est déposée, vous courrez quelque risque d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, & serait peu convenable à un président d'académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée & attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reste, je suis encore bien faible, vous me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue & mon pot de chambre; mais, dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio;* & en multipliant la masse par le quarré de la vîtesse jusqu'à ce que l'action & vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle paraît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands que

vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher préſident.

AKAKIA.

POST-SCRIPTUM.

Comme il y a ici cinquante à ſoixante perſonnes qui ont pris la liberté de ſe moquer prodigieuſement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les aſſaſſiner.

—On avait eſpéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer ſur l'eſprit revêche du natif de S[t] Malo, qu'il ſe déſiſterait de ſes expériences cruelles, qu'il ne perſécuterait plus les Suiſſes ni les *Akakia*, qu'il laiſſerait les Allemands en repos, & qu'il pourrait même un jour, quand il ſerait parfaitement rétabli, rire des ſymptômes de ſa maladie.

Mais le médecin *Akakia*, en homme prudent, voulut ménager encore la délicateſſe du natif de S[t] Malo; & en s'adreſſant humblement au ſecrétaire éternel de l'académie dudit malouin, il lui écrivit ainſi :

M. LE SECRETAIRE ETERNEL,

JE vous envoie l'arrêt de mort que le préſident a prononcé contre moi, avec mon appel au public & les témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins & tous les apothicaires de Leipſick. Vous voyez que M. le préſident ne ſe borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres auſtrales, & qu'il veut abſolument ſéparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'eſt la première fois qu'un préſident a voulu tuer un de

ſes conſeillers. Eſt-ce-là *le principe de la moindre action*? quel terrible homme que ce préſident ! il déclare fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, & il prouve DIEU par A, plus B, diviſé par Z ; franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monſieur, une petite réflexion, c'eſt que, quand le préſident m'aura tué, diſſéqué & enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie ſelon la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embarraſſé. On ſait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau*, auquel il avait fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon oraiſon funèbre, vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, & je ſuis profane ; vous êtes calviniſte, & je ſuis papiſte ; vous êtes auteur, & je le ſuis auſſi ; vous vous portez bien, & je ſuis médecin. Ainſi, Monſieur, pour eſquiver l'oraiſon funèbre, & pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez-moi mourir de la main cruelle du préſident, & rayez-moi du nombre de vos élus. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par ſon arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de votre liſte ; mettez-moi avec le fauſſaire *Kœnig*, qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable :

.... *Pariterque jacentes*
Ignovere diis.

Je ſuis métaphyſiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

AKAKIA.

REFLEXIONS

REFLEXIONS
POUR LES SOTS.

SI le grand nombre gouverné était composé de bœufs, & le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes, & qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penser est venu, il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont acquise ; il faut traiter en êtres pensans ceux qui pensent, comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière assemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que *St George* leur patron les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, *George I*, *George II* n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilége, eût révolté la nation ; aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand *Racine*, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

M. *Racine* se trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance & le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier *Bacon.* C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'est parce que les esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis ; c'est parce qu'ils ont été hardis qu'on a donné des prix à ceux qui feraient passer les mers à leurs blés ; c'est cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, & qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce, il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace & suffisante & concomitante ; mais en récompense ils ont donné les logarithmes, la position de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaissance physique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, & la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns sur les autres. Il faut avouer que la sorbonne, quoique très-supérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de se faire valoir en invectivant contre son siècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant sans cesse & hors de propos de misérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.

Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre & la Hollande peuplées & enrichies par cette

tolérance, & de beaux royaumes dépeuplés & incultes par l'opinion contraire.

La perſécution contre les hommes qui penſent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux ; car aſſurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'ſalle. Aucun philoſophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clement*, ni à *Barrière*, ni à *Châtel*, ni à *Ravaillac*, ni à *Damiens*.

Aucun philoſophe n'a empêché qu'on payât les impôts néceſſaires à la défenſe de l'Etat ; & lorſqu'autrefois on promenait la châſſe de *Ste Geneviève* par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philoſophe n'a troublé la proceſſion ; & quand les convulſionnaires ont demandé les ſaints ſecours, aucun philoſophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jéſuites ont employé la calomnie, les confeſſions & les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accuſaient d'être janſéniſtes, c'eſt-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les janſéniſtes ſe ſont vengés enſuite comme ils ont pu des inſolentes perſécutions des jéſuites, les philoſophes ne ſe ſont mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues mépriſables, & par-là ils ont rendu à la nation un ſervice éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, & ſcellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du deſtin d'un Etat ; ſi un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois & lever des décimes ſur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation ? aux maximes

du chancelier de *l'Hospital* qui était philosophe, aux écrits de *Gerson* qui était aussi philosophe, aux lumières de l'avocat-général *Cugnière* qui passa pour un philosophe, & surtout aux solides écrits de nos jours qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères, qu'il est désormais impossible à leurs enfans d'être aussi sots qu'eux.

Les vrais gens de lettres & les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre-humain que les *Orphées*, les *Hercules* & les *Thésées* ; car il est plus beau & plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés, que de civiliser des hommes grossiers, plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois & de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables & les plus utiles ? c'est que ces bourgeois & ces petits écrivains ont bien senti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie, c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle, devient furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs, parce que *Mardoché* ne lui avait pas fait la révérence. *Acanthos* voudrait faire brûler tous les sages, parce qu'un sage a dit qu'un discours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

O *Acanthos* ! fais relier en maroquin les méditations du révérend père *Croiset* ; & s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en sauteront au visage.

(*) Mot grec qui signifie proprement *flos spinosus*, fleur épineuse.

EXTRAIT

Du décret de la ſacrée congrégation de l'inquiſition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres ſur le vingtième.

COMME il eſt clair que le monde va finir, & que l'Antechriſt eſt déjà venu ; ledit Antechriſt ayant envoyé déjà pluſieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans leſquelles il a eu l'audace de les traiter de Français & de ſujets du roi, *Satan* s'eſt joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint ; lequel *Satan* a pour cet effet compoſé & débité un livre digne de lui, livre hérétique, ſentant l'héréſie, téméraire & mal-ſonnant : il s'efforce d'y prouver que les eccléſiaſtiques ſont partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en ſont eſſentiellement les maîtres, ainſi qu'ils l'avaient précédemment enſeigné : il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne ſe ſouvenant plus que nos frères ſont faits pour avoir tout & ne rien donner. Le ſuſdit livre en outre eſt notoirement rempli de maximes impies tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, & autres préjugés pernicieux tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'eſpèces dans le royaume

de France, à ſoulager les pauvres eccléſiaſtiques juſqu'à préſent ſaintement opprimés par les riches.

A ces cauſes il a ſemblé bon au S[t] Eſprit & à nous de faire brûler ledit livre en attendant que nous puiſſions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le ſecrétaire de *Satan* : déclarons au ſurplus & mandons qu'on ait un ſoin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite, à ſouper tous les vendredis ; & lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu ſon livre. Fait à Rome, dans S[te] Marie ſans *Minerve*, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE-COGLIONACCIO, *cardinal préſident*. Et plus bas, CAZZO-CULO, *ſecrétaire du ſaint-office*. (1)

(1) Voyez dans le premier volume de politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du ſage & du peuple*.

FEMMES,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuse; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée; elle disait : „ Vous pensez donc que ces actions m'ont coûté „ des efforts. „ Ses amans l'adoraient, ses amis la chérissaient, & son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation & dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain & les intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, & fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui

fesait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies & intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple & noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens & le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montagne* : elle fut charmée d'un homme qui fesait conversation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque* : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet; c'est, je crois, quelque recueil de lettres; j'y ai vu ces paroles: *Femmes, soyez soumises à vos maris;* j'ai jeté le livre.

Comment, Madame? savez-vous bien que ce sont les épîtres de *St Paul*?

Il ne m'importe de qui elles sont, l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style; je suis persuadée que votre *St Paul* était un homme très-difficile à vivre : était-il marié?

Oui, Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature; si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais, voilà un homme qui sait vivre; & pourquoi soumises, s'il

vous plaît ? Quand j'épousai M. de *Grancey*, nous nous promîmes d'être fidelles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité, & que pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez* ?

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, & que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très-humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit-là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, & en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe allemande, qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un état à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, & que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte.

Quoi! il n'eſt pas vrai, Monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, & qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans une moſquée? — Pas un

mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée & restreinte. Le sage *Salomon* possédait sept cents épouses. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre seulement. Mesdames iront en paradis tout comme messieurs, & sans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici ; car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raison, dit la maréchale : l'homme est bien peu de chose.

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris ?

Non, Madame, cela ne se trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'occasion : elles vont à la mosquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez, comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissaient ni à l'opéra ni à la comédie ; mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople, qui est la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames turques ne remplissent les premières loges ?

Femmes, soyez soumises à vos maris ! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en-bas *St Pierre* qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le janſéniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, & elle ſe remit à ſa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.

FEU monſieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de Zaïre, pièce très-ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire baptiſer.

Monſieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de ſon collége à la comédie, vêtu de ſon habit ordinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris ; mais il crut, comme le père *Caſtel*, que l'univers avait les yeux ſur lui, & il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant recteur de l'univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'univers, lequel par conſéquent le regardait continuellement. Il ſentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, & que tous les ſiècles en feraient ſcandaliſés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de

ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand'mère, décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau fueille-morte. Il couvre ſa vieille tête de recteur d'une coiffure à triple étage, ſurmontée d'un gros nœud de rubans roſe-ſèche.

Une paire d'engageantes rouſſes & déchirées laiſſe paraître dans tout leur avantage ſes bras quarrés & velus. Notre recteur ainſi trouſſé ſort par une porte ſecrète du collége, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de reſpect pour madame ; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, & menée en priſon, où elle demeura juſqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerſité de Paris, la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome : *Conformez-vous aux temps*, il n'aurait pas donné cette ſcène à l'univers.

Ce n'eſt pas la peine de recommander cette maxime aux courtiſans, ils l'ont toujours fidellement obſervée avec les hommes en place ; *ſerviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les dames & les petits-maîtres ont toujours auſſi révéré la mode, & même enchéri ſur elle ; ce n'eſt pas à ceux qui vont ſelon le temps, c'eſt à ceux que la deſtinée a mis à la tête des gouvernemens, que s'adreſſe ce petit diſcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus ſemblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt aperçu que vous n'êtes pas médecins. La

ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport phyſique ni métaphyſique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie ; vous vous êtes conformés aux temps.

Je ſuis perſuadé qu'il y avait de très-belles lois dans Athènes ſur la récolte du gland, avant que *Triptolème* eût enſeigné aux Grecs à ſemer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les lois ſur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, & les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le temps viendra où le ſang de monſieur *S*t *Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de ſa tête. Les gentilshommes napolitains & les bourgeois en ſauront aſſez dans quelques ſiècles, pour conclure que ce tour de paſſe-paſſe ne leur a pas valu un ducat, qu'il eſt abſolument inutile à la proſpérité du royaume & au bien-être des citoyens ; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les lois qu'il a impoſées à la nature. Quand ces notions ſeront deſcendues des nobles aux citadins, & de ceux-ci à la portion du peuple qui eſt capable de raiſon, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, ſans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, & il ne ſe fit plus. C'eſt ainſi qu'on s'eſt défait du ſaint nombril de JESUS dans la ville de Châlons ; c'eſt ainſi que les miracles ſont partis de la moitié

de l'Europe avec les reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une grande ville irrégulière, composée de palais & de chaumières, dégoûtante & magnifique, habitée tour à tour par des ſauvages, des demi-ſauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français, il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, & que *Marcel* & *Geneviève* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Notre-Dame, pour nous donner de la pluie & du beau temps. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le DIEU qui arrangea la matière, & qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs & de la terre; & bientôt *Geneviève*, honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique ; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes & de nos citoyens : vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſureté dans ſa patrie des prés & des vignes accordés par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un italien de ſe mêler de ce que penſe un français, qu'il n'appartient à ce français de preſcrire à cet italien

ce qu'il doit penser. On sentira l'énorme & dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps considérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il serait plus honoré, plus cher à la nation, si, réclamant son indépendance naturelle, il cessait d'employer à ses dépens une espèce de simonie pour se rendre esclave. Il se fortifiera dans cette idée sage & noble, par l'exemple d'une île voisine. Alors vous ferez servir votre influence & votre pouvoir à briser des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il est plus beau, sans doute, de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer sa terre, par une sage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouissance tardive.

L'opinion gouverne le monde ; mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux, comme on usait du temps de *Pierre Lombard*, de *Scot* & de *Gilbert de la Porée*.

Une société insociable, étrangère dans sa patrie, composée de gens de mérite, de sots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers ; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent & une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut

persuader

persuader que ces flèches étaient d'or, & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout d'un coup, sans savoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur & mal meublé, dont ils ne sortaient point qu'ils n'eussent signé que les cent & une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux temps, mais vous avez prévenu les temps.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écrasant le fanatisme d'une main, & en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours, & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous; osez la chérir, & non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

NOUS *Jouſſouf Cherébi*, par la grâce de DIEU, mouphti du S[t] Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidelles qui ces préſentes verront, ſottiſe & bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambaſſadeur de la ſublime Porte, vers un petit Etat nommé *Frankrom*, ſitué entre l'Eſpagne & l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis & imans de la ville impériale de Stamboul, & ſurtout les faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* & à nous de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne & la ſauve-garde des Etats bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture & ſur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à DIEU ne plaiſe, réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richeſſes, & leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque

amour du bien public, ſentimens abſolument oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité ; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre juſtice aux bonnes & aux mauvaiſes actions, & de recommander l'équité & l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des temps que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour Dieu, & en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait ſans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, & de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces cauſes & autres, pour l'édification des fidelles, & pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire, nous défendons aux pères & aux mères d'enſeigner à lire

à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair & net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de sa hautesse, (1) né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays: lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, & nous amener ladite idée pieds & poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 *de l'hégire.*

(1) *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine, voulut se mêler de la médecine des ames, & se fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Personne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance, de la liberté de la presse, de la destruction des abus de l'autorité ecclesiastique, enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la sévérité de *Van-Swieten*, qui haïssait l'inoculation encore plus que la philosophie. Cependant plusieurs personnes de la famille impériale étant mortes entre ses mains de la petite vérole, il ne put empêcher que l'inoculation ne s'introduisît sous ses yeux dans le palais de Vienne, ainsi que les lumières qui ont produit une si étonnante révolution.

RESCRIT

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

NOUS l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter dans notre conseil d'Etat, les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de penser, ou expressions sans pensées, dans ledit village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de King-tzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *St Pierre*, lequel bonze *St Pierre* l'avait extrait d'un clerc du mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent économe, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à

l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes ses brochures ; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont, suivant leurs historiens, chacune en son genre, la première puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devions être nommés avec elle ; que le grand-turc voisin de la Hongrie & de Naples, le roi de Perse voisin du grand-turc, le grand-mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, & que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre conseil, que si le grand-turc attaquait la Hongrie ; si la diète europaine, ou européenne, ou européane, ne se trouvait pas alors en argent comptant ; si, tandis que la reine de Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse marchait à Vienne ; si les Russes pendant ce temps-là attaquaient la Silésie ; si les Français se jetaient alors sur les Pays-Bas, l'Angleterre sur la France, le roi de Sardaigne sur l'Italie, l'Espagne sur les Maures, ou

les Maures sur l'Espagne; ces petites combinaisons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre accession étant donc d'une nécessité absolue, nous avons résolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui est évidemment le but de tout empereur, comme de tout feseur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'univers doivent s'assembler, nous avons résolu d'en bâtir une sans délai. Nous nous sommes fait représenter le plan d'un ingénieur de sa majesté le roi de Narsingue, lequel proposa il y a quelques années de creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de physique, notre intention étant de perfectionner cette idée; nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philosophes les plus éminens du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine, croient que *le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, & qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* sera toute de cristal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons ensemble dans notre ville transparente notre St Père le grand-lama, notre St Père le grand-dairi, notre St Père le muphti, & notre St Père le pape, qui feront tous aisément d'accord moyennant les exhortations de quelques jésuites portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la justice ecclésiastique & de

la ſéculière, du fiſc & du peuple, des nobles & des roturiers, de l'épée & de la robe, des maîtres & des valets, des maris & des femmes, des auteurs & des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les ſouverains de n'avoir jamais aucune querelle, ſous peine d'une brochure de *Jean-Jacques* pour la première fois, & du ban de l'univers pour la ſeconde.

Nous prions la république de Genève & celle de S[t] Marin de nommer conjointement avec nous le ſieur *Jean-Jacques* pour premier préſident de la diète, attendu que ledit ſieur ayant déjà jugé les rois & les républiques ſans en être prié, il les jugera tout auſſi bien quand il ſera à la tête de la chambre; & notre avis eſt qu'il ſoit payé régulièrement de ſes honoraires ſur le produit net des actions des fermes, des billets de loterie, & de ceux de la compagnie des Indes de Paris, qui ſont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en ſa ſainte garde ledit *Jean-Jacques*, comme auſſi le ſieur *Volmar*, la demoiſelle *Julie* & ſon faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500 *de la fondation de notre monarchie.*

PLAIDOYER

DE RAMPONEAU,

Prononcé par lui-même devant ses juges. (1)

MAITRE *Beaumont* dans ce siècle de perversité, pense-t-il que les grâces de son style séduiront ses juges, que ses plaisanteries les égayeront, que les tours insidieux de son éloquence les convaincront?

Remarquez d'abord, Messieurs, avec quelle adresse maître *Beaumont* supprime mon nom de baptême: il m'appelle *Ramponeau* tout court; voulant vous insinuer par cette réticence que je ne suis pas baptisé, & qu'ainsi n'ayant pas renoncé aux pompes du démon, je peux me montrer sur le théâtre sans avoir rien à risquer; que je suis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaisirs de la multitude, sans crainte de perdre une ame déjà perdue.

(1) *Ramponeau*, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760 de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. *Ramponeau* devint célèbre. Il avait la complaisance de se laisser voir chez lui aux grandes dames & aux seigneurs que la curiosité y attirait. *Gaudon*, entrepreneur de spectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer *Ramponeau* sur son théâtre; le marché se conclut: mais *Ramponeau* s'apercevant qu'il lui était désavantageux, refusa de tenir ses engagemens. Ce procès produisit quelques facéties, ne fut point jugé, & *Ramponeau* fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

Je ſuis baptiſé, Meſſieurs ; & mon nom eſt *Geneſt de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie ! Et vous, ſon éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de *St Geneſt* qui, ayant paru ſur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire ſur celui du Boulevard (*) ou Bouleverd, fut miraculeuſement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, ſi on m'a dit vrai ; il reçut la couronne du martyre, ſi je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyre bien plus cruel ; vous me criez d'une voix triomphante : *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne payerai point, Meſſieurs, & je ne me montrerai point ſur le théâtre. J'ai fait un marché, il eſt vrai ; mais, comme dit le fameux grec dont j'ai entendu parler à la Courtille, *Si ce que j'ai promis eſt injuſte, je n'ai rien promis.*

Maître *Beaumont* prétend que ſi *Jean-Jacques Rouſſeau*, citoyen de Genève, s'eſt fait voir marchant à quatre pattes ſur le théâtre des foſſés St Germain, *Geneſt de Ramponeau* ne doit point rougir de ſe montrer ſur ſes deux pieds ; mais la cour verra aiſément le faux de ce ſophiſme.

Jean-Jacques eſt un hérétique, & je ſuis catholique : *Jean-Jacques* n'a comparu que par procureur, & on veut me faire comparaître en perſonne : *Jean-Jacques* a comparu en dépit des lois, & c'eſt en vertu des

(*) On devrait dire *Bouleverd*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, ſur lequel on jouait à la boule : on appelait le gazon *verd* ; de-là le mot *boule-verd*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bowling-green*. Les Pariſiens croient bien prononcer en diſant *Boulevard* ; le pauvre peuple dit *bouleverd*.

lois qu'on veut me montrer au peuple : *Jean-Jacques* a été fefeur de comédies, & moi je fuis un honnête cabaretier. On fait ce qu'on doit à la dignité des profeffions. *Néron* voulut avilir les chevaliers romains jufqu'à les faire monter fur le théâtre ; mais il n'ofa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que *Jean-Jacques*, indigné de fa gloire, & honteux d'avoir travaillé pour les fpectacles, a lâché contre les fpectacles mêmes, elle verrait que ce *Rouffeau* préfère hautement les marchands de vin aux hiftrions. Il ne veut pas que dans fa patrie il y ait des comédies ; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau jour de fon enfance, où il vit tous les Genevois ivres. Il fouhaite que les filles danfent toutes nues au cabaret.

Nous efpérons que les mœurs fe perfectionneront bientôt jufqu'à parvenir à ce dernier degré de la politeffe. Alors maître *Beaumont* lui-même fera très-affidu chez moi, à la Courtille. Il ne fongera plus à me produire fur le rempart ; il fentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monfeigneur le cardinal de *Fleury* difait que les fermiers-généraux étaient les colonnes de l'Etat : fi cela eft, nous fommes la bafe de ces colonnes ; car fans nous, plus de produit dans les aides ; & fans les aides comment l'Etat pourrait-il aider fes alliés, & s'aider lui-même contre fes ennemis ? M. *Silhouette*, qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers ; mais il a refpecté le nôtre.

Si nous sommes nécessaires à la puissance temporelle, nous le sommes encore plus a la spirituelle, qui est si au-dessus de l'autre. C'est chez nous que le peuple célèbre les fêtes : c'est pour nous qu'on abandonne souvent trois jours de suite, dans les campagnes, les travaux nécessaires, mais profanes, de la charrue pour venir chez nous sanctifier les jours de salut & de miséricorde : c'est là qu'on perd heureusement cette raison frivole, orgueilleuse, inquiète, curieuse, si contraire à la simplicité du chrétien, comme maître *Beaumont* lui-même est forcé d'en convenir : c'est là qu'en ruinant sa santé, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'est là que tant de filles qui peut-être auraient langui dans la stérilité, acquièrent une fécondité heureuse qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Eglise & au royaume, & qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* si je lui montre les saints rituels, où sont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'est-à-dire les rois, les princes, les *Sophocles* & les *Corneilles* ? Un cabaretier au contraire est essentiellement de la communion des fidelles, puisque c'est chez lui que les fidelles boivent & mangent.

Les fermiers-généraux eux-mêmes, quoiqu'ils fussent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils soient colonnes chez nous, sont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen & comme un fermier-général, sicut ethnicus & publicanus.* L'apôtre ne dit point qu'il soit

regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'eſt par un cabaret, & même par une cabaretière que les premiers triomphes du ſaint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le ſavez, Meſſieurs, tenait un cabaret à Jéricho, dans le vaſte pays de *Fétrin*. Elle était *Zonah*, du mot hébreu *zun* qui ſignifie cabaret, & rien de plus. (Et c'eſt ce que je tiens de M. *Tellès* qui vient ſouvent chez moi.) Elle reçut les eſpions du ſaint peuple : elle trahit pour lui ſa patrie : elle fut l'heureuſe cauſe que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette & des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis & les ânes.

Quelques interprètes ſoutiennent que *Raab* était non-ſeulement cabaretière, mais fille de joie. A DIEU ne plaiſe que je contrediſe ces grands-hommes ; mais ſi elle avait été une ſimple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouſer ? Je laiſſe le reſte à vos ſublimes réflexions.

Vous voyez, juges auguſtes du Boulevard & de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret ſur le théâtre. Vous frémiſſez de l'indigne propoſition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'oſe plaider ma cauſe moi-même, parce que là où la raiſon eſt évidente, l'éloquence eſt inutile. Si elle ſuccombait cette raiſon, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cauſe entre les mains de maître *Manouri*, célèbre dans l'univers,

qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers; & l'univers entier jugera entre *Gaudon* & *Ramponeau*.

Je vois d'ici maître *Beaumont* fourire ; je l'entends répéter ces mots d'*Horace*, ce poëte du Pont-neuf que j'ai ouï fouvent citer :

Perfidus hic caupo. . . . .
. . . . *cauponibus atque malignis.*

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne font pas toujours rigoureufement obfervées dans nos maifons. Je demande juftice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître *Paliffot*, maître *Lefranc de Pompignan* & maître *Fréron* contre ce livre abominable. Je favais déjà par leurs émiffaires mes camarades ou mes pratiques combien ce livre & leurs femblables font pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre & de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret : les auteurs & les lecteurs paffent dans leurs cabinets une vie retirée, qui eft la fource de tant d'attroupemens fcandaleux. On étudie la géométrie, la morale, la métaphyfique & l'hiftoire; de-là ces billets de confeffion qui ont troublé la France, ces convulfions qui l'ont également déshonorée, ces écrits contre des contributions néceffaires au foutien de la patrie; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux repréfentations de la pièce charitable des *philofophes*, que le fouverain n'en retire pour le foutien du royaume. Ces déteftables livres enfeignent vifiblement à couper la bourfe & la gorge fur le grand

chemin ; ce qui certe n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, & vidons les bourſes loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaiſe à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaiſe foi de m'en demander en vertu de ſon marché ; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont* comme attentatoire aux lois du royaume & à la religion ; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, ſoit directement, ſoit indirectement, empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, & leur procurer le plaiſir honteux de la lecture.

EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 *février* 1762.

NOUS apprenons que nos voiſins les Français ſont animés autant que nous au moins de l'eſprit patriotique. Pluſieurs corps de ce royaume ſignalent leur zèle pour le roi & pour la patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des vaiſſeaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent auſſi aimer le roi & la patrie, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les bénédictins, qui poſſèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaiſſeaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'Etat, puifqu'il poffède fans contredit les meilleures vignes de Bourgogne & la plus groffe tonne, augmentera la marine d'une partie de fes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis eft d'un million fept cents mille livres tournois, & il a déjà dépenfé quatre cents mille francs à cette maifon pour la gloire de DIEU. Il va faire conftruire des vaiffeaux pour la gloire du roi.

On affure que Clervaux fuivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux foient très-peu de chofe; mais poffédant quarante mille arpens de bois, il eft très en état de faire conftruire de bons navires.

Il fera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il eft de leur intérêt que la mer foit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots & des foles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaiffeaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui font auffi néceffaires dans un Etat que les chartreux, & qui font auffi riches qu'eux, fe propofent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eft fi affuré de cette oblation volontaire de tous les moines qu'il eft évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux fe font cottifés. Des moines qui valent bien des juifs feront jaloux fans doute de maintenir la fupériorité de la nouvelle loi fur l'ancienne.

Pour

Pour les frères jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion, attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

POST-SCRIPTUM.

COMME la France manque un peu de gens de mer, le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers, prieurs, sous-prieurs, recteurs, supérieurs qui fourniront les vaisseaux, d'envoyer leurs novices servir de mousses, & leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours, combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat : ce discours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

RELATION

De la maladie, de la confession, de la mort & de l'apparition du jésuite Bertier. (1)

CE fut le 12 octobre 1759 que frère *Bertier* alla pour son malheur de Paris à Versailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les présenter à ses protecteurs & protectrices, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, & à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talens. *Bertier* sentit en chemin quelques nausées ; sa tête s'appésantit : il eut de fréquens bâillemens. Je ne sais ce que j'ai, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère *Coutu*, ce n'est qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu, dit frère *Bertier*? C'est, dit frère *Coutu*, que je bâille aussi, & je ne sais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, & vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. Frère *Coutu*, en disant ces mots, bâilla plus que jamais. *Bertier* répliqua par des bâillemens qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, & les voyant ainsi bâiller,

(1) Frère *Bertier* n'est mort qu'en décembre 1782 ; il s'était retiré à Bourges, & le clergé venait de lui donner une pension, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui se distinguaient dans les lettres par leurs connaissances ou par leurs talens.

se mit à bâiller aussi : le mal gagna tous les passans ; on bâilla dans toutes les maisons voisines, tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes.

Cependant une petite sueur froide s'empara de *Bertier*. Je ne sais ce que j'ai, dit-il, je me sens à la glace. Je le crois bien, dit le frère compagnon. Comment, vous le croyez bien, dit *Bertier*; qu'entendez-vous par-là ? C'est que je suis gelé aussi, dit *Coutu*. Je m'endors, dit *Bertier*. Je n'en suis pas surpris, dit l'autre. Pourquoi cela, dit *Bertier* ? C'est que je m'endors aussi, dit le compagnon. Les voilà saisis tous deux d'une affection soporifique & léthargique, & en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Versailles. Le cocher, en leur ouvrant la portière, voulut les tirer de ce profond sommeil ; il n'en put venir à bout : on appela du secours. Le compagnon, qui était plus robuste que frère *Bertier*, donna enfin quelques signes de vie ; mais *Bertier* était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner, passèrent auprès de la chaise ; on les pria de donner un coup d'œil au malade : l'un deux lui ayant tâté le pouls s'en alla, en disant qu'il ne se mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour. Un autre, l'ayant considéré plus attentivement, déclara que le mal venait de la vésicule du fiel qui était toujours trop pleine : un troisième assura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raisonnaient, le patient empirait, les convulsions commençaient à donner des signes funestes, & déjà les trois doigts dont on tient la

plume étaient tout retirés, lorſqu'un médecin principal qui avait étudié ſous *Mead* & ſous *Boerhaave*, & qui en ſavait plus que les autres, ouvrit la bouche de *Bertier* avec un biberon, & ayant attentivement réfléchi ſur l'odeur qui s'en exhalait, prononça qu'il était empoiſonné.

A ce mot tout le monde ſe récria. Oui, Meſſieurs, continua-t-il, il eſt empoiſonné, il n'y a qu'à tâter ſa peau, pour voir que les exhalaiſons d'un poiſon froid ſe ſont inſinuées par les pores; & je maintiens que ce poiſon eſt pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noire, d'opium, de ſolanum & de juſquiame. Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires? Non, Monſieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du révérend père: alors il fouilla dans le coffre, & en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Hé bien, Meſſieurs, avais-je tort, dit ce grand médecin?

Tous les aſſiſtans admirèrent ſa prodigieuſe ſagacité; chacun reconnut l'origine du mal: on brûlá ſur le champ ſous le nez du patient le paquet pernicieux, & les particules peſantes s'étant atténuées par l'action du feu, *Bertier* fut un peu ſoulagé; mais comme le mal avait fait de grands progrès, & que la tête était attaquée, le danger ſubſiſtait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaiſſie: il en réſulta une évacuation copieuſe; mais la tête était toujours horriblement peſante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler

n'avaient aucun ſens : il reſta deux heures dans cet état, après quoi on fut obligé de le faire confeſſer.

Deux prêtres ſe promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adreſſa à eux. Le premier refuſa : Je ne veux point, dit-il, me charger de l'ame d'un jéſuite, cela eſt trop ſcabreux : je ne veux avoir à faire à ces gens-là, ni pour les affaires de ce monde, ni pour celles de l'autre : confeſſera un jéſuite qui voudra, ce ne ſera pas moi. Le ſecond ne fut pas ſi difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il, on peut tirer parti de tout.

Auſſitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être tranſporté ; & comme *Bertier* ne pouvait encore parler diſtinctement, le confeſſeur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit-il, croyez-vous en DIEU? Voilà une étrange queſtion, dit *Bertier*. Pas ſi étrange, dit l'autre : il y a croire & croire : pour s'aſſurer de croire comme il faut, il eſt néceſſaire d'aimer DIEU & ſon prochain ; les aimez-vous ſincèrement ? Je diſtingue, dit *Bertier*. Point de diſtinction, s'il vous plaît, reprit le confeſſant ; point d'abſolution ſi vous ne commencez par ces deux devoirs. Hé bien oui, dit le confeſſé, puiſque vous m'y forcez, j'aime DIEU, & le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu ſouvent de mauvais livres, dit le confeſſant? Qu'entendez-vous par mauvais livres, dit le confeſſé ? Je n'entends pas, dit le confeſſant, les livres ſimplement ennuyeux, comme l'Hiſtoire romaine des frères *Catrou* & *Rouillé*, & vos tragédies de colléges, & vos livres intitulés des *Belles-Lettres*, & la *Louiſiade* de votre *le Moine*, & les

vers de votre *du Cerceau* ſur la *ravigotte*, & ſes nobles ſtances ſur le meſſager du Mans, & le remercîment au duc du Maine pour des pâtés, & votre *Penſez-y-bien*, & toutes les fineſſes du bel-eſprit monacal; j'entends les imaginations de frère *Bougean*, condamnées par le parlement & par l'archevêque de Paris; j'entends les gentilleſſes de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien & le nouveau Teſtament en un roman de ruelle dans le goût de Clélie, ſi juſtement flétri à Rome & en France; j'entends la théologie de frère *Buſembaum* (*a*) & de frère *la Croix*, qui ont ſi hautement enchéri ſur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard* & frère *Gueret*, & frère *Garnet*, & frère *Oldecorn*, & tant d'autres; j'entends frère *Jouvency*, qui compare finement le préſident de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, & frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juſte horreur contre un profeſſeur du parricide, s'aviſa de cracher au viſage de frère *Guignard*, aſſaſſin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monſtre impénitent refuſait de demander pardon au roi & à la juſtice; j'entends enfin cette foule innombrable de vos caſuiſtes, que l'éloquent *Paſcal* a trop épargnés, & ſurtout votre *Sanchez*, qui dans ſon livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout ce que l'*Aretin* & le *portier des chartreux* auraient tremblé

(*a*) Ces deux honnêtes jéſuites diſent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proſcrit par un prince ne peut être aſſaſſiné légitimement que dans le territoire du prince; mais qu'un prince proſcrit par le pape peut être aſſaſſiné dans toute la terre, parce que le pape eſt ſouverain de toute la terre; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commiſſion à un autre; que c'eſt un acte de charité d'accepter cette commiſſion &c. pages 101, 102, 103.

de dire. (*b*) Pour peu que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre salut.

Je distingue, répondit l'interrogé. Point de distinction, encore une fois, reprit l'interrogeant, avez-vous lu tous ces livres, oui, ou non. Monsieur, dit *Bertier;* je suis en droit de tout lire, attendu le poste éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel est donc ce grand poste, dit le confessant? Hé bien, répondit *Bertier*, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monsieur, Monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah! frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère *Raca* est coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca* : combien ai-je vu d'honnêtes gens, qui ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu transportés de colère! Quel impertinent auteur, disaient-ils! l'ignorant! le butor! le cuistre! le cheval! cela ne finissait point : l'esprit de charité était totalement éteint en eux, & ils étaient

(*b*) Ce frère *Sanchez* examine *utrùm fœmina quæ nondum seminavit, possit virili membro extracto, se tactibus ad seminandum provocare.* L. 9, disp. 17, num. 8. *Semen ubi fœmina effudit, an teneatur alter effundere, sive inter uxores, sive inter fornicantes? Utrùm liceat intra vas præposterum, aut in os fœminæ, membrum intromittere, animo consummandi intra vas legitimum &c.* L. 9, disp. 17, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même *Sanchez* pousse l'abomination jusqu'à examiner sérieusement, *an Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. 2, disp. 21, num. 11. Et il tient pour l'affirmative.

évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent, & ce sont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois ; ce qui excite surtout la colère parmi les fidelles, c'est cette confiance avez laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels ; l'un est l'orgueil, & l'autre l'avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, & que vous êtes atteint de la superbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véli*, & l'abbé *Coyer*, & l'abbé d'*Olivet*, & tous nos bons auteurs ? Je ne puis vous donner l'absolution que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne savait que répondre, sa tête n'était pas bien libre, & il tenait furieusement à ses deux péchés favoris. Eh quoi ! vous hésitez, dit le confessant ; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ses passions, quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux* ? Est-ce pour cela que vous êtes né ? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté, d'humilité & d'obéissance ? Arbre séché, arbre rabougri qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reste ; portez encore des fruits de pénitence : détestez surtout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accusez d'être sans religion. Sachez, frère

Bertier, que la piété & la vertu ne consistent pas à croire que votre *François Xavier* (c) ayant laissé tomber son crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, & douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois ; vos livres peuvent le dire ; mais, mon frère, il est permis de ne rien croire de ce qui est dans vos livres.

A propos, frère, n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* & complices ? Vraiment j'oubliais cette peccadille : vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, & qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous sauver avec la direction d'intention ? vous pensez que ce sont-là des péchés véniels, & pourvu que le *Journal de Trévoux* se débite, vous vous souciez peu du reste.

Je distingue, Monsieur, dit *Bertier*. Encore des distinctions, dit le confessant ! hé bien moi je ne distingue point, & je vous refuse net l'absolution.

Comme il disait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout essouflé, tout suant, tout haletant, tout puant ; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confesser son révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il ; point de sacrement, mon cher révérend père, point de sacrement, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez sans sacremens ; c'est l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec qui vous êtes, c'est le renard qui se confesse au loup : vous êtes perdu si vous avez dit la vérité.

(c) Miracles rapportés dans la vie de saint *François Xavier*.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques!* s'écria-t-il; & vous avez attrapé un jésuite? Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer : rends-moi ma confession, coquin, dit *Bertier*, rends-moi ma confession tout-à-l'heure. Ah! c'est donc toi, l'ennemi de DIEU, des rois & même des jésuites; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis : traître, que n'es-tu en apoplexie, & que ne puis-je te donner l'extrême-onction? Tu crois donc être moins ennuyeux & moins fanatique que moi? Oui, j'ai écrit des sottises, j'en conviens; je me suis rendu méprisable & haïssable, je l'avoue : mais toi, n'es-tu pas le plus bas & le plus exécrable de tous les barbouilleurs de papier, à qui la démence a mis la plume à la main? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos lettres édifiantes & curieuses? Nous voulons dominer par-tout, je le confesse; & toi tu voudrais tout brouiller : nous voudrions séduire toutes les puissances; & toi tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres, d'accord; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens? Nous sommes tous en prison dans le Portugal, il est vrai; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi & tes complices? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient jusque-là de m'écraser, n'as-tu pas eu la même impertinence? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule? & ne devons-nous pas avouer que dans ce siècle, l'égoût des siècles, nous sommes tous deux les plus

vils insectes de tous les insectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce bourbier? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier;* il parlait comme un inspiré; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement; sa bouche se tordait, l'écume la couvrait; son corps se roidissait; son cœur palpitait : bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions; & dans cette défaillance il serra tendrement la main de frère *Coutu.* J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux;* mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère *Coutu;* vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux : allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques;* mourez, mon révérend père, & soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier*, le 12 octobre, à cinq heures & demie du soir.

Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du Journal de Trévoux.

LE 14 octobre, moi frère *Ignace Garasse*, petit-neveu de frère *Garasse*, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision, & vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long & le plus terrible bâillement que j'eusse jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père? Il me fit en bâillant un signe de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je,

car sans doute votre révérence est au nombre des saints ; vous dévez occuper une des premières places ; quel plaisir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, passés, présens & futurs ! N'est-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie jusqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, & dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier*, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* est fermé pour nos pères ! Est-il possible ! dis-je. Oui, dit-il, gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent ; & surtout quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux*, ne m'imitez pas, ne soyez ni calomniateur, ni mauvais raisonneur, ni surtout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui est de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus saisi d'une sainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné, m'écriai-je ? Non, dit-il ; je me suis heureusement repenti au dernier moment ; je suis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans, trois mois, trois semaines & trois jours, & je n'en serai tiré que quand il se trouvera quelqu'un de nos frères qui sera humble, pacifique, qui ne désirera point d'aller à la cour, qui ne calomniera personne auprès des princes, qui ne se mêlera point des affaires du monde, qui lorsqu'il fera des livres ne fera bâiller personne, & qui m'appliquera tous ses mérites.

Ah! frère, lui dis-je, votre purgatoire durera long-temps. Eh! dites-moi, je vous prie, quelle eſt votre pénitence dans ce purgatoire? Je ſuis obligé, dit-il, de faire tous les matins le chocolat d'un janſéniſte; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale*, & le reſte du temps on m'occupe à raccommoder les chemiſes des religieuſes de Port-Royal. Vous me faites trembler! lui dis-je; que ſont donc devenus nos pères pour qui j'avais une ſi grande vénération? où eſt le révérend père *le Tellier*, ce chef, cet apôtre de l'Egliſe gallicane? Il eſt damné ſans miſéricorde, me répondit frère *Bertier*; & il le méritait bien; il avait trompé ſon roi; il avait allumé le flambeau de la diſcorde, ſuppoſé des lettres d'évêques, & perſécuté de la manière la plus lâche & la plus emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France; il a été condamné irrémiſſiblement comme fauſſaire, calomniateur & perturbateur du repos public: c'eſt lui ſurtout qui nous a perdus, c'eſt lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines & par milliers. Nous crûmes, parce que frère *le Tellier* avait du crédit, que nous devions tous en avoir; nous nous imaginâmes, parce qu'il avait trompé ſon pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres; nous crûmes, parce qu'un de ſes livres avait été condamné à Rome, que nous ne devions faire que des livres qui duſſent auſſi être condamnés; & enfin, nous avons fait le *Journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait, je me tournais ſur le côté gauche, puis ſur le côté droit, puis je me mettais

fur mon féant, puis je m'écriai : O mon cher purgatorien ! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes ? quel eft le péché qui eft le plus à craindre ?

Bertier alors ouvrit la bouche & dit : En paffant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire, on me fit entrer dans la caverne des fept péchés capitaux, qui eft à gauche du veftibule : je m'adreffai d'abord à la Luxure ; c'était une groffe dondon fraîche & appétiffante ; elle était couchée fur un lit de rofes, ayant le livre de *Sanchez* à fes pieds & un jeune abbé à fes côtés ; je lui dis : Madame, ce n'eft pas vous apparemment qui damnez nos jéfuites ? Non, dit-elle, je n'ai pas cet honneur ; j'ai à la vérité un petit frère qui s'était emparé de l'abbé *des Fontaines*, & de quelques autres de fon efpèce, tandis qu'ils portaient l'habit ; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'eft pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin, pefant de l'herbe du Paraguai contre de l'or. Eft-ce vous, Madame, qui avez le plus de crédit chez nous ? Non, mon révérend père ; je damne feulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait-ce vous, dis-je, à la Colère. Adreffez-vous à d'autres, je fuis paffagère, j'entre dans tous les cœurs, mais je n'y demeure pas, mes fœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandife qui était à table. Pour vous, Madame, lui dis-je, je fais bien, grâce à notre frère cuifinier, que ce n'eft pas vous qui perdez nos ames : elle avait la bouche pleine, & ne put me répondre ; mais elle me fit figne en branlant la tête, que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Paresse reposait sur un canapé, à moitié endormie; je ne voulus pas l'éveiller : je me doutai bien de l'aversion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'aperçus l'Envie dans un coin, qui rongeait les cœurs de trois ou quatre poëtes, de quelques prédicateurs, & de cent feseurs de brochures. Vous avez bien la mine, lui dis-je, d'avoir grande part à nos péchés. Ah, dit-elle, mon révérend père, vous êtes trop bon; comment des gens qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureuse comme moi, qui n'ai que la peau sur les os? adressez-vous à monsieur mon père.

En effet, son père était auprès d'elle dans une chaise à bras, vêtu d'un habit fourré d'hermine, la tête haute, le regard dédaigneux, les joues rouges, pleines & pendantes; je reconnus l'Orgueil : je me prosternai; c'était le seul être à qui je pusse rendre ce devoir. Pardon, mon père, lui dis-je, si je ne me suis pas d'abord adressé à vous, je vous ai toujours eu dans mon cœur; oui, c'est vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain, fût-ce l'auteur de l'*Année littéraire*, est inspiré par vous : ô magnifique diable! c'est vous qui régnez sur le mandarin & sur le colporteur, sur le grand-lama & sur le capucin, sur la sultane & sur la bourgeoise; mais nos pères sont vos premiers favoris; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique; j'ai toujours été le plus fier de vos disciples, & je sens même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un sourire de protection, & aussitôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la vision de frère *Garasse;* il renonça au *Journal de Trévoux*, passa à Lisbonne, où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida*, & ensuite alla au Paraguai.

On donnera incessamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garasse*.

LETTRE

LETTRE

DE CHARLES GOUJU

A SES FRERES.

JE conjure non-feulement mes chers compatriotes, mais auffi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, & même les Italiens, de vouloir bien confidérer avec moi, pour leur édification, ce qui fe paffe aujourd'hui au fujet des révérends pères jéfuites.

Je fuis coufin de M. *Cafot*, & allié de M. *Lyonci*, que le révérend père *la Valette*, préfet apoftolique du commerce, a ruinés de fond en comble. DIEU faffe miféricorde à fon préfet. Mais je demande à tout homme qui fait ufage de fa raifon, s'il eft poffible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand après avoir fait vœu de pauvreté, & après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de fix millions? Eft-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, fe damne de gaieté de cœur en fefant ce que fa religion & fes vœux réprouvent à fi haute voix?

Qu'un fidelle, entraîné par une paffion violente, commette un crime paffager & qu'il s'en repente, c'eft le propre de notre nature: mais quand les maîtres

en Iſraël nous volent, en nous prêchant & en nous confeſſant, quand ils perſiſtent dans cette manœuvre des années entières, je vous demande, mes chers frères, s'il eſt poſſible qu'ils ſoient toujours perſuadés & toujours trompeurs ? qu'ils penſent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la meſſe, lorſqu'ils nous pillent au ſortir de la ſainte table ?

Il eſt avéré, par les dépoſitions des conjurés de Lisbonne, que les jéſuites leurs confeſſeurs les aſſurèrent qu'ils pouvaient en ſureté de conſcience aſſaſſiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés, je demande ſimplement s'il eſt poſſible que ceux qui ſe ſervaient d'un ſacrement pour inſpirer le parricide, cruſſent à ce ſacrement ?

Je paſſe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Penſez-vous que le jéſuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST ? penſez-vous qu'il crût un Dieu juſte, rémunérateur & vengeur, quand il abuſait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques, pour perſécuter le vertueux cardinal de *Noailles ;* & quand, feſant le métier de fauſſaire, il montrait à ſon pénitent des lettres de pluſieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites : cette conduite, ſoutenue pluſieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confeſſeur ne croyait rien de ce qu'il feſait croire à ſon pénitent ?

Les adverſaires des jéſuites, qui ont imaginé les convulſions, & tant d'autres miracles, & qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jéſuite *le Tellier* ?

Je vous le répète, un homme peut croire en DIEU, & tuer ſon père ; mais il eſt impoſſible qu'il

croie en DIEU, & qu'il paſſe ſa vie dans des crimes réfléchis, & dans une ſuite non interrompue de fraudes & d'impoſtures : il s'en repent du moins à la mort, mais je vous défie de trouver dans l'hiſtoire un ſeul théologien qui ait avoué ſes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des ſéculiers, des meurtriers & des inceſtueux faire des pénitences publiques : je me ſoumets à donner dix mille écus qui me reſtent de toute ma fortune, que le revérend père *la Valette* m'a enlevée, ſi vous me montrez un ſeul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples ? prenez-les chez les premiers pontifes : *Jules II*, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI*, ſouillés d'inceſtes & d'aſſaſſinats, tant de papes entourés de maîtreſſes & de bâtards, ſe jouant, dans le ſein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or & teintes de ſang ? un ſeul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à S^t^ Juſt ſon *de profundis* ?

Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné. La religion chrétienne, que j'enſeigne, n'eſt certainement pas celle des premiers ſiècles. Il eſt clair que la ſinaxe des premiers chrétiens n'était pas une meſſe privée ; il eſt conſtant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années, que la confeſſion auriculaire

G 2

a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé, ſans en excepter une ſeule. Tous les dogmes ont viſiblement changé de même ; nous ſavons l'époque de l'addition au ſymbole des apôtres, touchant la proceſſion du St Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres. il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos évangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire ; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons ; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes ; nous pouvons donc ſans rien craindre les dépouiller & les confeſſer, les aſſaſſiner, & leur donner l'extrême-onction.

Non-ſeulement ils ont fait ce raiſonnement, mais il eſt impoſſible qu'ils ne l'aient pas fait ; car, encore une fois, il n'eſt pas dans la nature qu'un homme diſe : Je crois fermement tout ce que j'enſeigne, & je vais faire le contraire pendant toute ma vie & à ma mort.

Beaucoup de ſéculiers, & ſurtout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Muſtapha* a dit : Mon muphti ne croit point à *Mahomet*, je ne dois donc pas y croire ; je peux donc faire étrangler mes frères ſans le moindre ſcrupule.

Ce ſyllogiſme abominable, *ma religion eſt fauſſe, donc il n'y a point de Dieu*, eſt le plus commun que je connaiſſe, & la ſource la plus féconde de tous les crimes.

Quoi ! mes chers frères, parce que *Malagrida* eſt un aſſaſſin, *le Tellier* un fauſſaire, *la Valette* un banqueroutier, & le muphti un fripon, s'enſuit-il

qu'il n'y ait pas un être suprême, un créateur, un conservateur, un juge équitable, qui punit & qui récompense? J'ai connu un jacobin docteur de sorbonne, qui était devenu athée parce que son prieur l'obligeait de soutenir dans son cloître la conception de la Vierge dans le péché, & qu'en sorbonne il était obligé de soutenir le contraire. Il disait froidement : Ma religion est fausse ; or, puisque ma religion, qui est sans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fausseté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU : j'ai donc fait une énorme sottise de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme ; je lui dis : Il est vrai qu'en vous fesant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que *Marie* soit née maculée ou immaculée, DIEU en existe-t-il moins? DIEU en est-il moins le père & le juge de tous les hommes? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine, & au dernier des jacobins d'être juste, sincère, modéré, & de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fît à lui-même? Les dogmes changent, mon ami, mais DIEU ne change pas. Le cordelier *St Bonaventure*, & le jacobin *St Thomas* ne sont presque jamais du même avis : hé bien, ne pensez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falsifié de certains livres, on en a supposé d'autres, cela vous fait de la peine ; consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature, dans lequel il est écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaisir que mon sermon fit une grande impression sur mon jacobin.

BALANCE EGALE.

ON veut empêcher les frères nommés *jésuites*, d'enseigner la jeunesse, & de remplir les vues de nos rois qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entr'eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie & en Amérique ; & que s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'assassiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu & brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorn* & frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en fesant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits ; que le confesseur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier* fauſſaire rédigea avec frère *Doucin* & frère *Lallemand*, cette malheureuſe bulle, composée de cent trois propoſitions, dont la ſacrée conſulte ne retrancha que deux, & laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France aſſez de raiſon pour mépriſer ces diſputes ridicules, autant qu'elles ſont mépriſables.

10. Qu'en dernier lieu ils ſe ſont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, & qu'ils ont ruiné pluſieurs familles.

11. Que leur inſtitut eſt viſiblement contraire aux lois de l'Etat, & que c'eſt trahir l'Etat, que de ſouffrir dans ſon ſein des gens qui font vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, & qu'une ſociété convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguai, & d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat de ſon ſouverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raiſons, que les flammes qui ont fait juſtice des frères *Guignard* & *Malagrida*, doivent mettre en cendres les colléges où des frères jéſuites ont enſeigné ces parricides, leſquels d'autres frères jéſuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne diſſimulons ni n'affaibliſſons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils ſont tous fondés.

Toutes ces raiſons dûment peſées, nous concluons à garder les jéſuites :

1. Parce qu'il ne leur eſt pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont eſt queſtion ; & qu'ils

chassent d'ordinaire ceux d'entre eux qui sont un grand scandale, quand ils leur sont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeunesse en concurrence avec les universités, & que l'émulation est une belle chose.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les soutenir, comme a dit un sage.

4. Parce que s'ils ont été parricides en France, ils ne le sont plus, & qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul jésuite qui ait proposé d'assassiner la famille royale.

5. Parce que s'ils ont des constitutions impertinentes & dangereuses, on peut aisément les soustraire à un institut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de supérieurs résidens en France, & non à Rome, & faire des citoyens de gens qui n'étaient que jésuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, & ordonner aux autres d'enseigner le latin, le grec, la géographie & les mathématiques, en cas qu'ils les sachent.

7. Parce que s'ils contreviennent aux lois, on peut aisément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, selon l'exigence du cas.

Ayant humblement proposé ces conditions, je passe à la raison de la balance. On veut la tenir entre les nations; il faut la tenir entre les molinistes & les jansénistes.

Toute société veut s'étendre. Le conseil a été long-temps partagé entre les tailleurs & les boutonniers. Le procès des savetiers & des cordonniers

a été ſur le bureau pluſieurs années. Il faut encourager & réprimer toutes les compagnies. L'univerſité eſt auſſi modeſte que fourrée, ſans doute ; mais elle s'éleva contre *François I*, & ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établiſſait le concordat ; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne ; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV :* c'eſt lui faire un très-grand bien que de lui oppoſer des ennemis qui la contiennent, comme c'eſt faire un très-grand bien aux frères jéſuites de protéger l'univerſité qui aura l'œil ouvert ſur toutes les ſottiſes qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, ſoyez ſûr qu'il en abuſera. Que les moines de la Trappe ſoient répandus dans le monde, qu'ils confeſſent des princeſſes, qu'ils élèvent la jeuneſſe, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent, ils feront au bout de dix ans ſemblables aux jéſuites, & on ſera obligé de les réprimer.

Liſez l'hiſtoire, & nommez-moi la compagnie, la ſociété, qui ne ſe ſoit pas écartée de ſon devoir dans les temps difficiles.

L'eſprit convulſionnaire eſt-il auſſi dangereux que l'eſprit jéſuitique ? c'eſt un grand problème.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuſer ; celui-là s'élève contre l'autorité royale ; l'un veut tyranniſer avec ſoupleſſe, l'autre fouler aux pieds les petits & les grands avec dureté. Les jéſuites ſont armés de filets, d'hameçons, de piéges de toute eſpèce, ils s'ouvrent toutes les portes en minant ſous terre ; les convulſionnaires veulent renverſer les portes à force ouverte.

Les jésuites flattent les passions des hommes pour les gouverner par ces passions mêmes : les Sts Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour imposer le joug affreux du fanatisme.

Les jésuites cherchent à se rendre indépendans de la hiérarchie, les Sts Médardiens à la détruire ; les uns sont des serpens, & les autres des ours : mais tous peuvent devenir utiles ; on fait de bon bouillon de vipère, & les ours fournissent des manchons.

La sagesse du gouvernement empêchera que nous ne soyons piqués par les uns, ni déchirés par les autres.

Mes frères, soyons de bons citoyens, de bons sujets du roi ; fuyons les sots & les fripons ; & pour Dieu ne soyons ni jansénistes ni molinistes.

PETIT AVIS

A UN JESUITE. (1)

IL vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des repliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable & savant auteur de ces repliques, de feseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque, est un ouvrage très-solide & très-lumineux d'un conseiller au parlement de Paris, & ce prétendu libelle ne contient rien dont la substance ne se retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jésuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ses juges ; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient sur la sellette, & lui sur le grand banc.

Notre frère (page 5) appelle le conseiller, *Médée*, *dom Quichotte*, *Goliath*, *Miphiboseth*, *Esope*. Il est difficile qu'un conseiller au parlement soit tout

(1) Les jésuites, après s'être laissés chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire ; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures, ce qui leur valut un peu d'argent, & l'honneur de dîner à la table des valets-de-chambre de l'archevêque de Paris *Beaumont*, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

cela ensemble ; notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit : (page 6) Loin de moi ces grossiéretés indécentes, ces injures audacieuses. Notre frère n'a pas de memoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vasquez*, de *Lessius*, &c. &c. ; notre frère n'est pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jésuites, détestent le ciel : *Oui le ciel*, dit-il, *qui a signalé par des miracles la sainteté de quelques jésuites*. Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous disses quels sont ces miracles. JESUS a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains &c., comme il est rapporté : & frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille personnes par sa banqueroute : sont-ce là les miracles dont tu veux parler ?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon-homme *Ignace*, écrit que ce GRAND HOMME, après s'être fait fesser au collége de S[te] Barbe, alla se confesser à un habitué de paroisse. Le confesseur, émerveillé de la sainteté du personnage, s'écria : *O mon Dieu, que ne puis-je écrire la vie de ce saint ! Ignace* qui entendit ces paroles, & qui était fort malade, craignit qu'en effet son confesseur ne trahît sa modestie après sa mort, il pria le bon DIEU de faire mourir l'habitué le plutôt que faire se pourrait, & le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* assure, dans la vie de frère *François Xavier*, qu'un jour son crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* assure que frère *Xavier* était dans

deux endroits à la fois : & comme cela n'appartient qu'à l'euchariſtie, le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'aviſes-tu, frère, de parler (page 57) de frère *Malagrida*, & de dire que la marquiſe de *Tavora* lui apparut pluſieurs fois après ſon exécution? Eſt-ce encore là un de tes miracles?

Tu conviens (page 71) que pluſieurs jéſuites ont enſeigné la doctrine du parricide, & pour les diſculper, tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans *St Thomas d'Aquin*, quoique grands ennemis de *Thomas*, & que plus de vingt jacobins ont précédé les jéſuites dans cette charitable doctrine; que veux-tu inférer de-là? que la Somme de *Thomas* eſt un fort mauvais livre, & qu'il faut chaſſer les jacobins comme les jéſuites? On pourra te répondre : *Très-volontiers;* lis attentivement l'excellent diſcours de M. le procureur-général de Rennes, tu verras à quoi ſont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne paſſes pas *Jacques Clément* & *Bourgoin* aux jacobins; mais ſonge que les jacobins ne te paſſeront pas frère *Guignard*, frère *Varade*, frère *Garnet*, frère *Oldecorn*, frère *Girard*, frère *Malagrida*, &c. &c. &c. On diſait que les jéſuites étaient de grands politiques, mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères, & les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau *le Tellier* qui fera une conſtitution, qui l'enverra ſigner à Rome, qui trompera ſon pénitent, qui recevra les évêques dans ſon anti-chambre,

qui prodiguera les lettres de cachet, tu pourras alors écrire hardiment, & te livrer à ton beau génie : mais à présent les temps sont changés ; ce n'est pas le tout d'être chassé, mon frère, il faut encore être modeste.

LES QUAND, LES SI,

LES QUI, LES QUOI,

LES AH, AH! &c. &c.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Les pièces ſuivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne ſont pas toutes du même auteur ; il eſt même difficile de diſcerner ceux à qui elles appartiennent : il ſuffit de ſavoir que M. *le Franc de Pompignan*, ayant été admis à l'académie françaiſe, fit attendre ſix mois ſa harangue de remercîment, & la prononça enfin le 10 mars 1760 ; mais au lieu de remercier l'académie il fit un long diſcours contre les belles-lettres & contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité ſont le caractère dominant des productions de ſes confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, & d'une philoſophie altière qui ſape également le trône & l'autel ; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richeſſes, (parce qu'on ne déclame point tout bas) & qu'ils portent envie ſecrétement aux riches &c.

Cet étrange diſcours ſi déplacé, ſi peu meſuré, ſi injuſte, valut au ſieur *le Franc* les pièces qu'on va lire.

Le ſieur *le Franc*, au lieu de ſe rétracter honnêtement comme il le devait, compoſa un mémoire juſtificatif, qu'il dit avoir préſenté au roi, & il s'exprime ainſi dans ce mémoire :

Il faut que l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon mémoire &c. Il dit enſuite, *un homme de ma naiſſance.* Ayant pouſſé la modeſtie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de ſon ouvrage : *Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi* ; mais comme ſa majeſté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut ſupprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. (*)

(*) Voyez la ſatire intitulée : *la Vanité.*

LES QUAND.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie reſpectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception ſoit une ſatire contre les gens de lettres, c'eſt inſulter la compagnie & le public.

Quand par haſard on eſt riche, il ne faut pas avoir la baſſe cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un diſcours académique, & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richeſſes, & qu'ils portent envie en ſecret aux riches; 1°. parce que le récipiendaire ne peut ſavoir ce que ſes confrères, moins opulens que lui, penſent en ſecret; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à ſon ſiècle par ſes ouvrages, c'eſt une étrange témérité de décrier ſon ſiècle.

Quand on eſt à peine homme de lettres, & nullement philoſophe, il ne ſied pas de dire que notre nation n'a qu'une fauſſe littérature & une vaine philoſophie.

Quand on a traduit & outré même la prière du déiſte, compoſée par *Pope; quand* on a été privé ſix mois entiers de ſa charge en province, pour avoir traduit & envenimé cette formule du déiſme; *quand* enfin on a été redevable à des philoſophes de la jouiſſance de cette charge, c'eſt manquer à la fois à la reconnaiſſance, à la vérité, à la juſtice, que d'accuſer les philoſophes d'impiété, & c'eſt inſulter à toutes les bienſéances de ſe donner les airs de

parler de religion dans un difcours public, devant une académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans fes affemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces difcours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'eft être coupable envers fes concitoyens d'ofer dire dans ce difcours que la philofophie de nos jours fape les fondemens du trône & de l'autel. C'eft jouer le rôle d'un délateur, d'ofer avancer que la haine de l'autorité eft le caractère dominant de nos productions; & c'eft être délateur avec une impofture bien odieufe, puifque non-feulement les gens de lettres font les fujets les plus foumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilége, aucune prérogative, qui puiffe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas foumis. Rien n'eft plus criminel que de vouloir donner aux princes & aux miniftres des idées fi injuftes fur des fujets fidelles, dont les études font honneur à la nation : mais heureufement les princes & les miniftres ne lifent point ces difcours, & ceux qui les ont lus une fois, ne les lifent plus.

Quand on fuccède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'exiftence d'un Dieu, tirées des deffeins, des rapports & des fins de tous les ouvrages de la création, feules preuves admifes par les philofophes, & feules preuves confacrées par les pères de l'Eglife; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes

qui éclairent tous les yeux, il a substitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur était un athée, parce qu'il ne faut pas accuser personne d'athéisme, & encore moins l'homme à qui l'on succède ; mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des écrivains religieux : il faut se taire, ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philosophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on est admis dans un corps respectable, il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.

LES SI.

SI on n'est pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit, quoiqu'on possède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on soit orateur, poëte ou historien, on l'est encore moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'est pas historien, & qu'on se réduit à n'être qu'un rhéteur emporté & un poëte médiocre.

Si on n'est pas philosophe pour avoir fait des traités de morale & de métaphysique, atteint les hauteurs de la géométrie, & révélé les secrets de l'histoire naturelle, on l'est encore moins lorsqu'on

ignore ces choſes, & qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

Si pour être homme de lettres & philoſophe, il faut être vertueux & chrétien, *Homère* & *Horace* n'étaient pas hommes de lettres, *Socrate* & *Platon* n'étaient pas philoſophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudrait faire connaître & punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte & le mépris des lois ; mais *ſi* les gens de lettres ne ſont pas coupables de ces excès, *ſi* c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient ſéditieux, ils le feraient ſans prétexte & ſans intérêt ; mais *ſi* ceux qui les accuſent de ſédition attentaient à l'autorité du ſouverain, ils auraient des prétextes qu'on a ſouvent fait valoir, & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuſe les philoſophes de vouloir ſaper les fondemens du trône & de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuſes une recherche des poſſeſſions des citoyens, ſagement ordonnée par le ſouverain, s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquiſition*, (a) *reſſemblant à un dénombrement d'eſclavage ; ſi* ce même homme avait oſé envenimer par une ironie inſolente & injuſte, l'attention que ſon roi a donnée à des eſſais d'agriculture ; *ſi*, diſſimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions

(a) Dans un diſcours imprimé du ſieur *le Franc de Pompignan.*

vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occafion de lui dire avec amertume : *Sire, les fpéculations (b) des machines qu'on vous préfente des essais faits fous vos yeux, ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Verfailles ne décide point de l'état de nos campagnes.* Cet homme après avoir infulté de la forte à l'autorité, ne ferait-il pas bien imprudent d'accufer des citoyens paifibles & foumis de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ces peuples, qui n'ont pas befoin d'être exagérés pour être fentis, il ne faut pas dire que ce fentiment de bonté du monarque fuffit pour adoucir les malheurs de fes fujets, parce que la bonté des princes doit être agiffante comme celle de la Divinité, & qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir ; mais heureufement nos princes ne fe conduifent pas d'après les maximes de l'auteur du difcours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement infultée, il ne doit pas fe permettre de paffer fans intervalle au dernier degré de la flatterie ; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'infulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre chofe qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres font divifés entr'eux, il faut regarder cette divifion comme une fuite de la faibleffe humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature ; mais *fi* ceux qui déchirent

(b) *Ibid.*

les gens de lettres ſont animés du même eſprit que l'auteur du diſcours, *ſi* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front oſe-t-il la reprocher à ſon ſiècle ?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naiſſance & les dignités ont de plus éminent en écrivant une ſatire perſonnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, & en eſtimant l'injure avec équité ; mais *ſi* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands, *s'ils* ne ſont pas de vils flatteurs, *s'ils* jugent l'homme au travers de ſon rang, *s'ils* écrivent que tous les hommes ſont égaux ; il faudra eſtimer ces ſentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorſqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le ſanctuaire des lettres l'anathème qui les proſcrit, que doit-on dire d'un diſcours à l'académie, qui n'eſt qu'une ſatire des lettres & de ceux qui les cultivent ?

Si les bibliothèques formées des ouvrages de notre ſiècle, n'étaient qu'un recueil d'écrits ſcandaleux, frivoles ou inſolens, on pourrait y trouver la prière du déiſte, le voyage de Provence &c., & le diſcours prononcé le 10 mars à l'académie françaiſe.

Si l'auteur de ce diſcours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui feſait en le recevant dans une compagnie reſpectable, il pouvait cependant s'abaiſſer aux expreſſions de la reconnaiſſance que les *Corneille* & les *Racine* ont employées ; il ne devait pas dire à ſes confrères, pour tout remercîment, qu'il a été appelé par leurs ſuffrages, ou il devait

ajouter qu'il les avait déjà demandés ſans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occaſion de décrier la vie de quelques philoſophes qui pourront mourir auſſi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a déſavoué les conſéquences qu'on a voulu tirer de ſes opinions métaphyſiques ſur l'eſſence de la matière, & s'il s'eſt juſtifié comme il a pu ſur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ſes conſéquences, & qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans ſa jeuneſſe ; mais il ne faut pas donner ſa juſtification comme une formule que doivent ſuivre tous ceux qui ſeront accuſés de la ſorte : il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les Juifs, les luthériens, les calviniſtes, les ſociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot *ſi* déciſif, & ont encore beaucoup de choſes à croire ; & ſurtout il ne faut pas communiquer à l'académie françaiſe cette obſervation théologique, fauſſe & déplacée, comme trop importante pour la laiſſer échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accuſé de liberté de penſer, cet exemple même devait rendre l'auteur du diſcours plus circonſpect dans ſes jugemens, & plus retenu à former la même accuſation.

Si la religion n'était pas aſſez reſpectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre & à les éclairer; mais il ne faut

ni calomnier les gens de lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'auteur du discours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle; mais s'il l'a prévue, *illi robur & æs triplex.*

LES POUR, LES QUE, LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

POUR vivre un peu joyeuſement,
Croyez-moi, n'offenſez perſonne ;
C'eſt un petit avis qu'on donne
Au ſieur le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes aſſaiſonne;
Le ſieur le Franc de Pompignan
Penſe-t-il donc être en ſorbonne?

Pour inſtruire il faut qu'on raiſonne
Sans déclamer inſolemment,
Sans quoi plus d'un ſifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un diſcours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au ſieur le Franc de Pompignan.

LES QUE.

QUE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un difcours très-impertinent,
Et qu'elle en foit tout endormie.

Qu'il ait bu jufques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt cenfures qu'on publie,
Et dont je fuis affez content.

Que pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie;
Ce qui redouble fon tourment.

*Qu'*ailleurs un noir petit pédant,
Infulte à la philofophie,
Et qu'il ferve de truchement
A Chaumeix qui fe crucifie.

Que l'orgueil & l'hypocrifie
Contre les gens de jugement
Etalent une frénéfie,
Que l'on fiffle unanimement.

Que parmi nous à tout moment
Cinquante efpèces de folie
Se fuccèdent rapidement,
Et qu'aucune ne foit jolie.

Qu'un jéſuite avec courtoiſie
S'intrigue par-tout ſourdement,
Et reproche un peu d'héréſie
Aux gens tenant le parlement.

Qu'un janſéniſte ouvertement
Fronde la cour avec furie,
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le ſage s'en rie.

LES QUI.

QUI pilla jadis Métaſtaſe,
Et *qui* crut imiter Maron,
Qui bouffi d'oſtentation,
Sur ſes écrits eſt en extaſe.

Qui ſi longuement paraphraſe
David en dépit d'Apollon,
Prétendant paſſer pour un vaſe
Qu'on appelle d'élection.

Qui parlant à ſa nation,
Et l'inſultant avec emphaſe,
Penſe être au haut de l'Hélicon
Lorſqu'il barbotte dans la vaſe.

Qui dans plus d'une périphraſe
A ſes maîtres fait la leçon,
Entre nous, je crois que ſon nom
Commence en *V*, finit en *aze*.

LES QUOI.

QUOI! c'eſt le Franc de Pompignan,
Auteur de chanſons judaïques,
Barbouilleur du vieux teſtament,
Qui fait des diſcours ſatiriques?

Quoi dans ces odes hébraïques
Qu'il tranſlata ſi triſtement,
A-t-il pris ces propos cauſtiques,
Qu'il débite ſi lourdement?

Quoi verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne ſe pardonne nullement.

Quoi Pompignan dans ſes repliques
M'ennuîra comme ci-devant?
Nous le pourſuivrons très-gaîment
Pour ſes fatras mélancoliques.

LES CAR.

A MONSIEUR LE FRANC DE POMPIGNAN.

VOUS ne ceſſez point de calomnier la nation, *car* juſque dans l'éloge de feu monſeigneur le duc de Bourgogne, lorſqu'il ne s'agit que d'eſſuyer nos larmes, vous ne parlez à l'héritier du trône, au père affligé, au prince ſenſible & juſte, que de la fauſſe & aveugle philoſophie qui règne en France, de la raiſon égarée, des cœurs corrompus, des mains ſuſpectes, d'eſprits gâtés par des opinions dangereuſes; vous dites que dans ce ſiècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant, &c.

Vous avez tort; *car* il eſt cruel de dire à la maiſon royale, que la France eſt pleine d'eſprits qui ont peu de reſpect pour la religion catholique, & d'inſinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il eſt barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui ſont preſque tous ſans appui; il eſt affreux de faire le métier de délateur, quand on s'érige en conſolateur, & de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phraſes.

On voit aſſez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France, *car* vous aſpirez à en être chargé vous-même, vous

& monſieur votre frère; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. *Dupré de S[t] Maur*, qui vous recevait à l'académie, de vous comparer à *Moïſe*, dans ſon beau diſcours, & monſieur votre frère à *Aaron;* ce qu'il fit, & ce qu'il ne fera plus.

Ah, *Moïſe* de Montauban! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre prière du déiſte, *car* elle n'y eſt pas. Ceſſez donc d'imputer des ſentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement profeſſé l'impiété.

Ce n'était pas ce que profeſſait le profeſſeur en droit votre grand-père, profeſſant à Cahors : c'était un homme ſage que ce profeſſeur; s'il vivait encore, il vous dirait : Mon fils, ſoyez modeſte, corrigez les vers de votre Didon, qui ſont lâches, faibles, durs, ſecs, hériſſés de ſoleſciſmes.

Recitez les pſeaumes pénitentiaux, & ne les tranſlatez point en vers plus durs & plus chargés d'épithètes que votre Didon; ne ſoyez point hypocrite après avoir été impie, *car* c'eſt-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir inſultée, & ſurtout ennuyée, la ſeule fois que vous avez oſé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, *car* il ne les lira pas; & n'imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera pas l'ordre; ne ſoyez point délateur, *car* c'eſt un vilain métier; ne faites point le grand ſeigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoiſie; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monſeigneur le dauphin, elle ne ſera pas confiée aux eſprits gâtés, aux auteurs de la prière du déiſte, ni

aux

aux têtes chaudes qui ont l'eſprit froid; n'inſultez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités.

Si vous préſidez à la çour des aides de Cahors, ou à l'élection, ou au grenier à ſel, n'imitez point ce juge de village dont parle *Horace*, qui portait le laticlave, & feſait parade de ſa chaire curule, *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de ſupplique, qu'il *traite ſes ſujets comme des eſclaves; car* alors ce n'eſt plus une ſupplique, & il ne reſte que le libelle; & lorſqu'on eſt coupable d'un libelle ſi inſenſé, on a beau faire ſa cour au père *Deſmarets* jéſuite, le père *Deſmarets* jéſuite ne vous fera jamais entrer dans le conſeil, *car* il n'y entrera pas lui-même.

LES AH, AH.

A MOISE LE FRANC DE POMPIGNAN.

AH, *ah*, *Moïſe le Franc de Pompignan*, vous êtes donc un plagiaire, & vous nous feſiez accroire que vous étiez un génie.

Ah, *ah*, vous avez donc pillé le père *Villermet* dans votre hiſtoire de monſeigneur le duc de Bourgogne, & vous vous portiez pour hiſtoriographe des enfans de France, écrivant de votre chef. Vous avez cru que les biens des jéſuites étaient déjà confiſqués; vous vous êtes preſſé de vous emparer

de leur ſtyle. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métaſtaſe*, & vous n'en diſiez mot !

Ah, *ah*, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'hiſtoire des enfans de France. Vous nous induiſiez en erreur, en diſant dans votre épître dédicatoire à monſeigneur le dauphin, & à madame la dauphine ; *J'obéis à vos ordres ;* & il ſe trouve que vous avez ſeulement uſé de la permiſſion qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite tranſlation, permiſſion qu'on accorde à qui la demande.

Il ſemble par votre épître dédicatoire que le roi & monſeigneur le dauphin vous aient dit : *M. le Franc de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains ſuſpectes, à des cœurs corrompus, à des eſprits gâtés.*

Mais, *Moïſe le Franc*, qui jamais a voulu faire élever ſes enfans par des eſprits gâtés, & des cœurs corrompus, qui ont des mains ſuſpectes ! Vos mains ont ſans doute un bon cœur ; mais ce n'eſt pas aſſez pour élever nos princes.

Ah, *ah*, *Moïſe le Franc de Pompignan*, vous vouliez donc faire trembler toute la littérature ? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cul à un pauvre diable, & celui-ci les recevait par reſpect ; vint un brave qui donna des coups de pied au cul du fanfaron ; le pauvre diable ſe retourne, & dit à ſon batteur : *Ah*, *ah*, Monſieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron ; & il roſſa le fanfaron à ſon tour, de quoi le prochain fut merveilleuſement content : *Ah*, *ah !*

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy le premier juillet 1760.

LE mémoire de M. *le Franc* de Montauban, préſenté au roi, étant parvenu à Montauban, & chacun étant ſtupéfait, les parens du ſieur auteur du mémoire s'aſſemblèrent, & ayant reconnu que ledit ſieur inſtruiſait familièrement ſa majeſté de ſes geſtes, dits & écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui ſieur *le Franc* avait eus avec M. d'*Agueſſau*, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban, & de plus, qu'il feſait des vers; ayant remarqué dans ledit écrit pluſieurs autres paſſages qui dénotaient une tête attaquée, ils députèrent en poſte un avocat de ladite ville au ſieur auteur, demeurant pour lors à Paris, & lui enjoignirent de s'informer exactement de ſa ſanté, & d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, & ſe tranſporta chez le malade: il le trouva debout à la vérité, mais les yeux un peu égarés, & le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés: *Jeovah Jupiter Seigneur.* (*a*)

Je ne ſuis qu'un avocat, répondit le voyageur; je ne m'appelle point Jeovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade? Non, Monſieur, je viens vous voir.

(*a*) Prière du déiſte compoſée par ledit ſieur.

Allez dire au roi de ma part, reprit le ſieur malade, qu'il reliſe mon mémoire, & portez-lui le catalogue de ma bibliothèque. L'avocat lui conſeilla de manger de bons potages, de ſe baigner & de ſe coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulſions, & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du ſein maternel. (*b*)

Eh ! Monſieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces déteſtables vers, quand je vous parle raiſon ! Le malade écuma à ce propos, & grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (*c*)
Sous le fer de Joſué ;
L'orgueilleux Jabin ſuccombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iſſacar a pris les armes :
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat verſa des larmes en voyant l'état lamentable du patient ; il retourna à Montauban faire ſon rapport juridique, & la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le ſieur *le Franc de Pompignan*, juſqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la ſanté d'icelui.

(*b*) Poëſies ſacrées dudit auteur, pag. 61.

(*c*) *Ibid*. pag. 87.

RELATION

Du voyage de M. le marquis le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur fiscal du village de Pompignan.

Vous fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi, dans cette superbe procession, lorsque j'étais derrière un jeune jésuite. Tous les bourdons du pays se fesaient entendre, tous les paysans étaient mes gardes; vous entendîtes ce sermon, dans lequel il est dit que j'ai la jeunesse de l'aigle, & que je suis assis près des astres, tandis que l'envie gémit sous mes pieds. Vous savez combien ce sermon me coûta de soins; je le refis jusqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la postérité qu'en corrigeant ses ouvrages dans le temps présent.

Vous assistâtes à ce splendide repas de vingt-six couverts, dont il sera parlé à jamais. Vous savez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la poste pour la cour, ma réputation me précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret: il y avait au bas cinq petits vers qui fesaient une belle allusion aux astres, auprès desquels je suis assis.

Le Franc plane sur l'horizon;
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Piron;
Et c'est à présent sa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges, je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac ;* il était inſtruit de ma fête, il me dit qu'elle reſſemblait parfaitement au repas bien trouſſé que monſieur ſon grand-père avait donné. Nous nous ſéparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans, je trouvai que la plupart des chanoines ſavaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon diſcours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau, & j'allai le lendemain au lever du roi, accompagné de M. *Fréron*, que j'avais mandé exprès ; dès que le roi nous vit, il nous adreſſa gracieuſement la parole à l'un & à l'autre : M. le marquis, me dit ſa majeſté, je ſais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le profeſſeur. N'auriez-vous point ſur vous ce beau ſermon de votre façon qui a fait tant de bruit ? J'en préſentai alors des exemplaires au roi, à la reine, à M. le dauphin. Le roi ſe fit lire à haute voix par ſon lecteur ordinaire les endroits les plus remarquables : on voyait la joie répandue ſur tous les viſages ; tout le monde me regardait en rétréciſſant les yeux, en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche, & en mettant les mains ſur les côtés, ce qui eſt le ſigne patologique de la joie. En vérité, dit M. le dauphin, nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce ſtyle.

Allez-vous ſouvent à l'académie, me dit le roi ? Non, Sire, lui répondis-je. L'académie va donc chez vous, reprit le roi ? (c'était préciſément le même diſcours que *Louis XIV* avait tenu à *Deſpréaux*)

Je répondis que l'académie n'eſt compoſée que de libertins & de gens de mauvais goût, qui rendent rarement juſtice au mérite ; & vous, dit le roi à M. *Fréron*, n'êtes-vous pas de l'académie ? Pas encore, répondit M. *Fréron*. Il eut alors l'honneur de préſenter ſes feuilles à la famille royale, & je reſtai à cauſer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaiſſez ma bibliothèque ? Oh tant ! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires.... Comme nous en étions-là le roi & moi, la reine s'approcha, & me demanda ſi je n'avais pas fait quelque nouveau pſeaume judaïque ? J'eus l'honneur de lui réciter ſur le champ le dernier que j'ai compoſé, dont voici la plus belle ſtrophe :

Quand les fiers Iſraëlites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achor ;
Galgala ſaiſi de crainte,
Abandonna ſon enceinte,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs ſe cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, & je fus reconduit avec des acclamations univerſelles, qui reſſemblaient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

LETTRE

DE M. DE L'ECLUSE,

Chirurgien-dentiste, seigneur du Tilloy, près de Montargis, à M. son curé.

MONSIEUR MON CURÉ,

VOUS savez que j'ai recrépi à mes dépens l'église du Tilloy, & que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié; je ne m'en suis pas seulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. *le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il se l'est donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, jusqu'au sermon qu'on a prononcé à son honneur dans l'église de son village; qu'il a fait imprimer ce sermon & la relation de cette belle fête, à Paris, chez *Barbou*, rue St Jacques, aux grues; que quand on veut passer à la postérité, il faut se donner beaucoup de peines, & que je ne m'en suis donné aucune; vous avez craint, dites-vous, le sort des prédicateurs modernes que M. *le Franc de Pompignan* traite dans sa préface d'écrivains impertinens, comme il a traité

les académiciens de Paris de libertins, dans son discours à l'académie. Mais, mon cher pasteur, on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modestie, & me forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'église du Tilloy (page 3) à la Ste Cité de Jérusalem descendant du ciel ? ne vous était-il pas aisé de me louer moi présent ? c'est ainsi qu'on en a usé à Pompignan, immédiatement avant d'implorer les lumières du St Esprit & de la vierge *Marie*. On a eu soin de mettre en marge : M. le marquis de *Pompignan* présent.

Quand je vous ai fait de doux reproches sur votre négligence dans une affaire si grave, vous m'avez répondu que c'est ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis, que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges ; que celui de M. de *Pompignan* était professeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroisse est trop près de Paris, & que ce qui est grand & admirable à deux cents lieues de la capitale, n'a peut-être pas tant d'éclat dans son voisinage.

Cependant, Monsieur, il m'est bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU, tandis que M. de *Pompignan* reçoit sa récompense dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la description de sa procession ; il y avait, dit-il, à la tête un jeune jésuite, (page 32) derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec son procureur fiscal.

Mais, Monsieur, n'avons-nous pas eu aussi une procession, un procureur fiscal & un greffier ? s'il

m'a manqué le derrière d'un jeune jésuite, cela ne peut-il pas se réparer?

M. *le Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coste* officia d'une manière imposante; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coste* qui en imposait en effet; c'était un associé du sieur *Fréron*, & on fit même un passe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coste* dans la marine; je ne crois pas que ce soit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reste, Monsieur, l'église du Tilloy avait un très-grand avantage sur celle de Pompignan; vous avez une sacristie, & M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point, & que le prêtre, le diacre & le sous-diacre furent obligés de s'habiller dans sa bibliothèque; cela est un peu irrégulier, mais aussi il a parlé de sa bibliothèque au roi; il est dit en marge (page 31) qu'un ministre d'Etat a trouvé sa bibliothèque fort belle; on y trouve une collection immense de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, & de son discours à l'académie française; tandis que les petits écrits badins où l'on se moque un peu de M. de *Pompignan*, sont condamnés à être dispersés en feuilles volantes, abandonnés à leur mauvais sort sur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la satisfaction de les voir pour les immoler à sa gloire.

Il est dit même, dans le sermon prononcé à Pompignan, „ que DIEU donne à ce marquis la „ jeunesse & les ailes de l'aigle; qu'il est assis près „ des astres; (page 14) que l'impie rampe à ses

» pieds dans la boue, qu'il eſt admiré de l'univers,
» & que ſon génie brille d'un éclat immortel. »

Voilà, Monſieur, la juſtice que ſe rend à lui-même le marquis, tandis que je reſte inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-ſix couverts; (page 38) je vois que la renommée eſt auſſi injuſte que la fortune; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre égliſe, & cela n'a pas ſeulement été remarqué dans Montargis.

Enfin, il eſt parlé de madame la marquiſe de *Pompignan*, & on n'a pas dit un mot de madame de l'*Ecluſe;* on ſe prévaut même du jugement du ſieur *Fréron*, qui appelle cette partie du ſermon une églogue en proſe; (page 36) éloge qu'il donne auſſi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin, M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs poſſibles, depuis ſon beau diſcours à l'académie françaiſe; la France ne parle que de lui, & je ſuis oublié: je demande à meſſieurs de l'académie ſi cela eſt juſte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HYMNE,

Chantée au village de Pompignan.

Sur l'air : *de Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village
de Pompignan
Et ce marquis brillant & ſage,
modeſte & grand,
De ſes vertus premier garant ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi ſa chapelle
& tous ſes vers ;
Il pourſuit avec un ſaint zèle
les gens pervers.
Tout ſon clergé s'en va chantant:
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

En aumuſſe un jeune jéſuite
allait devant,
Gravement marchait à ſa ſuite
ſieur Pompignan
En beau ſatin de préſident ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je ſuis marquis, robin, poëte,
mes chers amis ;
Vous voyez que je ſuis prophète
en mon pays.
A Paris c'eſt tout autrement ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un pſautier judaïque,
on n'en fait rien ;
J'ai fait un beau panégyrique,
& c'eſt le mien :
De moi je ſuis aſſez content ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en poſte
charmer les grands.
Je protège l'abbé la Coſte
& mes parens ;
Je ſuis ſiflé par les méchans ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Verſailles
d'un air humain,
Aux ducs & pairs, à la canaille
ſerrant la main,
Récitant ſes vers dignement ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au fujet du marquifat de Pompignan. On a porté à M. le garde des fceaux les lettres-patentes à fceller ; il les a lues, & il a trouvé :

Que le roi défirant reconnaître les fervices importans que la maifon de *le Franc* avait rendus à l'Etat, depuis la fondation de la monarchie, foit dans la robe, foit dans l'épée, défirant récompenfer perfonnellement les fervices que M. *le Franc* avait rendus à fa patrie & à la religion, foit en qualité de magiftrat, & à la tête d'une cour fouveraine, foit en qualité d'homme de lettres, & nommément le foin qu'il a pris d'immortalifer la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait ; fa majefté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquifat fa terre de Pompignan, n'entendant néanmoins fa majefté que ce fût-là une récompenfe, mais une faible marque de fatisfaction &c.

M. le garde des fceaux a cru que la tête avait tourné au fecrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes ; il l'a envoyé chercher : (ce fecrétaire du roi eft M. *Carpot*) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'efprit, difant que quand ce ferait les *Montmorencis*, les *Châtillons*, les *la Trimouille*, il n'en

eût pas mis davantage. Il eſt vrai, Monſeigneur, lui a dit M. *Carpot*, que c'eſt moi qui ai dreſſé les lettres, mais la formule m'en a été envoyée... & par qui?... Par M. *le Franc*; il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts..... Hé bien, lui a dit M. de *Brou*, retranchez l'autre quart, & nous verrons : Et vive le roi & *Simon le Franc*, ſon favori, ſon favori !

FRAGMENT

D'UNE

LETTRE SUR DIDON,

TRAGEDIE.

PLUSIEURS personnes ayant à l'envi rendu M. *le Franc de Pompignan* célébre, & tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé sa Didon; je n'ai pu encore aller au-delà de la première scène; mais j'espère poursuivre avec le temps : cette première scène m'a parue un chef-d'œuvre. *Jarbe* déclare d'abord :

Que ses ambassadeurs irrités & confus
Trop souvent de la reine ont *subi* les refus:
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime,
Que déguisant encor son dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à ses hauteurs,
Il vient sous le *faux nom* de ses ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère.
Que fait-il? n'écouter qu'un transport amoureux
Se découvrir lui-même, & déclarer ses feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

> Vos feux ! que dites-vous ? Ciel quelle eſt ma ſurpriſe !

Ce *Maderbal* en effet peut être ſurpris, pour peu qu'il ſache la langue françaiſe, que des ambaſſadeurs *ſubiſſent* des refus &c. que le prince *Jarbe*

> . . . . . . En *proie* à des hauteurs
> Vienne ſous le *faux nom* de ſes ambaſſadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambaſſadeurs ont un faux nom, & que ce *Jarbe* prend les noms de trois ou quatre ambaſſadeurs à la fois. *Jarbe* lui replique :

> Je pardonne ſans peine à ton étonnement ;
> Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment ;
> J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'eſt comme ſi on diſait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui eſt au milieu des terres. Enſuite il apprend à cet officier,

> Qu'il vient peut-être épris d'une flamme trop vaine,
> *Tenter* lui-même encor cette ſuperbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réuſſi, car il ajoute :

> Que ſes ſoldats & ſes vaiſſeaux
> Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux
> L'amour conduit mes pas, la haine peut les ſuivre &c.

Maderbal,

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, & surtout d'une haine qui va suivre les pas de *Jarbe*; lui répond :

> Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.

Je suis comme *Maderbal*, je ne reviens point de ma surprise, de lire de tels discours & de tels vers : le style est un peu de Gascogne.

> ..... *Je fus* (dit Jarbe) dans nos déserts
> Ensevelir la honte, & le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut assez mal conseillé ; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je suis déjà édifié de son épître dédicatoire, dans laquelle il se compare, avec sa modestie ordinaire, au cardinal de *Richelieu* ; & j'avoue qu'en fait de vers le gascon peut s'égaler au poitevin....

LA

PRIERE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MARS 1760, A L'ACADÉMIE FRANÇAISE:

Adeò indulgent sibi latiùs ipsi.
Juvén. sat. XIV.

Conforme à celle qui a paru en 1740, sous le nom de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.

AVERTISSEMENT.

J*AI bien eu de la peine*, dit le provincial de *Paſcal*, *à trouver un Eſcobar : je ne ſais ce qui eſt arrivé depuis peu qui ſait que tout le monde le cherche.* La traduction de la *Prière univerſelle* de *Pope*, par M. *le Franc*, vient d'éprouver un ſort ſemblable à celui de l'ouvrage du théologien jéſuite. Un homme célèbre a dit un mot, & la prière du déiſte eſt ſortie de l'obſcurité où elle était enſevelie. Elle était devenue rare quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur par modeſtie en avait racheté un grand nombre d'exemplaires; & elle eſt recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. *le Franc* ont acquis beaucoup de célébrité depuis ſon *diſcours à l'académie*.

Nous avons donc penſé que le public recevrait avec plaiſir une nouvelle édition de cette pièce : les notes & les critiques que nous y avons jointes pouvant ſervir pour prémunir les fidelles contre les principes de la *philoſophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, & que M. *le Franc* a ſi bien combattus dans ſon *diſcours*. Nous eſpérons que l'auteur même nous ſaura gré de notre zèle, & que les perſonnes religieuſes trouveront dans nos remarques un grand ſujet d'édification.

On nous dira, peut-être, qu'il ſerait plus ſûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en

le critiquant. A cela nous répondrons que si cette traduction était aussi belle que l'original, si elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il serait à craindre que nos observations, quelque solides qu'elles fussent, ne tinssent pas contre les charmes de la poësie, & que l'antidote ne fût moins puissant que le poison; mais nos lecteurs verront aisément que l'ouvrage que nous leur présentons n'est rien moins que dangereux, & ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne sont pas des raisons, de mauvais vers sont encore au-dessous des mauvaises raisons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à sa naissance ayant scandalisé beaucoup de personnes, & surtout un illustre magistrat, M. *le Franc* en donna dans les journaux des savans (en septembre 1741) une rétractation très-ample & très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occasions: par exemple, en 1734 il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères; dans la préface de son édition de 1753, il dit que cette expression qu'il avait employée est dure, & ne convenait point à son âge ni à son peu d'expérience; & il ajoute: *Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile, en pensant toujours de même par respect pour la vérité.*

LA

PRIERE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO MAXIMO.

I.

O toi que la raiſon, que l'inſtinct même adore,
Souverain maître & créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jehovah, Jupiter, Seigneur !

NOTES.

Le titre ſeul de cette pièce annonce l'irréligion, puiſque le mot *univerſelle* ſignifie que tout homme peut adreſſer cette prière à DIEU, quelque religion qu'il profeſſe. Si dès 1740 M. *le Franc* eût été lié étroitement, comme il l'eſt aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la St Barthelemi*, il aurait bien compris que ſi nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume, à plus forte raiſon ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs & les Guébres la même formule de prière.

Au reſte, toute cette ſtrophe ne reſſemble que par le dernier vers à l'original. Voici la traduction littérale: *Père de tout, adoré dans tous les âges, dans tous les climats, par le ſaint, par le ſauvage, par le philoſophe, Jehovah, Jupiter, ou* DIEU.

Il n'y a point là d'*inſtinct qui adore;* on n'y trouve point cette expreſſion ſi faible & ſi commune de l'*univers qui t'implore*. On voit combien cette prétendue traduction eſt au-deſſous de l'original.

II.

Source, cauſe première, être inintelligible,
Que je ſuis borné devant toi!
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un chaos pour moi.

NOTES.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin: on dit d'une choſe obſcure & reſpectable, des myſtères de la religion par exemple, qu'ils ſont *incompréhenſibles*, mais un homme religieux ne dira point qu'ils ſont *inintelligibles*. On dit avec vérité des ſyſtèmes des athées qu'ils ſont *inintelligibles*, & on les traiterait trop favorablement en diſant qu'ils ſont *incompréhenſibles;* même dans l'uſage ordinaire ces deux mots ne ſont pas ſynonymes: par exemple, la hardieſſe de M. *le Franc* à inſulter des gens de lettres & l'académie eſt *incompréhenſible*, mais elle n'eſt pas *inintelligible*. Il eſt d'autant plus difficile d'excuſer l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot, qu'*incompréhenſible*, qui était le mot propre, feſait également le vers, & était beaucoup plus conforme à l'original, *leaſt underſtood*, *ſi peu compris*.

Dans le reſte de la ſtrophe, la traduction préſente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : *O* DIEU *qui as borné toute mon intelligence à ſavoir que tu es bon, & que je ſuis aveugle;* & M. *le Franc* lui fait dire :

Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le *reſte* eſt un *chaos* pour moi.

Ce mot *reſte* eſt fort indécent. Ce *reſte* renferme beaucoup de choſes reſpectables que le traducteur traite bien légérement : c'eſt toute l'économie de la religion, toutes les vérités qu'elle enſeigne aux hommes, qui ſeraient ce *chaos*, au dire du traducteur; car, comme on le voit, *Pope* ne dit rien de ſemblable.

III.

Mais le bien & le mal, dans cette nuit obſcure,
Dépendent de ma volonté;
Et tu gouvernes la nature,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons ſeulement que notre conſcience :
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompenſe,
Le mal, plus affreux que l'enfer. (*)

(*) C'eſt le ſens preſque littéral de l'anglais : mais n'eſt-ce point exiger trop de perfection dans les ſentimens de l'homme? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainſi cette penſée :

Ma conſcience eſt libre, & ce guide ſévère
Ne règle pas mes ſentimens
Par le déſir ſeul du ſalaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Les perſonnes éclairées, & particulièrement les Anglais qu'on a conſultés ſur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte. *Note du traducteur.*

NOTES.

Toute critique littéraire ſerait ſuperflue ſur des vers qui ſont fort au-deſſous du médiocre :

N'écoutons ſeulement que notre conſcience :
. . . .
Que le ciel qui le récompenſe,

Cette dernière expreſſion eſt impropre & équivoque. Le ciel qui récompenſe le bien, ſignifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui eſt la récompenſe des bonnes actions. Or c'eſt ce dernier ſens qui eſt celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir, c'eſt payer tes grâces,
Je t'obéis quand je jouis.

NOTES.

Il n'y a aucune eſpèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU, c'eſt les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expreſſion de la reconnaiſſance envers l'être ſuprême. Au reſte, en rétractant cette maxime qui eſt une des plus libres de *la prière univerſelle*, il paraît que M. *le Franc* s'était réſervé le droit de ſe conduire *vis-à-vis* de l'académie françaiſe, comme le déiſte de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remercîment, c'eſt qu'il a cru ſans

doute qu'en *recevant* la grâce que lui fesait l'académie, il *l'avait payée.* M. *le Franc* tient encore un peu aux erreurs de sa jeunesse.

VI.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi:
N'es-tu souverain que de l'homme?
Tant d'autres mondes sont à toi!

NOTES.

Mais cessons de penser: ces mots sembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque chose dont il va se rétracter; mais ils ne sont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de syllabes. Quand un poëte médiocre a besoin de ces sortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fussent qu'inutiles, & qu'elles ne fissent pas un sens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atôme* avec *homme;* mais le traducteur prête encore ici à son original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'esprit.

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de DIEU, qu'il dit n'être pas bornée à la terre; littéralement: *Que je ne resserre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe; que je ne te croie pas le Dieu de l'homme seul, tandis que mille mondes m'environnent.* Le traducteur lui fait dire: *Que la terre ne borne pas la loi de* DIEU. Or comme la religion chrétienne n'est certainement faite que pour notre globe, si l'on ne doit pas penser que *notre terre borne la loi de* DIEU, on en

peut conclure que la religion chrétienne n'eſt pas la loi de DIEU. Il n'y a d'autre moyen d'excuſer M. *le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'eſt-là juſtifier la religion du traducteur aux dépens de ſes talens pour la poëſie; & quelque réconciliation qui ſe ſoit faite entre ſon eſprit & ſa dévotion, (*) on peut craindre que l'apologie ne ſoit pas de ſon goût.

VII.

Faut-il qu'un vil mortel oſe venger DIEU même,
Que tes foudres lui ſoient remis,
Et qu'il prononce l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

NOTES.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* ſur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui ; il a fait voir que le traducteur a envenimé la penſée de l'auteur anglais ; que dans l'original c'eſt de lui-même que le déiſte parle, en diſant que ſa main ne doit pas préſumer de lancer la foudre ; au lieu que dans la traduction, le déiſte s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathème ſur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifeſtement les miniſtres de la religion, devient hardi & ſcandaleux. Nous renvoyons nos

(*) Alluſion à un ouvrage ridicule de *Jean-George le Franc*, archevêque de Vienne, primat de ſept provinces ; ce livre était intitulé : *Réconciliation de la dévotion avec l'eſprit*. On a dit que c'était la *réconciliation normande*.

lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te ſuivre juſqu'à la fin :
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta ſageſſe dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la ſolle vanité.

NOTES.

Ce ne ſont pas là des vers ; ce n'eſt pas là l'élégance, l'harmonie, les images, la ſublimité de *Pope*. C'eſt un écolier qui ſe traîne languiſſamment ſur la trace d'un grand-homme, & qui bronche à chaque pas, qui lutte ſans ceſſe contre les difficultés & qui ne les ſurmonte pas, qui croit avoir fait des vers lorſqu'il a compaſſé laborieuſement un certain nombre de ſyllabes, & placé quelques rimes à leur ſuite. *Sauve-moi du murmure impie* ſignifie en français : *Ne permets pas que je ſois l'objet du murmure ;* au lieu que *Pope* a dit, & ſon traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure.* Au reſte, ces deux ſtrophes ſont très-religieuſes ; c'eſt une prière qui ſied dans la bouche d'un chrétien même. M. *le Franc* lui-même avait plus de raiſon qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la ſolle vanité ;* car c'eſt un grand péché & un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

NOTES.

Cette strophe, comme les précédentes, ne renferme que des sentimens pieux & humains; & nous pouvons dire des instructions que M. *le Franc* a bien perdu de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce, & les accusations qu'il intente, dans son discours, à beaucoup de personnes, on serait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de *Pope* cette belle maxime qu'*il faut être lent à condamner*. Il devait cependant penser que c'est un précepte de l'évangile : *Ne jugez point, & vous ne serez point jugé; ne condamnez point, & vous ne serez point condamné. S[t] Luc*, chap. 6, v. 33.

X I.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains :
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

NOTES.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être : rien n'est si vrai que cette maxime; au milieu des richesses, de la réputation, de la faveur, ce néant se fait sentir.

Un homme qui se croyait heureux peut voir en un inſtant une fauſſe démarche & le concours de quelques circonſtances troubler tout le bonheur de ſa vie. Un homme qui jouiſſait de quelque conſidération peut la voir s'éclipſer en un jour : alors ſeulement on rentre en ſoi-même, on reconnaît ſon néant, & on s'écrie : *Vanité des vanités.* Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digreſſion morale.

Revenons à M. *le Franc.*

XII.

Que le pain, que la paix ſoit ici mon partage:
J'attends que ton auguſte choix
Des autres biens fixe l'uſage ;
Tes volontés ſeront mes lois.

NOTES.

Que le pain & la paix, dit *Pope*, *ſoient mon partage: quant à tout autre bien, tu ſais s'il vaut mieux me l'accorder, ou me le refuſer; que ta volonté ſoit faite.* On n'exprime pas cette penſée en français, en diſant à DIEU : *Des autres biens fixe l'uſage.*

XIII.

Ton temple eſt en tous lieux, tu remplis la nature ;
Tout l'univers eſt ton autel.
Rien ne vit, n'exiſte, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

NOTES.

Cette dernière ſtrophe, qui eſt une des plus ſublimes de l'original, eſt une de celles que le traducteur a le

plus miférablement défigurées. La traduction littérale fuffit pour faire fentir la platitude & l'infidélité de celle de M. *le Franc.*

L'immenfité, dit *Pope*, *eft ton temple; la terre, la mer & les cieux font ton autel; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire, & que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.*

Ici l'auteur a encore rendu fon original irréligieux fans néceffité. *Pope* dit que l'immenfité eft le temple de DIEU, idée grande & fublime, qui n'a rien d'oppofé à la religion ; & le traducteur, avec l'expreffion *en tous lieux*, rabaiffe la penfée des lecteurs à la terre, & leur donne à entendre que les temples conftruits par la main des hommes, ne font pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres, ni les églifes que les autres *lieux*. On peut croire même que depuis fa converfion, il a confervé encore quelque attachement à cette erreur; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU eft par-tout, & qu'il ait regardé l'académie comme une églife, puifqu'il y a fait un fi ennuyeux fermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des favans, où fe trouve la rétractation de M. *le Franc* dont il eft fait mention ci-deffus, (dans l'avertiffement) nous croyons que nos lecteurs feront bien aifes de trouver ici un petit extrait de cette pièce, que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. *le Franc:*

1°. Il avait traduit la prière du déifte, parce que *certains anglais, avec lefquels il était dans une affez étroite liaifon*, l'en avaient *défié*. 2°.

2°. *Emporté par la chaleur du travail, il ne jugea de ſang-froid de ſa traduction* que long-temps après qu'elle fut faite.

3°. *Il eut l'imprudence de livrer ſa traduction* à ces anglais.

4°. Lorſqu'il reprit le ſang-froid que la chaleur de la traduction lui avait ôté, & qu'il jugea que ſon ouvrage pouvait être *ſcandaleux*, il voulut retirer la copie.

5°. *Il n'était plus temps; les anglais*, avec qui il était étroitement lié, *étaient déjà retournés à Londres*, ſans qu'il en eût rien ſu.

6°. Il leur écrivit *pour les conjurer de ne la point divulguer.*

7°. *Ils le lui promirent.*

8°. *Alors il oublia totalement la prière & la traduction; mais un imprimeur anglais n'y penſa que trop pour lui.*

A toute cette hiſtoire M. *le Franc* ajoute que *ce ſerait le lieu de réfuter les propoſitions condamnables de la prière univerſelle, mais que ce qui eſt viſible n'a pas beſoin d'être démontré; qu'il les déſavoue, quoiqu'elles ne ſoient pas de lui, & qu'il les rétracterait, s'il avait eu le malheur de les penſer un ſeul inſtant;* qu'elles ſont ſans doute échappées par enthouſiaſme à M. *Pope*, ſi recommandable par ſes talens, & qui a le courage de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes inſenſés, & les ſyſtèmes inconſéquens d'une *malheureuſe philoſophie*, déshonorent les talens devant les hommes, & les rendent criminels devant DIEU....; que la poëſie ne doit point être le langage de l'irréligion; que ſi elle a rempli ſes loiſirs, il a du

moins l'avantage aſſez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs &c. &c., & qu'il eſt avec reſpect &c. &c.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piége tendu pour ſurprendre la religion de M. *le Franc*, & nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du diſcours témoigne contre les philoſophes anglais, après en avoir éprouvé une auſſi noire trahiſon. Nous conjecturons qu'on l'aura auſſi défié de faire un diſcours mal-honnête à l'académie, & nous l'exhortons à ne pas accepter déſormais de ſemblables défis.

2°. M. *le Franc*, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas ſenti le venin de la prière de *Pope* dans une longue & laborieuſe traduction; il n'a entendu l'original & ſa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorſqu'il compoſe de tête, puiſqu'il eſt ſi chaud lorſqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un diſcours qu'il a fait attendre pendant plus de ſix mois à l'académie. Si jamais il eſt reçu dans quelque ſociété littéraire, on lui conſeille d'achever ſon diſcours trois ou quatre ans avant ſa réception; dans cet intervalle, il profitera des momens de ſang-froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de ſa harangue les choſes qui pourraient être inſultantes pour ſes confrères, & révoltantes pour le public.

3°. M. *le Franc* avait là d'étranges amis : ils lui

promettent que la traduction ne paraîtra pas, & ils la confient à un imprimeur. C'est sans doute ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point *la philosophie naturelle du droit des gens* : & il faut convenir que si M. *le Franc* n'a jamais souffert des violences & des injustices de leurs gens de guerre, il a bien à se plaindre de leurs philosophes, & surtout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. *le Franc* juge *Pope* bien favorablement, lorsqu'il dit que les propositions condamnables de la prière universelle lui sont échappées dans l'enthousiasme; mais pourquoi l'enthousiasme qui excuse *Pope* & son traducteur, ne pourrait-il pas excuser aussi quelques-uns de ceux que M. *le Franc* traite si durement dans son discours? Croit-il être le seul en France qui soit emporté par la chaleur du moment, & à qui l'on puisse pardonner les fougues de l'esprit & du génie? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne soient plus chauds que la traduction de la prière universelle.

5°. M. *le Franc* loue *Pope* du courage qu'il a eu de professer la religion catholique au milieu de Londres ; sur quoi nous ferons ce raisonnement : Ou l'auteur de la prière universelle était aux yeux de M. *le Franc* un catholique bien convaincu, ou il le regardait comme un homme pensant librement, laissant apercevoir son irréligion dans ses écrits, & remplissant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on est en droit d'exiger de M. *le Franc* qu'il ne juge pas plus rigoureusement ceux des *philosophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'*Essai sur l'homme* & *la prière universelle*.

Dans le second cas, on lui repréſentera qu'en louant *Pope* incrédule, & rempliſſant quelques devoirs extérieurs de religion, il fait penſer que c'eſt un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuſe en France de la même diſſimulation, puiſqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux, cette diſſimulation eſt auſſi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme ſuffiſante la juſtification de M. *le Franc* contre le reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occaſion de la prière univerſelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs, qu'on n'y trouve pas les mots déciſifs de religion révélée & de révélation que l'auteur du diſcours donne comme la marque diſtinctive des juſtifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop ſévèrement M. *le Franc*, ſi on le jugeait d'après ſes propres maximes.

CONCLUSION.

Il ſuit de tout ce qu'on vient de lire, que l'auteur du diſcours prononcé à l'académie françaiſe, le 10 mars 1760, avait traduit & envenimé, en 1740, la prière du déiſte compoſée par *Pope*.

LETTRE

D'UN QUAKER, (1)

A Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.

AMI JEAN-GEORGE,

JE fuis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres que les fermiers-genéraux payent tous les ans à nos frères de Penfilvanie & Mariland, pour les nez de la France.

(1) Le frère de M. de *Pompignan* fe trouvait par hafard évêque du Puy en Vélai : il avait fait ces queftions fur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, & enfuite que les incrédules font dangereux. Il avait effayé de réconcilier la dévotion avec l'efprit, & ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis fon livre. Il crut donc, en qualité d'évêque & de bel-efprit, devoir défendre fon frère contre M. de *Voltaire*, & donner à fes brébis, dans une inftruction paftorale, des leçons de théologie & de bon goût. Cette inftruction lui attira les réponfes fuivantes de la part d'un quaker & d'un évêque fchifmatique. Pour l'en confoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, fi connu de toute l'Europe pour la profondeur de fes lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne ; & en cette qualité il a écrit à fes diocéfains de ne point foufcrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il fe doutait qu'on aurait la malice de fe moquer un peu de lui.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Augustins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiſſance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une inſtruction dite paſtorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monſeigneur Cortiat*, *ſecrétaire*. Il m'offrit en payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton* & *Locke*, qu'un français plus juſte que toi appelle les précepteurs du genre-humain. Peux-tu être aſſez barbare pour dire (page 33) qu'*on ne trouve point d'idée poſitive de* DIEU *dans ce ſage Locke*, auteur du *Chriſtianiſme raiſonnable*, & légiſlateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire *Chaubert* m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes; & que dans cette apologie tu dis que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah! frère, cela n'eſt pas bien; nous ne ſommes pas ſi mépriſables que tu le dis; demande à nos amiraux.

De quoi t'aviſes-tu, dans une inſtruction dite paſtorale, adreſſée aux laboureurs, vignerons & merciers du Puy en Vélai, de dire (page 38) que le ſyſtème de la gravitation eſt menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes & centrifuges avec la religon & avec les habitans du Puy en Vélai? Vois combien il eſt ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, & de vouloir faire le

bel-esprit chez *Chaubert*, quai des Augustins, sous prétexte d'enseigner ton catéchisme à tes paysans. Apprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'est point un système, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raison directe de la masse, & en raison inverse du quarré de la distance, que c'est une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; & souviens-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat hîc locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne suis pas surpris que tu outrages les gens de ton pays; (page 18) tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle*, & de dire que son *Histoire des oracles est remplie de venin.* Cette histoire n'est point de lui, elle est du savant *Van-Dale; Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le sage ministre *Basnage*, le judicieux *du Marsais*, les meilleurs journalistes, tous ont soutenu cette histoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choses avec naïveté, je vis le carrosse d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert*: Est-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre, où le président de *Montesquieu*, le bienfaiteur des hommes, est traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle se fit donner ta pastorale: on lui avait indiqué la page; (page 208) elle lut & rendit l'ouvrage. Quel est le polisson qui a fait cette rapsodie, dit-elle? C'est monseigneur *Cortiat* secrétaire, répondit *Chaubert*. Je lui dis: Belle femme, qui es-tu? Elle m'apprit

qu'elle était la bru du célèbre *Montesquieu*. Console-toi, lui dis-je, quiconque insulte tant de grands-hommes, est sûr du mépris & de la haine du public.

Elle partit consolée; je continuai à te feuilleter: tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terrasson* & d'un *Boindin*, auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, & si *Boindin* a fait quelque écrit d'athéisme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déisme. Il me dit que ce *Boindin* était un magistrat qui avait fait quelques comédies, & que ni lui ni *Terrasson*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit sur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, & que je dis : *Pox on the mad man;* la peste soit du.... j'en demande pardon à DIEU, & je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, & tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'Ecclésiaste a dit dans son dernier chapitre : „ Tout ce qui vient de la „ terre, tout ce qui doit y retourner, est vanité. „ Il n'y a d'estimable dans l'homme que son ame, „ sortie immédiatement des mains de DIEU, faite „ pour retourner vers lui, consistant toute entière „ à le craindre & à le servir, & attendant de son „ jugement la décision de sa destinée. „

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la chose qui n'est pas. Ce passage n'est point dans l'Ecclésiaste; tu peux répondre comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que s'il n'y est pas *totidem verbis*, il y

eſt *totidem litteris;* mais réponſe comique n'eſt pas raiſon valable : quand on cite l'Ecriture, il faut la citer fidellement, & ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon.*

Tu parles enſuite contre la religion naturelle : ah, mon frère, tu blaſphèmes ; ſache que la religion naturelle eſt le commencement du chriſtianiſme, & que le vrai chriſtianiſme eſt la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimatias, ni les contradictions : tu avoues (page 111) que DIEU ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta paſtorale ! ils ignoreraient l'évangile invinblement, & feraient ſauvés. Et tu prétends (p. 117) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion ne ſoit pas damné. Hélas ! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans baptême ; puiſque les pères de ton Egliſe ont cru que les petits enfans morts ſans baptême ſont la proie des flammes éternelles ; puiſqu'un enfant mort né eſt vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu paſſes de *Boindin* à *Moïſe.* Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu ! tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de *Moïſe*, & tu ne l'as pas fait ; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui ſont

la seule loi des Juifs, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort ne sont jamais énoncées. Tu devais faire sentir que DIEU gouvernant son peuple immédiatement par lui-même, & le menant par des récompenses & des punitions soudaines & temporelles, n'avait pas besoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réservait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer & étendre cette raison pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs, ceux des Indiens, des Persans, des Egyptiens beaucoup plus anciens, & qui annonçaient une vie à venir. Quel service n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare & l'Adès des Grecs, & qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque à la vérité, qui signifie tantôt l'enfer, tantôt la fosse; car la langue des Hébreux était stérile & pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens & les savans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi *Osias*, que *Moïse* n'a pas pu prescrire des règles aux rois, puisqu'ils n'existèrent point de son temps; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïse* & à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors les Juifs, comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque, ce qui était une entreprise prodigieuse dans un désert où tout manquait. Tu

devais résoudre mille difficultés de cette nature ; & alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre savant évêque de Worcester, mais il faudrait savoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïse* sépara les eaux de la mer à la vue de six cents mille hommes ; le moindre écolier le sait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les Juifs descendans de *Jacob* se trouvaient au bout de deux siècles au nombre de six cents mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de personnes, comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui, au rapport de *Diodore de Sicile*, n'ont pas été sous les *Ptolomées* plus de trois millions d'ames, & qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient composer six cents mille familles, tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte six cents mille combattans à opposer aux Israëlites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite, au lieu de s'emparer de l'Egypte ? pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de côtoyer la Méditerranée ; c'est ce que notre fameux *Taylor* a merveilleusement expliqué ; mais il connaissait parfaitement l'Arabie & l'Egypte.

Tu nous aurais enseigné comment, en fesant un long détour pour arriver entre Memphis & Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les ſecrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs preſtiges les miracles de *Moïſe*, & comment ils changèrent en ſang les eaux du Nil que *Moïſe* avait déjà transformées en un fleuve de ſang. C'eſt ce que le docteur *Stillingfleet* a ſu approfondir. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne ſont pas ſi mépriſables.

Tu aurais appris chez notre ſavant *Sherlock* la raiſon évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le ſoleil dans ſa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens, & pourquoi preſque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes ; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux & eſclave ſi ſouvent & ſi long-temps.

Il était eſſentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant *Eſdras*, avancent qu'aucun paſſage de ce Pentateuque ne ſe trouve cité ni dans les prophètes ni dans l'hiſtoire des rois juifs, qu'il n'y eſt jamais parlé ni du Bereſith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addebarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire ; ce ſont les titres de la Geneſe, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres ſacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités, s'ils avaient été connus ? c'eſt une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-ſavamment.

Un devoir non moins indiſpenſable était de

montrer que tous les livres ſacrés de la nation judaïque étaient néceſſaires au monde entier ; car comment DIEU aurait-il inſpiré des livres inutiles ? Et ſi tous ces livres étaient néceſſaires, comment y en a-t-il eu de perdus ? comment y en aurait-il de falſifiés ?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile, ſelon *St Matthieu*, dît au chap. II : JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie : *Il s'appellera Nazaréen* ? Et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne ſe trouvât dans aucun prophète ?

On voit encore au chap. XXVII : *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en diſant : Ils ont accepté trente pièces d'argent, &c. dont il achètera le champ du Potier*. Cela n'eſt point dans *Jérémie* ; & cette difficulté eſt encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young*, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui ſemblent entièrement contradictoires. Permets que je te diſe que tu devais imiter tous les grands-hommes que je te cite, & qu'il valait mieux inſtruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté : tu n'avais qu'à lire l'expoſition de ce digne prélat : tu aurais vu dans quel ſens cette grande prophétie s'eſt accomplie, & ton ouvrage alors eût été en effet une inſtruction. Mais tu examines ſi *Boileau* était un verſificateur ou un

poëte, si *Perrault* a pris avec raison le parti des modernes. Tu parles de l'attraction, tu tâches de décrier l'algèbre & la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu aurais ensuite expliqué les mystères ; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST ayant dit : *Mon Père est plus grand que moi*, cependant il est égal à lui : comment le St Esprit étant égal au Père & au Fils, ne peut cependant engendrer, & pourquoi, au lieu d'être engendré il procède; sur quels fondemens l'Eglise grecque le crut toujours procédant du Père seul, & par quelles raisons l'Eglise romaine le crut au dixième siècle procédant du Père & du Fils tout ensemble.

De bonne foi, ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* & de *Terrasson*, & de la *Théorie de l'impôt*, roman de l'ami des hommes.

Crois-moi, lorsqu'on est superficiel & ignorant, on ne doit pas se hasarder d'écrire des pastorales.

AMI JEAN-GEORGE,

Je tombe sur un plaisant endroit de ta pastorale, pag. 258 & 259. Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur ; tu sais à qui ce privilége a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shaftesbury, l'un des héros du parti philosophiste*, & l'ami de *Locke*, entra dans des factions contre le conseil de *Charles II*, & sur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles

blunders. Celui que tu appelles le *héros du parti philosophiste* était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, & passa sa vie dans la retraite, loin des fripons & des fanatiques. Pauvre homme! voilà ce que c'est que de parler au hasard, & de savoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Vélai.

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un évêque ton confrère qui vient rendre à *Chaubert* ta pastorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs : Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrases qui ne signifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire respecter. J'aimerais mieux encore, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère aîné. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGE.

SECONDE LETTRE

DU QUAKER.

AMI JEAN-GEORGE,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes ; mais tu ne veux que les pallier, & tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injustice & d'ignorance il y avait à dire que le grand philosophe *Locke n'admettait nulle part l'idée positive d'un Dieu ;* je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU positivement, dans son admirable ouvrage de l'*Entendement humain*, & dans son *Christianisme raisonnable.*

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury*, petit-fils du chancelier de ce nom ; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, & cette bévue était le fruit de ta singulière opinion que les philosophes étaient aussi des séditieux. Tu devais une réparation authentique à sa famille, à la raison & à l'histoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu fesais de scandaleux outrages à la mémoire des *Montesquieu*, des *Fontenelles* & d'autres grands-hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens, & parler de vers dans ta pastorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, & pour réponse tu cries à l'impiété ; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puiſque tu avais la paſſion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il fallait enſeigner les ſaintes écritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels ſont les meilleurs commentateurs. Je te diſais que ſi tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre ſavant évêque de Rocheſter la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le ſecrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque ſous le roi *Oſias;* & tu me réponds comme ſi je t'avais dit que le ſecrétaire *Saphan* compoſa le livre ; de bonne foi, cela eſt-il juſte ?

Que n'as-tu lu la ſavante diſſertation du docteur *Sancroſt* contre *Newton* & contre *le Clerc* ? Le premier était un grand-homme, le ſecond était un vrai ſavant ; cependant ils ont pu ſe tromper. *Newton*, qui daigna s'amuſer quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit auſſi ; d'autres l'ont attribué à *Eſdras*. Tu aurais rendu ſervice à la religion & aux lettres, en approfondiſſant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terraſſon* & de *la Motte* à meſſieurs du Puy en Vélai, dans ta paſtorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton* ? Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, & tu ne ferais pas réduit à citer *S[t] Paul* mal-à-propos ; il t'aurait appris que *S[t] Paul*, à l'exemple de ſon maître, annonçait & conſtatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'évangile

prouve l'immortalité de l'ame; il prouve que le Dieu de Jacob eſt le Dieu des vivans; mais il ne dit point que *Moïſe* ait annoncé publiquement une vérité réſervée à des temps plus ſacrés & plus heureux. Ah! mon frère, tu devais mieux t'inſtruire, & ne pas priver notre ſainte loi du plus grand avantage qu'elle ait ſur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'avais appris qu'aucun uſage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'eſt expreſſément citée dans aucun livre hébreu poſtérieur, qu'on ne trouve aucun verſet des cinq livres de *Moïſe* répété dans les autres livres, & là deſſus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois : *Gardez les cérémonies, les préceptes, les ordonnances, ſelon qu'il eſt dit dans la loi de Moïſe.* Mais ne vois-tu pas que ce n'eſt pas là une citation. Autre choſe eſt d'exhorter en général à ſuivre la loi ; autre choſe eſt de citer préciſément les paſſages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la queſtion.

Qu'on nous diſe chez nous : Soyez fidelles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés, cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïſe* a écrit ſes lois, perſonne n'en doute ; mais puiſque tu voulais prouver ce que nous connaiſſons tous, il fallait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGE,

Que tu avais un beau champ pour manifeſter la puiſſance du Seigneur dans les plaies d'Egypte, & dans le miraculeux paſſage de la mer Rouge ! Notre

évêque *Stillingfleet* entend mieux que toi le texte ſacré ; tu viens nous dire que le *ſeul bétail* des Egyptiens mourut de la peſte dans la cinquième plaie. Les mots hébreux & chaldaïques répondent précisément à ceux-ci : *Tous les animaux* des Egyptiens moururent ; & la Vulgate que tu pouvais ſuivre dit expreſſément : *Omnia animantia*. Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire, tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Egypte étaient alliés du roi de Nubie, & même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, & que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la ſienne.

Voilà comme un commentateur habile réſout les difficultés. Je ſais qu'on veut éluder cette ſolution, & que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps ; que du fond de la preſqu'île Méroé frontière de la Nubie, il y a environ onze cents mille pas juſqu'à Memphis, & qu'avant qu'on eût pu raſſembler les chevaux en Nubie, & les conduire ſi loin, on aurait perdu un temps trop conſidérable ; mais il faut obſerver auſſi que la cavalerie marche plus vîte qu'un peuple entier, composé de vieillards, de femmes & d'enfans ; que la multitude des Juifs qui allait à plus de deux millions de perſonnes, ne pouvait faire de longues traites ; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Geſſen vis-à-vis du lac Sirbon, & en retournant du lac Sirbon au déſert d'Ethan. Quand ils furent dans ce déſert qui eſt précisément à la

pointe de la mer Rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils ſortaient ; & il eſt dit expreſſément qu'ils firent un long circuit : *Circumduxit per viam deſerti.* Ils paſſèrent donc à la hauteur du grand Caire, d'Héliopolis & de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon ou Cliſma, qui eſt préciſément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux, il y a ſoixante mille pas. La ſainte écriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche ; ainſi l'on eſt bien reçu à ſuppoſer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence, tu n'en as ſuivi aucun, & tu ne m'as pas ſeulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur ſur la ſuperbe de certaines gens ; voilà l'origine des fauſſes démarches, des mauvais vers, de la proſe ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut paſſer pour bel-eſprit dans ſon village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de ſottiſe qu'on ne faſſe. Quand les ſottiſes ſont faites, on veut les ſoutenir par les calomnies, on perd la charité comme la raiſon, on tombe d'abyme en abyme, ainſi que de ridicule en ridicule, on perd ſon ame en ſe feſant moquer de ſoi. Ah ! mon frère, que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré & modeſte comme tu dois l'être, & à te ſauver des ſifflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre !

Adieu, JEAN-GEORGE.

INSTRUCTION PASTORALE

De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.

MES CHERS FRERES,

MON confrère *Jean-George* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encore si *Jean-George* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-George* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam*, ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était un prophète, & l'autre un redresseur des torts; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur;* mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'Eglise ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages; nous ne voyons

pas même que les évangiles aient été écrits par monseigneur *Matthieu* & par monseigneur *Luc*. Mais aussi, mes chers frères, considérez que les ouvrages de monseigneur *Jean-George* ne sont pas paroles d'évangile.

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan;* nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus sévères se dérider, & la joie répandue sur tous les visages, jusqu'au moment où la lecture des premières pages a changé absolument toutes les physionomies, & plongé les esprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monseigneur était auteur à Paris, & on a demandé dans Paris si cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint ministère; que sous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèse, on imprimât en effet un livre qui n'est pas fait pour ce diocèse, & qu'on affectât de parler de *Newton* & de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en sommes d'autant plus surpris que les ouvrages de ces Anglais ne sont pas plus connus des habitans du Vélai que de monseigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.

Comme notre diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons à son exemple de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens se doivent les uns aux autres; devoir dont ils se sont fidellement acquittés dans tous les temps.

Ce n'eſt pas que nous voulions conteſter à *Jean-George* ſes prétentions épiſcopales au bel-eſprit ; ce n'eſt pas que nous ne ſachions eſtimer ſon zèle ardent qui, dans la crainte d'omettre les choſes utiles, ſe répand preſque toujours ſur celles qui ne le ſont pas. Nous convenons de ſon éloquence abondante qui n'eſt jamais étouffée ſous les penſées ; nous admirons ſa charité chrétienne qui devine les plus ſecrets ſentimens de tous ſes contemporains, & qui les empoiſonne, de peur que leurs ſentimens n'empoiſonnent le ſiècle.

Mais, en rendant juſtice à toutes les grandes qualités de *Jean-George*, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans ſon inſtruction paſtorale, laquelle pluſieurs malins d'entre vous diſent n'être ni d'un homme inſtruit ni d'un paſteur. Cette bévue conſiſte à regarder les plus grands génies comme des incrédules ; il met dans cette claſſe *Montagne*, *Charon*, *Fontenelle* & tous les auteurs de nos jours, ſans parler de la prière du déiſte de monſieur ſon frère aîné que DIEU abſolve.

C'eſt une entrepriſe un peu trop forte d'écrire contre tout ſon ſiècle : & ce n'eſt peut-être pas avoir un zèle ſelon la ſcience, que de dire : Mes frères, tous les gens d'eſprit & tous les ſavans penſent autrement que moi, tous ſe moquent de moi ; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru aſſez habile.

On dit auſſi qu'il y a dans l'*in*-4° de mon confrère *Jean-George* un long chapitre contre la tolérance, malgré la parole de JESUS-CHRIST & des apôtres, qui nous ordonne de nous ſupporter

les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, ſelon cette parole, à ſupporter *Jean-George*. Vous avez beau dire que ſon livre eſt inſupportable ; ce n'eſt pas une raiſon pour rompre les liens de la charité. Si ſon ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous raſſurer, que mon relieur m'a promis qu'il ſerait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-George*, & même à *Jean-Jacques*, quoique nous penſions différemment d'eux ſur quelques articles. Ce qui nous conſole, c'eſt qu'on nous aſſure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy eſt comme l'arche du Seigneur, elle eſt ſainte, elle eſt expoſée en public, & perſonne n'approche d'elle.

Bon ſoir, mes frères.

L'humble évêque d'Alétopolis.

AVIS

A TOUS

LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Aſie & de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, & ſurtout dans la ville de Rome, une ſecte qui ſe nomme *les chrétiens catholiques :* cette ſecte envoie des eſpions dans tout l'univers, tantôt ſur des vaiſſeaux marchands, tantôt ſur des vaiſſeaux armés en guerre. Elle a ſubjugué une partie du vaſte continent de l'Amérique, qui eſt la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y maſſacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre ſon pouvoir deſpotique & contre ſa religion. Il s'eſt écoulé environ cent trente révolutions du ſoleil depuis que cette ſecte, ſoit diſant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres ſectes, & cauſa une des plus furieuſes guerres civiles qui aient jamais déſolé un royaume. Le Japon nagea dans le ſang; & depuis cette affreuſe époque, les habitans ont été obligés de fermer leur

(1) Cette eſpèce de manifeſte n'a jamais été imprimé; il s'eſt trouvé dans les papiers de l'auteur, & l'on ignore s'il en avait fait quelqu'uſage.

pays à tous les étrangers, de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les espions appelés jésuites, que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine, commençaient déjà à causer du trouble dans ce vaste empire, lorsque l'empereur *Yontchin*, d'heureuse mémoire, renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao, & maintint par leur bannissement la paix dans son empire.

Ces mêmes jésuites se sont soumis en Amérique un pays de quatre cents soixante milles de circonférence; on dit qu'ils ont civilisé les habitans : ces peuples en effet sont civils au point d'être esclaves des bonzes & faquirs catholiques, connus sous le nom de jésuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour subjuguer le royaume d'Abyssinie.

Le nom de catholique signifie universel; ce nom leur suffit pour persuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes, & se soumettre à leur pouvoir; ces dogmes sont le comble de la démence : & ils disent que c'est précisément ce qui convient au genre-humain. Non-seulement ils annoncent trois dieux qui n'en font qu'un, mais ils disent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le ressusciter tous les jours avec des paroles; ils le mettent dans un morceau de pain; ils le mangent, & le rendent avec les autres excrémens. C'est à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes se soumettent; & quand ils sont les plus forts, ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui osent opposer leur raison à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans se vantent d'être descendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu, juif, ou israëlite. Ils persécutent avec férocité ces juifs dont ils se disent les enfans : ils en font des sacrifices à leurs trois dieux, & surtout à celui qu'ils changent en un morceau de pain, & pendant ces sacrifices de chair humaine, ils chantent les hymnes composées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites sectes dans lesquelles leur religion est divisée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ses propres enfans de la même main qui a porté la désolation aux extrémités du monde.

Il est donc nécessaire qu'on fasse passer ces excès dans toutes les langues, & qu'on les dénonce à toutes les nations.

LETTRE PASTORALE

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH, J. F. DE MONTILLET.

IL parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une inſtruction paſtorale, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des aſſertions, conſacré par le parlement de Paris ; on y regarde les jéſuites comme des martyrs, & les parlemens comme des perſécuteurs ; (*a*) on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéſuites du royaume. Cette inſtruction paſtorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi ſait réprimer les attentats à ſon autorité ; les parlemens ſavent les punir. Mais les citoyens qui ſont attaqués avec tant d'inſolence dans ce libelle n'ont d'autre reſſource que celle de confondre les calomnies. Vous avez oſé inſulter des hommes vertueux, que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez ſurtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocéſains d'Auſch, que ce citoyen, officier du roi, &

(*a*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites &c.* pages 34 & ſuivantes du mandement de M. d'*Auſch*.

membre d'un corps à qui vous devez du respect, (b) est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercénaire dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes : ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée; si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable, s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable, si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant DIEU qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

(b) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

OMER DE FLEURI

Etant entré, ont dit : (*)

MESSIEURS,

COMME je ſuis chargé *par état*, (page 3) de vous propoſer des thèſes de médecine, & qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affaibliſſent la ſécurité, & de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (pag. 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Mais, comme ce qui peut intéreſſer la religion ne regarde en aucune manière le bien public, (p. 3) & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la ſorbonne qui, *par état*, eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné & purgé, & la faculté de médecine chargée *par état* de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins & les meilleurs théologiens de l'Europe,

(*) Voyez le réquiſitoire contre l'inoculation.

vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu ſur les catégories d'*Ariſtote*, ſur la circulation du ſang, ſur l'émétique & ſur le quinquina.

On ſait que vous vous entendez *par état* à toutes ces choſes comme en finances.

Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes les nations voiſines qui l'ont eſſayée; puiſqu'elle a ſauvé la vie à des étrangers qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enregiſtrée; & pour y parvenir, vous emploierez les déciſions de la ſorbonne, qui vous dira que St *Auguſtin* n'a pas connu l'inoculation, & la faculté de Paris qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout, Meſſieurs, ne donnez point un temps fixe aux ſalutaires & ſacrées facultés pour décider, parce que l'inſertion utile de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la groſſe ſœur de la petite, meſſieurs des enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pilules de *Keiser*, tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes meſſieurs qui en ont beſoin *par état;* la ſorbonne ayant préalablement donné ſon décret ſur cette matière théologique.

Nous eſpérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés ſans votre permiſſion, & contre quiconque révoquera en doute votre ſageſſe & votre impartialité reconnues.

A WARBURTON.

Tu exerces ton insolence & tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur; tu as réussi: après avoir commenté *Shakespeare*, tu as commenté *Moïse;* tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que Dieu n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans; & tandis qu'*Homère* l'annonce, tu veux qu'elle soit ignorée dans l'écriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées; & tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux, tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne & tous les littérateurs de l'autre: tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie & de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité & dans l'obscurité de ton style; tu as couvert d'un masque ton affreux visage. Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la légiflation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu

Tu contredis cette opinion ſi générale & ſi vraie dans ton ſtyle de *Billingſgate*. Voici tes paroles : „ Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'entaſſer, même „ dans le plus ſale égoût de l'irréligion, tant de „ fauſſetés, d'abſurdité & de malice. . . . Comment „ peut-il ſoutenir à viſage découvert, & à la face „ du ſoleil, que la loi moſaïque ordonnait aux Juïfs „ d'entreprendre de vaſtes conquêtes, ou qu'elles „ les y encourageait, puiſqu'elle leur aſſignait un „ diſtrict très-borné &c. „

Je paſſe ſous ſilence les injures auſſi groſſières que lâches, dignes des porte-faix de Londres & de toi ; & je viens à ce que tu oſes appeler des raiſons : elles ſont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'on ait promis aux Juifs un ſi petit diſtrict.

„ En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec „ *Abraham*, & lui dit : Je donnerai à ta ſemence la „ terre depuis le fleuve d'Egypte juſqu'au grand „ fleuve d'Euphrate. „

C'était promettre aux Juïfs par ſerment l'iſthme de Suez, une partie de l'Egypte, l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'eſt-là un petit pays, il faut que les Juifs fuſſent difficiles ; il eſt vrai qu'ils ne l'ont pas poſſédé, mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des ſiècles ſans connaître ces vaſtes contrées, & ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate & du Tigre que pour y être traînés en eſclavage. Mais voici bien d'autres promeſſes ; voyez *Iſaïe* au chap. 49.

„ Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains ſur
„ toutes les nations : je leverai mon ſigne ſur les
„ peuples ; ils vous apporteront leurs fils dans leurs
„ bras, & leurs filles ſur leurs épaules ; les rois
„ ſeront vos nourriciers, & leurs filles vos nour-
„ rices ; ils vous adoreront le viſage en terre, & ils
„ lécheront la poudre de vos pieds. „

N'eſt-ce pas leur promettre évidemment qu'ils ſeront les maîtres du monde, & que tous les rois ſeront leurs eſclaves ? Hé bien, *Warburton*, que dis-tu de ce petit diſtrict ?

Tu ſais ſur combien de paſſages les Juifs fondaient leur orgueil & leurs vaines eſpérances ; mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres ſaints contre leſquels tu as écrit : Vois ſi le ſale égoût de l'irréligion n'eſt pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraëlites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi ſi on égorge les pères & les mères, les fils & les filles, les enfans à la mamelle & les animaux même ſans haïr ? Tu hais, tu calomnies ; on te déteſte dans ton pays, & tu déteſtes : mais ſi tu avais trempé dans le ſang tes mains qui dégouttent de fiel & d'encre, oſerais-tu dire que tu aurais aſſaſſiné ſans colère & ſans haine ? Relis tous les paſſages où il eſt ordonné aux Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie, & dis, ſi tu en as le front, qu'il ne leur était pas permis de haïr. Eſt-il poſſible qu'un cœur tel que le tien ſe trompe ſi groſſièrement ſur la haine ? C'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits, ce n'eſt pas ordonner l'averſion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, ſans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la ſeule raiſon que ton pédantiſme les ennuie, & que ton inſolence les révolte ; mais ſois ſûr qu'ils te haïſſent, toi & tous les pédans barbares qui te reſſemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïſſaient que l'idolâtrie, & non les idolâtres : plaiſante diſtinction !

Un jour un tigre raſſaſié de carnage rencontra des brebis qui prirent la fuite ; il courut après elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort ; c'eſt votre bêlement que je hais ; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, & je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous ; je m'unis à vous par la chair & le ſang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi ; jugez ſi on peut aimer plus intimement.

Bon ſoir, *Warburton.*

CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN,

EN 1767.

CANONISATION
DE
SAINT CUCUFIN.

La canonisation de S[t] Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII; & son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PREPARATOIRES.

ROMULUS & Liber pater & cum Castore Pollux
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari &c.

Lorsque l'on vit Bacchus & l'invincible Alcide,
Et Pollux & Castor & le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des lois utiles,

Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat & méchant noirciſſait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie;
On fit de ces héros cent contes odieux;
On les perſécuta tout le temps de leur vie:
Furent-ils enterrés, le monde en fit des dieux.

Il était bien vilain ſans doute de donner des ridicules à *Triptolème* pour prix de ſon blé; de dire des ſottiſes de *Bacchus* lorſqu'on buvait ſon vin, de reprocher à *Hercule* ſes amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, & qu'il nétoyait nos écuries. Mais auſſi il eſt bien beau de diviniſer les *Hercules* malgré les *Euryſthées*.

L'antiquité n'a rien de ſi honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les ſages ne s'oppoſaient point à ces apothéoſes; ils ſavaient bien que le ſot peuple prend l'air & les nuages pour le ciel; que chaque ſphère qui roule dans l'eſpace eſt entourée de ſon atmoſphère; que notre terre eſt un ciel pour Vénus & pour Mars, comme Mars & Vénus ſont des cieux pour nous; que *Jupiter* n'aſſemble point ſon conſeil ſur le mont Olympe en Theſſalie; qu'un dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils ſavaient bien que ni le corps d'*Hercule*, ni ſon petit ſimulacre léger qu'on appelait ame, vent, ſouffle, manes, n'avaient point épouſé *Hébé*, & ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces ſages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés; c'était dire aux princes: *Faites comme lui, vous ſerez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous disent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis *Orphée* & *Homère* jusqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* jusqu'à *Pline*, il n'y a pas un seul poëte, un seul philosophe qui ait admis plusieurs dieux suprêmes. Le *Jéhova* des Phéniciens, adopté en Egypte, & ensuite en Palestine, le *Zéus* des Grecs, le *Jupiter* des Latins, a toujours été constamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le souverain des dieux sécondaires & des hommes : *Divum sator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux sécondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice se soit appelée *Junon*, *Minerve*, *Latone*, *Vénus*, *Iris*, au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* & de *Matthieu*. *Chaumeix* porte insolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuissant qui s'appelait *Salomon*, mari de trois cents femmes & de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint ; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins, depuis *Numa* jusqu'à *Théodose*, ont toujours désigné DIEU par le titre de *très-grand & très-bon;* titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité suprême n'a eu d'associés ; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars*, *Minerve*, *Junon*, *Apollon*, &c.

Oui, comme des génies inférieurs ; & si j'ose le dire sans blasphème, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités sécondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs & les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

St George armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'étaient *Mars* & *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que *St George* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage que *Ste Claire; Mercure*, le dieu des arts, vaut bien *St Crépin* le dieu des cordonniers. *Diane* eut plus de réputation que *St Hubert*, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des anges de la guerre & de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante & grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme & constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges. (*a*) C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël; Uriel*, &c. le nom même d'*Israël*, qui signifie *voyant* DIEU, est chaldéen : les historiens juifs *Josephe* & *Philon* l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très-postérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel*, (*b*) que l'ange *Gabriel*, secouru par l'ange *Michaël*, combattit contre l'ange

(*a*) Talmud de Jérusalem, *in rhoshra shana*.

(*b*) Chap. IX, v. 21 ; & chap. X, v. 13.

des Perses, & qu'on lit dans l'épître de *St Jude* (*c*) que *Michaël* eut une grande contestation avec le diable pour le corps de *Moïse*.

Il est constant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un seul Dieu, vénérèrent des dieux sécondaires, des demi-dieux. Exceptons-en les seuls Chinois, qui, doués d'une sagesse supérieure, ne firent jamais partager à personne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Grèce & Rome, en plaçant des demi-dieux, des saints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les surplis, les chasubles, l'eau bénite des gentils: mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies; & la vérité consacra des rites inventés par l'esprit de mensonge.

Polyeucte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

> Insensibles & sourds, impuissans, mutilés,
> De bois, de marbre & d'or, comme vous les voulez:

Mais qu'aurait dit *Pauline* si elle avait vu quelque temps après *St Roch*, *St Pancrace*, *St Fiacre*, en bois, en marbre, en métal?

L'apparence est la même dans l'un & dans l'autre cas. Jamais *St Fiacre* & *St Pancrace* n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais aussi on ne s'est avisé chez les gentils d'offrir de l'encens à *Mercure*, à *Latone*, comme aux maîtres

(*c*) V. 9.

ſouverains des cieux, de la terre & du tonnerre. *Mercure* & *Latone* obéiſſaient à *Jupiter;* on priait *Mercure* & *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter* : cela eſt ſi vrai que *Lucien*, qui ſe moque également d'eux tous, fait préſenter par *Mercure* les placets des hommes à *Jupiter* ſon maître.

La juive *Eſther*, dans une belle pièce de vers en dialogues, intitulée, je ne ſais pourquoi, *tragédie*, dit à un roi de Perſe, nommé *Aſſuérus*, qui n'a jamais exiſté :

> Ce Dieu maître abſolu de la terre & des cieux
> N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
> L'Eternel eſt ſon nom, le monde eſt ſon ouvrage;
> Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
> Juge tous les mortels avec d'égales lois,
> Et du haut de ſon trône interroge les rois.

Ces vers ſont admirables; preſque perſonne ne devrait être aſſez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine*; & les hommes groſſiers que leur épaiſſe barbarie rend inſenſibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Aſſuérus* pouvait répondre à la prétendue *Eſther :*

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchiſme; je ſavais, avant que vous fuſſiez née, que DIEU eſt le maître abſolu de notre petite terre, des planètes & des étoiles. Nous adorions *Jéhova*, l'Eternel, pluſieurs ſiècles avant que vos miſérables juifs vinſſent de l'Arabie déſerte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire & à écrire

que de nous & des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul Dieu ; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large & de haut, où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain, quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaïm, & vous fit tous conduire les mains derrière le dos sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous, ma bonne, de penser m'enseigner DIEU, qu'il serait ridicule à moi de vous avoir épousée, d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs, & d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le sens d'un oison. Je sais mieux vos propres livres que vous & que votre fat de *Mardochée*. Je sais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire, vous adorâtes (*d*) l'étoile remphan & celle de moloch &c. ; je sais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe, & que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que votre *Isaïe* (*e*) vous reproche de sacrifier vos fils & vos filles à vos dieux dans des torrens, sous des rochers.

(*d*) *Amos*, chap. V, v. 26, cité Actes des apôtres, chap. VI, v. 42.

(*e*) Chap. LVII, v. 5.

Il vous ſied bien, bégueule juive, d'oſer enſeigner votre maître !

Saints à faire.

Il eſt démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, & que pluſieurs peuples ont compoſé une cour à ce Dieu qui n'en a pas beſoin. Dans cette cour ils ont placé les grands-hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, *Divus Antoninus* ne ſignifiaient à la lettre que *St Antonin*, *St Trajan*. Ces ſaints étaient propoſés pour modèles aux empereurs, modèles bien peu imités. Si nous avions *St Bertrand du Gueſclin*, *St Bayard*, *St Montmorency*, & ſurtout *St Henri IV*, je ne vois pas qu'une telle apothéoſe fût ſi déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas *S^t^ l'Hoſpital* ? Ce chancelier fut ſi modéré dans un temps de fureurs ; il fit des lois ſi ſages, malgré les horribles démences de la cour !

J'adreſſerais encore volontiers un *oremus* à *St de Thou* qui fut le magiſtrat le plus intègre, ainſi que le meilleur hiſtorien.

Le maréchal de *Turenne* eſt ſurement en paradis, puiſqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y eſt auſſi ſans doute. L'un eſt mort pour la patrie ; l'autre, après avoir gagné des batailles, a ſouffert la diſgrace & la pauvreté ſans ſe plaindre. Si on leur dreſſe des autels, je promets de les invoquer.

Oh ! me disent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des saints comme on veut ; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous proposez ; c'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique, à trois cents mille francs la pièce ; encore c'est marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuël Bernard* & les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des saints ; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent ; que c'est une véritable simonie ; que je veux révérer *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, de *Thou*, le chancelier de *l'Hospital* d'un culte de dulie sans qu'il m'en coûte rien ; & que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour personne.

Quels ont été les premiers saints dans le christianisme ? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révérer ? le consentement du peuple sans aucun frais. Or je soutiens que *Henri IV* est un vrai martyr ; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorsqu'il fut martyrisé par le fanatisme. Et quant au consentement du peuple, il est déjà tout obtenu ; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans S[t] Denis une oraison funèbre, ceux qui ne purent l'entendre, soit parce qu'ils étaient trop loin, soit parce qu'ils étaient durs d'oreille, se levèrent de leurs places, allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux, ils l'arrosèrent de leurs larmes, ils lui adressèrent des vœux attendrissans. Que manque-t-il à une telle consécration ? c'est

celle des cœurs ; c'eſt la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un ſaint, afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ſes ſottiſes. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyriſé. Mais que tous les objets & tous les témoins de ſes faibleſſes reparaiſſent ; qu'ils dépoſent contre lui, je l'adorerai encore. Je dirai à *Coriſande d'Andouin*, à *Charlotte des Eſſarts*, à la belle *Gabrielle* & à tant d'autres : Oui, Meſdames, il vous a careſſées, mais il a ſauvé la France au combat d'Arques & à la bataille d'Ivri ; il a été juſte, clément & bienfeſant ; il a eu la bonté de *Titus* & la valeur de *Céſar*. Voilà mon ſaint.

On me dira qu'il faut auſſi des ſaintes ; c'eſt à quoi je ſuis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou*, laquelle donna douze batailles en perſonne contre les Anglais pour délivrer de priſon ſon imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix ſyllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adreſſe des prières. Qui fêterons-nous en effet, ſi ce n'eſt ces dames ! elles doivent aſſurément être feſtoyées.

Canonisation de frère Cucufin.

LE 12 octobre 1766, le pape *Clément XIII* canonisa solemnellement frère *Cucufin d'Ascoli*, en son vivant frère lai chez les capucins : né dans la Marche d'Ancone l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé Potenza sans se mouiller ; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Ascoli, il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe, & prit de la bouillie avec sa fourchette ; (*) que pour récompense la sainte Vierge lui apparut ; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin*. Ils en ont célébré la fête solemnelle dans tous les lieux où ils sont établis ; & où ne le sont-ils pas ?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solemniser la fête d'un pauvre ? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des subsistances qui auraient suffi à une grande armée, & qui l'auraient amollie. Cent sortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que sous le nom d'aumône, les moines mendians imposent au peuple la taxe la plus accablante.

(*) Page 28 de la traduction.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province en argent comptant le tiers de ſa récolte non encore vendue, les droits à ſon ſeigneur, la dixme de ſes gerbes à ſon curé, que lui reſte-t-il? preſque rien ; & c'eſt ce rien que les moines mendians demandent comme un tribut qu'on n'oſe jamais refuſer. Ceux qui travaillent ſont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons ; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre ; aujourd'hui ils la ſurchargent.

Nous ſommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines ;* nous reſpectons la piété & les autres vertus de *Cucufin ;* mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos ſeuls moines en France. Or quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs !

Tous ces moines ſont très-déſintéreſſés ; j'en tombe d'accord : mais n'y a-t-il rien de mieux à faire ?

Quand tous les chrétiens répandus ſur la ſurface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs ; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la ſociété ; mais que dans la victoire d'Ivri, *Henri IV* s'écrie de rang en rang : *Epargnez le ſang français ;* qu'il nourriſſe le peuple même qu'il aſſiège, qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Aſſaſſinez le béarnois au nom de* DIEU ; qu'il paye

exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une soumission due à tant de titres ; qu'il fasse fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant désertes : ce sont-là des vertus qui sont au-dessus de celles de *Cucufin*, & même de *S[t] François*, si j'ose le dire.

Nous avouons que *S[t] François* avait une femme de neige, & que ce n'était pas à de telles figures que s'adressait le grand *Henri IV;* mais enfin la neige de *S[t] François* n'a rien produit : & il est venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui seul a remis *Philippe V* sur le trône d'Espagne. Les saints ont eu des faiblesses, ce n'est pas leurs faiblesses qu'on révère. Et après tout, *Deodatus* bâtard de *S[t] Augustin* a été moins utile au monde que la race des *Vendômes.*

Manière de servir les saints.

QUE j'aime les saints ! que je voudrais les voir honorés, servis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, sans contredit, sont ceux pour lesquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une sédition, & où on laisse la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il si mal que les magistrats chargés de la police d'un grand royaume ordonnassent qu'après avoir fêté un saint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Que fesait *S[t] Cucufin* le jour que nous célébrons

O 2

ſa fête? il bêchait le jardin des révérends pères capucins, il ſemait, il plantait, il cueillait des ſalades, il n'allait point avec des filles boire du vin déteſtable dans un bouchon, altérer ſa ſanté, & perdre pour plaire à DIEU le peu de raiſon que DIEU lui avait donnée. Il ſemble, à voir la manière dont nous honorons les ſaints, qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reſte, quand je propoſe d'imiter les ſaints en travaillant après avoir prié DIEU, ce n'eſt qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je ſais que les commis des aides s'y oppoſent, & qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU & le bien de l'Etat. Ils prétendent que ſi on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, & que tout ſerait perdu. L'inconvénient ſerait grand, je l'avoue; mais ne pourrait-on pas les apaiſer, en leur feſant comprendre que ſi on travaille tous les jours de fête après le ſervice divin, ſans en excepter une ſeule, les vignes feront mieux cultivées, les terres mieux labourées, qu'on vendra plus de vin & plus de grain, que les commis y gagneront, & que cette véritable dévotion enrichira l'Etat?

Apparition de St Cucufin au sieur Aveline.

Le jour qu'on fesait à Troyes, dans notre cathédrale, le service de *St Cucufin*, je m'avisai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé pourrisse en terre pour lever, quoi qu'on die. Le pain valait quatre sous & demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne sèment & ne mangent que du blé noir, & sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire *St Loup* notre patron, que la huitième partie tout au plus est semée en froment; la saison s'avançait, je n'avais pas un moment à perdre: je semais donc mon champ situé derrière St Nicier, avec mon semoir à cinq socs, après avoir entendu la messe, & chanté les antiennes du saint du jour. Voilà-t-il pas aussitôt le révérend gardien des capucins, assisté de quatre profès, qui se présente à moi à une heure & un quart de relevée au sortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, & criait comme un diable: Théiste, athéiste, jansémiste, oses-tu outrager DIEU & *St Cucufin* au point de semer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déférer comme un impie à M. le subdélégué, à M. le directeur des aides, à monseigneur l'intendant & à monseigneur l'évêque. Disant ces mots, il se met en devoir de briser mon semoir.

Alors *St Cucufin* lui-même descendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'empyrée

jusqu'au faubourg de Troyes; un jaune d'œuf & de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien, calme ton saint zèle, ne casse point le semoir de ce bon-homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre, j'en ai conféré avec *St Loup*, patron de la ville. Va dire de ma part à monseigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, & monseigneur s'adressa lui-même aux magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou semer, ou planter, ou provigner, ou palisser, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fêtes après la sainte messe.

Gloire à DIEU & à *St Cucufin.*

MANDEMENT

Du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande.

Deutera-ton-pia-nepsiou. (a)

MES FRERES,

NOUS avons appris avec une grande édification que le dicastère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (b) fait brûler il y a quelques semaines, (c) par son juré bourreau, au pied de son grand escalier, la lettre circulaire de l'assemblée du clergé frank, comme fanatique & séditieuse, en présence de *Dagobert-Etienne Isabeau.*

Et quoique nous ignorions quelle espèce de saint est ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire & les actes de l'assemblée générale dudit clergé; & après avoir invoqué les lumières du S[t] Esprit, déclarons qu'il a semblé bon au S[t] Esprit & à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu

(a) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(b) Les Franks se servent du subjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'est l'ancien vice d'une langue barbare, vice conservé dans les chancelleries & cours des plaids; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(c) Le vendredi 6 septembre 1765.

par le fufdit dicaftère, lequel dans tous les temps à nous connus a foutenu & vengé les droits des rois franks & de la nation gallo-franke contre les ufurpations de l'Eglife héralde, gothe & lombarde, nommée par abus *Eglife romaine*, lefquels droits des rois franks & de la nation gallo-franke font les droits naturels de tous les rois & de toutes les nations.

Tout le fyftème de l'affemblée du clergé frank roule fur ces paroles de je ne fais quel pape tranfalpin nommé *Gelafe*.

Deux puiffances font établies pour gouverner les hommes, l'autorité facrée des pontifes (*d*) *& celle des rois.*

Mes frères, notre obéiffance aux lois de notre vafte empire, la vérité & l'humilité chrétienne, exigent que nous vous inftruifions fur la nature de ces *deux puiffances*, fur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Eglife, & que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieufes, *nées dans les ténèbres de l'Occidcnt*, comme difait notre grand patriarche *Photius*.

DES DEUX PUISSANCES.

Il faut d'abord, mes frères, favoir ce que c'eft que puiffance; car fi on ne définit les mots, on ne s'entend jamais; & l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* eft l'origine de toutes difputes, & les difputes ont produit le trouble dans tous les temps.

(*d*) Il faut remarquer que les évêques font nommés avant les rois, & que le mot *facrée* n'eft ici que pour eux, & non pas pour les rois, qui cependant font très-facrés.

Puiſſance chez les hommes ſignifie faculté convenue de faire des lois, & de les appuyer par la force.

Ainſi, depuis près de cinq mille ans, nos voiſins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puiſſance ; notre auguſte impératrice jouit du même droit ; le monarque frank a les mêmes prérogatives ; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il eſt d'accord avec ſes Etats-Généraux, nommés *parlement.* Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité, ni à la Chine, ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident, on n'entendit parler de deux puiſſances dans un Etat ; c'eſt une imagination pernicieuſe ; c'eſt une eſpèce de manichéiſme qui, établiſſant deux principes, livrerait l'univers à la diſcorde.

Pendant les premiers ſiècles du chriſtianiſme, cette diſtinction ſéditieuſe de deux puiſſances fut abſolument ignorée, & par cela ſeul elle eſt condamnable. Il ſuffit d'avoir lu l'évangile pour ſavoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'eſt point de ce monde, qu'il n'y a ni premier ni dernier ; que le fils de l'homme eſt venu *non pas pour être ſervi, mais pour ſervir.*

Ce ſont, mes frères, les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur, paroles ſacrées dont le ſens clair & naturel ne pourra jamais être perverti ni par aucune uſurpation, ni par aucune citation tronquée & captieuſe d'un texte malignement interprété.

Notre ſeigneur JESUS-CHRIST donna une puiſſance à ſes diſciples ; quelle fut cette puiſſance ? celle de chaſſer les démons des corps des poſſédés, de manier les ſerpens impunément, de parler pluſieurs langues

à la fois ſans les avoir appriſes, de guérir les malades, ou par leur ombre, ou en leur impoſant les mains.

Nos papes grecs, africains, égyptiens, qui fondèrent ſeuls l'Egliſe chrétienne, qui ſeuls écrivaient dans les premiers ſiècles, qui ſeuls furent appelés *pères de l'Egliſe*, perdirent cette puiſſance, & ne prétendirent point la remplacer par des honneurs, par un crédit, par des richeſſes, par une ambition que la religion condamne, & que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince* ou *comte*; aucun ne prétendit d'autre puiſſance que celle d'exhorter les pécheurs, & de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche voulut abuſer de ſa place, & lutter contre le trône, il fut ſévèrement puni, & tout l'empire approuva ſon châtiment.

On ſait qu'il n'en fut pas ainſi dans l'Egliſe d'occident, elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre; nos évangiles grecs, écrits dans Alexandrie & dans Antioche, furent à peine connus de ces barbares; ils en firent enfin une aſſez mauvaiſe traduction dans le temps de la décadence de la langue latine; mais d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y eut aucun père de l'Egliſe né à Rome.

Ils ſuppléèrent à leur ignorance par des contes abſurdes, qu'ils firent croire aiſément à des peuples auſſi abſurdes qu'eux. Ne pouvant ſe faire valoir par leur ſcience, ils ſuppoſèrent que l'apôtre *Pierre*, dont la miſſion était uniquement pour les Juifs, avait trahi ſa vocation pour aller à Rome.

Voyez, mes frères, ſur quels fondemens ils

bâtirent cette fable. Il y eut, disent-ils, dès le premier siècle, un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque secret des premiers chrétiens à Babylone, quoiqu'il soit avéré que ce ne fut qu'au second siècle qu'il y eut de véritables évêques attachés à un troupeau, & qu'on vit une hiérarchie certaine établie: cet *Abdias* passa pour avoir écrit en hébreu une histoire des douze apôtres, & *Jule africain* l'a traduite depuis, ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain*.

C'est cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien, avec lequel il fit assaut de miracles. Un jeune seigneur parent de *Néron* mourut, *Simon* & *Pierre* disputaient à qui lui rendrait la vie: *Simon* ne le ressuscita qu'à moitié; mais *Pierre* le ressuscita tout-à-fait & gagna le prix. *Simon* voulut prendre sa revanche; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de sa part, & le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en présence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de sa commission. *Pierre* aussitôt envoya son chien chez *Simon* pour le complimenter à son tour & pour accepter le défi: les deux champions comparurent; *Simon* vola; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que DIEU, touché de pitié, fit tomber *Simon*, qui se cassa les jambes; & *Néron* irrité fit crucifier *Pierre* la tête en bas. *Egésippe* & *Marcel* racontent la même histoire; ce sont-là les pères de l'Eglise de Rome.

Cette Eglise prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale, ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie; mais les Latins ne s'effraient

pas pour ſi peu de choſe; ils ont eu le front d'aſſurer que *Pierre* avait écrit une lettre de Babylone où il était avec *Abdias;* ce mot de Babylone ſignifiait Rome; & voilà en vérité toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiſcopat de *Pierre.* Nous ſavons que pluſieurs pères adoptèrent ces contes long-temps après, mais nous ſavons auſſi par quelles raiſons victorieuſes *Spanheim* & *la Roque* les ont réfutés. C'eſt donc ſur cette fable & ſur un paſſage ou deux de l'évangile, interprétés d'une étrange manière, que les Latins ont établi l'empire du pape, & ſa domination ſur tous les rois.

Jamais l'Egliſe grecque ne ſe ſouilla par des entrepriſes ſi criminelles, elle fut toujours ſoumiſe à ſes ſouverains, ſuivant la parole de JESUS-CHRIST même; mais l'Egliſe romaine s'emporta juſqu'à une rebellion ouverte. Sur la fin du huitième ſiècle, & enfin au commencement de l'année 800, un pape nommé *Léon III* oſa transférer l'empire d'occident à *Charlemagne.*

Dès ce moment quelle foule d'uſurpations, de meurtres, de ſacriléges, de guerres civiles! eſt-il un royaume, depuis le Danemarck juſqu'au Portugal, dont les papes n'aient prétendu diſpoſer plus d'une fois? Qui ne ſait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon, pieds nus & à genoux à l'évêque de Rome *Grégoire VII;* qu'il mourut détrôné & réduit à l'indigence; que ſon fils *Henri V* fit déterrer le corps de ſon père comme celui d'un excommunié, & qu'ayant oſé enfin ſoutenir lui-même ſes droits contre Rome, il fut obligé de céder de peur d'être traité comme ſon père?

Les malheurs des empereurs *Fréderic Barberousse* & *Fréderic II* sont connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts assassinés, sont d'effroyables exemples qui doivent instruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eu les Franks est *Louis XII;* que n'essuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui environné de sa maîtresse & de ses cinq bâtards, fesait mourir par le poison, par le poignard, ou par la corde, vingt seigneurs dont il ravissait le patrimoine, & leur donnait encore l'absolution à l'article de la mort ?

Nous fesons gloire de n'être pas d'une communion souillée de tant de crimes. DIEU nous préserve surtout de nous élever jamais contre la jurisprudence de notre chère patrie & contre le trône. Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement soumis à nos augustes souverains : ces seuls mots, *les deux puissances*, nous paraissent le cri de la rebellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre sénat, ne reconnaît qu'une puissance fondée sur les lois. Nous plaignons les malheurs & les troubles intestins où la France a été plongée depuis plus de soixante ans par trois moines jésuites. *Le Tellier*, *Doucin*, & *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collége de Louis le grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois passages tirés pour la plupart de nos saints pères, & surtout de *St Augustin l'africain* & de *St Paul de Tarsis*, apôtre de JESUS. Nous savons que l'évêque de Rome & son consistoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaissance de cause, retranchèrent

deux propoſitions condamnées & réduiſirent le tout à cent & un anathèmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtreſſe une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Conſtitution*, & qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous ſavons que preſque toutes les affaires eccléſiaſtiques ſe ſont ainſi traitées, & que quand le ſcandale des mauvaiſes mœurs ne s'eſt pas joint aux mœurs de cette Egliſe latine, le fanatiſme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes & des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été inſtruits de tout le mal qui a réſulté de la déteſtable invention des billets de confeſſion, & de tout le bien qu'a fait la chrétienne & vigoureuſe réſiſtance du parlement de Paris. Quoique nous ne ſoyons pas de la communion de l'Egliſe gallicane, cependant, en qualité de chrétien indépendant de l'uſurpation romaine, nous nous uniſſons à cette Egliſe gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à ſoutenir ſes libertés, & à ne pas ſouffrir que jamais un évêque tranſalpin oſe déléguer des juges chez elle.

Puiſſent ſes évêques ne plus s'aviſer juſqu'à s'intituler évêque par la grâce d'un évêque tranſalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU! feriez-vous deſcendu ſur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez-vous

recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embrassée pour qu'un de leurs successeurs traitât ses confrères en tributaires, & marchât sur les têtes des princes à qui vous obéissiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée?

Nous reconnaissons que le parlement de Paris, & tous ceux du pays des Franks, se sont toujours opposés à ces innovations odieuses, à ces simonies transalpines, qui ont leur source dans le fatal système des *deux puissances.*

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous donner un préservatif contre ces opinions détestables, que nous sommes instruits que nos seigneurs russes font dans la capitale des Franks de fréquens voyages, ils pourraient nous apporter la mode des *deux puissances* & des billets de confession, avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous pas laisser séduire par aucune nouveauté, à demeurer fidellement attachés à notre ancienne Eglise grecque, mère de la latine, & mère d'une fille dénaturée; & dans cette espérance nous vous donnons notre sainte bénédiction, au nom du Père qui a engendré le Fils, au nom du Fils qui n'a pas la puissance d'engendrer, & au nom du S[t] Esprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permission de notre auguste impératrice *Cathérine II*, sans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune instruction pastorale.

Signé, ALEXIS.

Permis d'imprimer. *CHRISTOPHE BORKEROI, lieutenant de police de Novogorod la grande.*

DISCOURS AUX VELCHES,

PAR ANTOINE VADÉ,

FRERE DE GUILLAUME.

O Velches mes compatriotes ! ſi vous êtes ſupérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le ſein de vos nourrices, n'inſultez jamais à vos maîtres, ſoyez modeſtes dans vos triomphes; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eſt vrai, d'être ſubjugués par *Jules-Céſar* qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reſte des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, & vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtâtes plus de cinq cents ans ſous les lois de l'empire romain; vos druides qui vous traitaient en eſclaves & en bêtes, qui vous brûlaient pieuſement dans des paniers d'oſier, n'eurent plus le même crédit quand vous devîntes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième ſiècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appelés du nom ſonore de *Bourgonſions* ou de *Bourguignons*, gens d'eſprit d'ailleurs & fort propres, qui oignaient leurs cheveux

avec du beurre fort, comme le dit *Sidonius Apollinaris*, *infundens acido comam butyro :* ces gens-là, dis-je, vous firent esclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne, jusques aux sources de votre rivière de Seine; & c'est un reste glorieux de ces temps illustres, que des moines & chanoines aient encore des serfs dans ce pays. (*a*) Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appelâtes si long-temps les provinces d'*Oc*, & que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Visigoths : & quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent prises par un sicambre nommé *Hildovic* (*b*) dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Constantin*. Ce sicambre honoré du titre de *patrice romain* vous réduisit en servitude avec une poignée de francs sortis des marais du Rhin, du Mein & de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand-homme furent d'assassiner trois roitelets ses parens & ses amis, l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troisième vers le village du Mans que vos chroniques appellent *villes;* ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs ; & vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à St Denis.

(*a*) A Saint-Claude & dans d'autres seigneuries de moines, les citoyens sont encore gens de main-morte.

(*b*) *Clovis*.

Des pirates du Nord vinrent quelque temps après vous mettre à rançon, & vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres, & chaque nation avait ses lois particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartint bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain* ou *England* dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent long-temps entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marseille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers*, & votre royaume *le premier royaume*. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable; & si vous joignez la modestie à vos grâces, le reste de l'Europe sera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge & de la rose blanche vous délivrèrent des Angles, & remerciez le surtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays, & d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous *Louis XIV*; mais n'allez pas pour cela vous croire

ſupérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant ſix cents ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne ſut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ſes conſorts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous feſiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé ; & quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonſuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre couſine au ſeptième degré, que votre mariage était un ſacrilége, que vos enfans étaient bâtards, & que vous étiez damnés, ſi vous ne feſiez pas toucher à la chambre nommée *apoſtolique* la moitié de votre bien ſans délai ni remiſe.

Vos baſiloi n'étaient pas mieux traités que vous : vous en avez eu neuf d'excommuniés, ſi je ne me trompe, par le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU ſous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait néceſſairement la confiſcation de biens ; de ſorte que vos baſiloi perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain feſait préſent, ſelon ſon bon plaiſir & ſon équité, au premier de ſes amis.

Vous me direz, mes chers Velches, que les peuples de l'île Britain ou England, & même les empereurs teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, & qu'ils étaient auſſi ignorans : cela eſt vrai, mais cela ne vous juſtifie pas ; & ſi la nation britannique a été

aſſez abrutie pour être pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eſt bien vengée; tâchez de l'imiter ſi vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignèrent le grec, & d'autres qui vous apprirent à deſſiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre & un bon ſculpteur; & pour ceux qui apprirent le grec, & même l'hébreu, on les brûla preſque tous, parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays eſt la première contrée de l'univers; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne & la Suède ſont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain; mais de grâce, ſongez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entières où le peuple ne ſe nourrit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guère que du pain

d'avoine. Remarquez bien la défense qui vous est faite de sortir les blés de votre pays, défense fondée nécessairement sur votre disette, & peut-être encore sur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vîte tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes, soit que vous soyez coiffés à l'oiseau royal, soit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* & les conseillers de la cour, cette dépense est si universelle qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers, songez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année, & qui sont nus-pieds les autres six mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce & pour la marine ? .... hélas !

J'entends dire, mais je ne puis le croire, que vous êtes la seule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On m'assure que vous faites passer par cinquante mains l'argent du trésor public; & quand il est arrivé à travers toutes ces filières, il se trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réussissez beaucoup à l'opéra comique; j'en conviens : mais de bonne foi,

votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eſt-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous poſſédez enfin deux ou trois petites îles? n'eſt-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts; cependant n'eſt-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la bouſſole? n'eſt-ce pas l'allemand *Schwartz* qui donna le ſecret de la poudre inflammable? l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes; remerciez-en *François Spina*, ſans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des téleſcopes, remerciez-en *Jacques Metius* le hollandais, & *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des baromètres & des thermomètres, à qui en avez-vous l'obligation? à *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les ſeconds.

Pluſieurs d'entre vous étudient le vrai ſyſtème du monde planétaire; c'eſt un homme de la Pruſſe polonaiſe qui devina ce ſecret du Créateur. On vous

aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'eſt au prodigieux travail de milord *Neper* & de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation ; c'eſt *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les taches du Soleil, & ſa rotation ſur ſon axe. Le hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne, un italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'eſt que la lumière, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, & qui dirige les corps peſans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies eſtampes ; mais ſongez que le florentin *Finiguerra* eſt le père de cet art qui éterniſe ce que le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encore une invention du hollandais *Huyghens.*

Vous portez quelques brillans au doigt ; ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'eſt encore à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puiſſe

être, & qui fait jeûner *Galilée* au pain & à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du ſoleil. Mais que faites-vous ? dès qu'une découverte utile illuſtre une autre nation, vous la combattez, & même très-long-temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs & inaltérables de la lumière; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, & vous lui oppoſez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Deſcartes.* Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obſtination.

La méthode de l'inoculation ſauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet uſage ſalutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous ſentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) ſi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus ſages que vous & plus hardies, ſi vous vous promettez d'oſer faire ce qui eſt ſi ſimple chez elles, ce mouvement paſſe bien vîte, le préjugé & la légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, deſtinés à la petite vérole naturelle & artificielle, la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, & qu'à peine meurt-il une perſonne ſur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laiſſez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; & quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare ſi imprudens & ſi coupables, que faites-vous ? vous conſultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon* : vous préſentez des réquiſitoires ! C'eſt ainſi que vous ſoutîntes des thèſes contre *Harvey*, quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les catégories d'*Ariſtote*.

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnable ? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſottiſes n'empêchent pas que mademoiſelle *Duchap* ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, & qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockholm & à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le grec & le latin : à qui en êtes-vous redevables, je vous prie ? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négligés, ou perſécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez ſurtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers, à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *le Clerc*, les *Baſnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Thoyras*, les *Beauſobre*, les *Lenfant*, & tant d'autres, allèrent illuſtrer la Hollande & l'Allemagne ; le commerce des livres

fut alors un des plus grands avantages des Provinces-unies, & une perte pour vous. Ce font les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations ; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, & vos bons écrivains en profe ont fans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire : c'eft un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout fur les Grecs & fur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de confidérer que vous n'avez aucun art, aucune fcience dont vous ne deviez la connaiffance aux Grecs. Les noms mêmes de ces fciences & de ces arts l'atteftent affez : la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphyfique, la poëfie, la géographie, la théologie même, fi c'eft une fcience, tout vous annonce la fource où vous avez puifé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec fans s'en douter; car fi elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode; qu'un de fes parens eft tombé en apoplexie, ou en paralyfie ; qu'il a une efquinancie, un anthrax ; qu'un chirurgien l'a faignée à la veine céphalique ; qu'elle a été à l'églife, qu'un diacre a chanté les litanies ; fi elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariftie, de baptême, de myftères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie &c., il eft bien certain qu'elle n'a pas prononcé un feul mot qui ne foit grec.

Il eft vrai qu'on peut tirer prefque toutes ces expreffions d'une langue étrangère, & en faire un

ſi heureux uſage, que les diſciples ſurpaſſent enfin les maîtres. Mais lorſqu'avec le temps vous avez compoſé votre langue des débris du grec & du latin, mêlés avec vos anciens mots velches & tudeſques, parvîntes-vous alors à faire un langage aſſez abondant, aſſez expreſſif, aſſez harmonieux? Votre ſtérilité n'eſt-elle pas atteſtée par ces mots ſecs & barbares, que vous employez à tout? *Bout du pied, bout du doigt, bout d'oreille, bout du nez, bout du fil, bout du pont &c.*, tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choſes par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière, un bras de mer, un cu d'artichaut, un cu de lampe, un cu de ſac.* A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones reſpectables; & cependant vous n'employez point d'autre expreſſion pour ſignifier des choſes auxquelles un cu n'a nul rapport. *Jérôme Carré* vous a propoſé le mot d'*impaſſe* pour vos rues ſans iſſue, ce mot eſt noble & ſignificatif; cependant, à votre honte, votre almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de ſac de Menard, & l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains appelaient ces chemins ſans iſſue *angiportus;* ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant & de ſi nobles uſages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille eſt

auſſi flattée que l'imagination amuſée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye ſur les rives du Simoïs & du Scamandre; mais en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'égliſe de S[t] Pierre aux bœufs, ou de S[t] Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du pet au diable, & par la rue trouſſe-vache, s'embarquant ſur la galiote de S[t] Cloud, & allant combattre dans la place de long-jumeau ?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* juſqu'à celle de *Henri IV*. Ce ſont des monumens de groſſiéreté enfantés par la rage d'écrire ; c'eſt un amas de ſatires ſur des événemens affreux tranſmis à la poſtérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon hiſtorien, & il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoyé votre langue de cette rouille barbare, & de cette craſſe bourgeoiſe ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors ſurpaſſé *Cicéron* & *Démoſthènes* ? avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucydide* & *Xénophon* ? quel auteur au-deſſus du médiocre a écrit juſqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de ſon hiſtoire : » Ce ne fut que ſous le grand *Clovis* » que les Français ſe rendirent maîtres pour tou- » jours de ces *grandes* provinces ? » Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puiſque ſes ſucceſſeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire de Tours*, que les ſoldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac,

s'écrièrent comme de concert : ,, Nous renonçons aux ,, dieux mortels ; nous ne voulons plus adorer que ,, l'immortel ; nous ne reconnaiſſons plus d'autre ,, Dieu que celui que le ſaint évêque *Rémi* nous ,, prêche. ,,

En vérité, il n'eſt pas poſſible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phraſe, & ces antithèſes de mortel & d'immortel. Votre *Daniel* reſſemble à votre *la Motte*, qui dans une abréviation d'*Homère*, fait dire une pointe à toute l'armée grecque, & lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* ſe réconcilie avec *Agamemnon : Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le *Thaut*, l'*Irminſul*, l'*Odin*, la *Fridda*, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un DIEU ſuprême qui préſidait à toutes ces divinités ſécondaires ; il n'avait qu'à conſulter l'ancien livre de l'*Edda*, cité par le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expreſſément dans ſon traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus :* ce DIEU s'appelait *God* ou *Goth*, *Goth le bon*, & on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille ſottiſe dans la bouche de toute une armée, ſottiſe convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien.* Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait *Rémi* à ces Bructères & à ces Sicambres ? il parlait ou latin ou velche ; & les

Sicambres parlaient l'ancien tudefque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la pentecôte : *Et unuſquiſque intendebat linguam ſuam.* Si vous examinez de près *Mézerai*, que de fables, que de confuſion, & quel ſtyle ! Méritez des *Tite-Lives*, & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire a été portée auſſi loin qu'elle peut l'être. Les diviſions de vos ſermons en trois points, quand il n'y a rien à diviſer, un *Ave* à la vierge *Marie* qui précède ces diviſions, un long diſcours velche ſur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce diſcours, & enfin des lieux-communs mille fois répétés, ſont des chefs-d'œuvre ſans doute ; les plaidoyers de vos avocats ſur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois paſſeront à la dernière poſtérité ; mais je doute qu'ils faſſent oublier l'éloquence grecque & romaine.

Je ſuis bien loin de nier que *Paſcal*, *Boſſuet*, *Fénélon* aient été très-éloquens. C'eſt lorſque ces génies parurent que vous ceſſâtes d'être velches, & que vous fûtes français ; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques.* Conſidérez d'abord que l'importance du ſujet eſt quelque choſe. Les noms de *Philippe* & de *Marc-Antoine* ſont un peu au-deſſus des noms du père *Annat*, d'*Eſcobar* & de *Tambourini.* Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome ſont des objets plus conſidérables que la grâce ſuffiſante qui ne ſuffit pas, la grâce coopérante qui n'opère point, & la grâce efficace qui eſt ſans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec

les jésuites ; mais les oraisons de *Démosthènes* & de *Cicéron* instruisent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne subsistent plus, quand les Grecs ne sont que des esclaves, & que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je sais, encore une fois, que les oraisons funèbres de *Bossuet* sont belles, qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre ? un discours d'appareil, une déclamation, un lieu-commun, & souvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des discours solides de *Cicéron* & de *Démosthènes* ?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens, & nourri de leurs ouvrages, alluma sa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oserez pas prétendre que sa *Calypso*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile* : la froide & inutile passion de ce *Télémaque*, que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poësie d'*Homère* & de *Virgile* ? O mes Velches ! qu'est-ce qu'un poëme en prose, sinon un aveu de son impuissance ? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poëtiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorsque *Louis XIV*, qu'on s'obstinait à reconnaître dans *Idoménée*, ne fut plus

au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de *Protéſilas*, lorſqu'on n'envia plus la marquiſe *Scarron de Maintenon* qu'on avait comparée à la vieille *Aſtarbé*, alors le Télémaque perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide ſera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec attendriſſement ces vers & tous ceux qui les précèdent:

Ter ſeſe attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt; oculiſque errantibus, alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

On a cité dans une traduction en proſe de *Virgile*, (car il vous eſt impoſſible de le traduire en vers, & vous n'avez pas même encore réuſſi à rendre en proſe le ſens de l'auteur latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable diſcours de *Didon*.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor
Qui face Dardanios ferroque ſequare colonos.
Nunc, olim, quòcumque dabunt ſe tempore vires,
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armi: pugnent ipſique nepotes.

Voici la prétendue imitation de *Virgile*, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre!
Excités par mes vœux puiſſent mes ſucceſſeurs
Jurer dès le berceau qu'ils ſeront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.

Que

Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs diffentions ;
Que tout ferve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croiffe toujours jufqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que fes derniers efforts fignalent fa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue eft faible, vicieufe, forcée, languiffante.

Puiffe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui fur la terre aille au loin fe répandre !

Que veut dire ce feu qui ira fe répandre au loin fur la terre ! Retrouve-t-on dans ces vers hériffés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui refpirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis noftris ex offibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin fe répandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de *Virgile !* Que toute épithète qui n'ajoute rien au fens eft puérile !

Je ne fais pas de qui font ces vers; mais je fais que quand on oppofe ainfi les rimailleries d'un poëte velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaifir d'admirer avec vous vos grands poëtes ; ce font eux principalement

qui ont porté votre langue jusque sous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Espagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf & aimable *la Fontaine :* la plupart de ses fables sont prises chez *Esope* le phrygien, & chez *Phèdre* le romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins, que son style eût été plus châtié, plus précis; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer ;* & qu'est-ce que le *prix d'agréer ? Phèdre* ne parle point ainsi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller..

Le renard chez *Phèdre* dit :

Ils sont trop verds ;

& il n'ajoute point :

Ils sont bons pour des goujats.

Je suis affligé quand je vois,

> La cigale ayant chanté,
> Tout l'été,

à qui la fourmi dit:

> Vous chantiez! j'en suis bien aise,
> Hé bien, dansez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ses bons repas au prix de sa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute:

> Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor;
> Cela dit, maître loup s'enfuit & court encor.

Un loup n'a jamais désiré l'or & l'argent.

L'homme qui souffle dans ses doigts parce qu'il a froid, & sur sa soupe parce qu'elle est trop chaude, a très-grande raison: il ne mérite point du tout qu'on dise de lui:

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud & le froid.

C'est abuser d'un proverbe trivial qui n'est pas ici appliqué avec justesse; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne soient un ouvrage immortel.

Ses contes sont sans doute les meilleurs que nous ayons; ce mérite, si c'en est un, est inconnu à l'antiquité grecque & romaine. *La Fontaine* en ce genre a surpassé *Rabelais*, & souvent égalé la naïveté & la précision qui se rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot*; vous trouvez dans ses meilleurs

contes cette aménité, ce naturel de *Passerat*, qui vivait sous *Henri III*, & qui nous a laissé la métamorphose du coucou; ouvrage trop peu connu qui ne sent en rien la grossièreté du temps, & qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Passerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui, étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché;
Et néanmoins, quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passans, & ne peut dire qu'*où*;
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler: mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre,
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
Voilà comment sa douleur il allége.
Heureux ceux-là qui ont ce privilége!

Voilà le style sur lequel *la Fontaine* se forma; car tous vos poëtes du siècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédécesseurs. *Corneille* imita d'abord le style de *Mairet* & de *Rotrou*; *Boileau* celui de *Regnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* est qu'ils roulent presque tous sur le même sujet. C'est toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le style n'en est pas toujours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il paraît au-dessous de l'*Arioste* dans les contes qu'il a empruntés

de lui. Non-feulement l'*Ariofte* a le mérite de l'invention ; mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles font racontées à propos. Le ftyle en eft toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il eft peintre, & très-grand peintre ; c'eft-là le premier mérite de la poëfie, & c'eft ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Joconde* de l'*Ariofte* ce jeune grec qui vient trouver la *Fiametta* dans fon lit, tandis qu'elle eft couchée entre le roi *Aftolphe* & *Joconde*.

Viene all'ufcio, e lo fpinge, e quel li cede ;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paffi, e fempre in quel di dietro
Tutto fi ferma, e l'altro par che mova,
A guifa, che di dar tema nel vetro ;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova ;
Et tien la mano innanzi fimil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova ;
Et di la dove gle altri avean le piante,
Tacito fi caccio col capo inante.

Il eft étrange que votre *Boileau*, dans fon jugement fur le *Joconde* de l'*Ariofte* & fur celui de *la Fontaine*, reproche à l'auteur italien certaines familiarités ; il ne fonge pas que c'eft un hôtelier qui parle ; chacun doit garder fon caractère. L'*Ariofte*, en obfervant ce coftume, ne laiffe échapper aucun mot qui ne foit du tofcan le plus pur ; mérite prodigieux dans un ouvrage de fi longue haleine, écrit tout entier en ftances dont les rimes font redoublées.

C'eft trop vous parler peut-être de ce petit genre

qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor, at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la Phèdre & l'Iphigénie de *Racine*. Les tragédies de *Racine* & pluſieurs ſcènes de *Corneille* ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de *Quinault* eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte ſur *Térence* & ſur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'art poëtique de *Boileau* eſt plus poëtique que celui d'*Horace;* qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire, ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique & ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la poëſie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en feſait dans le ſiècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une ſecte de gens durs qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité & la fable.

Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'imagination, fille du ciel, bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre tranſparent ; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux & des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille ; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'Amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois Grâces : & quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt *Aglaé* par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe ; voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les Muſes enſeignent tous les beaux arts ; elles ſont filles de *Mémoire*, & leur naiſſance vous apprend que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; & que ſubſtitueront-ils à ces emblèmes divins ? les plaidoyers de *le Maître de Saci*, les enluminures & les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, ſi *Janus* au double front, repréſentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encore le nom groſſier & inintelligible de *Janvier* ; ſi votre *Avril*, qui ne ſignifie rien, eſt chez les anciens le mois conſacré à cette *Aphrodiſe*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; ſi les noms iroquois

de *Vendredi* & de *Mercredi* rappellent encore l'idée de *Vénus* & de *Mercure;* si tout le ciel dans ses constellations est encore plein des fables de la Grèce; respectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez ressembler à ce savant velche qui prétendait que les douze patriarches, fils de *Jacob*, avaient inventé les douze signes du zodiaque; que le bélier était celui d'*Isaac;* les gemeaux *Jacob* & *Esaü*, la vierge, *Rebecca;* le verseau, la cruche de *Rebecca;* & qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

AVERTISSEMENT

Sur le ſupplément du diſcours aux Velches.

Tout le monde ſait que *Guillaume* & *Antoine Vadé* étaient frères, & cependant d'eſprit & de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaiſant & léger, ainſi que le témoignent ſes opéra comiques, & qu'on le verra dans le Vadiana, qu'un de nos plus illuſtres académiciens rédige actuellement, dans le goût du Fontenelliana, & qui ne ſera pas moins intéreſſant.

Antoine, au contraire, était grave, profond & ſérieux, comme le prouve ſon diſcours aux Velches; il n'aimait à s'occuper que des choſes utiles. La gloire de la nation & le bien public l'intéreſſaient par-deſſus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un & l'autre, & plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer ne commençaient pas par ſe réformer eux-mêmes. Il diſait que quiconque veut corriger les autres doit ſe ſouvenir de l'oracle d'*Apollon*, & qu'il ne ſied pas, lorſqu'on laiſſe brûler ſa maiſon, de dire des injures à ſon voiſin parce que le feu prend à la ſienne.

On ajoute même qu'il travaillait, depuis pluſieurs années, à un grand ouvrage ſur les dangers de la libre ſortie des grains à l'étranger,

dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich, comme il en était autrefois des figues d'Athènes, & qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim sur les blés entassés par monceaux que de souffrir qu'ils soient achetés, payés & mangés par les étrangers.

On ne peut assez regretter la perte de cet ouvrage, qui était fort avancé lorsqu'*Antoine Vadé* est mort. Il serait d'un grand secours aujourd'hui pour désabuser certains esprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, & qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichisse par le commerce des productions de son sol; mais malheureusement Mlle *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuscrit, ne sachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, & ne nous a donné que le discours aux Velches.

C'est à l'occasion de ce discours qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit suivant d'une conversation à laquelle il s'est trouvé, & qui peut servir de supplément au discours.

Les Velches, qui ne sont pas Velches, ne seront point fâchés de voir ce supplément, &

peut-être inſpirera-t-il à ceux qui le ſont encore, le déſir de ceſſer de l'être.

Au reſte, Mlle *Catherine Vadé* aſſure que ſon couſin *Antoine* penſait que les Velches étaient les ennemis de la raiſon & du mérite, les fanatiques, les ſots, les intolérans, les perſécuteurs & les calomniateurs ; que les philoſophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artiſtes, les gens aimables enfin. étaient les Français, & que c'était à eux à ſe moquer des autres, quoiqu'ils ne fuſſent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit juſtifier pleinement la mémoire de notre illuſtre auteur, des reproches qu'on lui feſait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

SUPPLEMENT

DU

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, & furtout à Mlle *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut fon difcours aux Velches. ›› Vous ›› avez bien de l'humeur, mon coufin, lui dit ›› *Catherine*. Il eft vrai que je fuis en colère, ›› répondit *Antoine ;* je trouverai toujours un *cu de* ›› *fac* horriblement velche, & je ne m'apaiferai que ›› quand on aura fubftitué quelque mot français ›› honnête à cette expreffion groffière. Et comment ›› voulez-vous qu'une nation puiffe fubfifter avec ›› honneur, quand on imprime *je croyois*, *j'octroyois*, ›› & qu'on prononce *je croyais*, *j'octroyais* ? Comment ›› un étranger pourra-t-il deviner que le premier *o* ›› fe prononce comme un *o*, & le fecond comme ›› un *a* ? pourquoi ne pas écrire comme on parle ? ›› Cette contradiction ne fe trouve ni dans l'efpa- ›› gnol, ni dans l'italien, ni dans l'allemand ; c'eft ›› ce qui m'a le plus choqué : car il m'importe peu ›› que ce foit un allemand ou un chinois qui ait ›› inventé la poudre, & que je doive des remercî- ›› mens à *Goya* de Melphi ou à *Roger Bacon* pour ›› les lunettes que je porte fur le nez ; mais un ›› *cu de fac*, & tous ces termes populaires qui défi- ›› gurent une langue, me donnent un mortel ›› chagrin. ››

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, & qu'il ne se passerait pas trois cents ans avant qu'ils fussent réformés. Cela consola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *St Pierre*, qui se croyait payé de toutes ses peines, quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses projets pouvait être exécuté dans sept ou huit siècles. *Jérôme Carré* le voyant apaisé, lui dit : „ Mon cher *Antoine*, ne vous plaignez plus „ que les belles inventions ne viennent pas de vos „ compatriotes ; nous avons un excellent citoyen „ qui a promis de dessaler l'eau de la mer ; & quand „ il n'y parviendrait pas il serait toujours beau de „ le tenter. Un autre a inventé un carrosse suspendu „ par l'impériale, ce qui sera aussi commode qu'a- „ gréable. Un grand naturaliste est venu à bout, au „ commencement du siècle, de faire une paire de „ gants avec de la toile d'araignée. Ce n'est qu'avec „ le temps que les arts se perfectionnent. „ Le visage d'*Antoine*, à ce discours, parut resplendir d'une joie douce & sereine, car il aimait tendrement sa patrie ; & s'il était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question, „ lequel vaut le mieux, de l'esprit „ inventif, ou de l'esprit aimable ? „ M. *Laffichard* dont le nom est si connu dans la république des lettres, ami de tout temps, comme moi, de la famille *Vadé*, soutint que le génie de l'invention est

le premier de tous, & que celui qui a trouvé le ſecret de faire des épingles eſt infiniment au-deſſus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chanſons, & même des opéra. Mlle *Vadé* au contraire prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment ſur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la ſagacité & toute la profondeur qu'elles méritaient : & je ſuis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raiſons de *Catherine*. » Celui qui ſait plaire, » diſait-elle, eſt au-deſſus d'*Archimède*. Imaginez » une ville d'inventeurs ; l'un fera une machine » pneumatique ; l'autre cherchera les propriétés » d'une courbe ; celui-ci fera un chariot à roues » & à voiles ; celui-là inventera le vertugadin pour » les dames : ils ne converſeront avec perſonne, » ils ne s'entendront pas même entr'eux : la ville » des inventeurs ſera la plus triſte du monde » entier. Auprès de cette ville d'atteliers, placez-en » une où l'on ne cherche que le plaiſir, qu'arrivera-» t-il à la longue ? tous les habitans de la première » ſe réfugieront dans la ſeconde. »

Catherine appuya cette ſuppoſition de raiſonnemens ſi fins & de tours ſi délicats que toute la compagnie fut de ſon avis. Ce ſuccès l'enhardit ; & voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la converſation ſur des choſes plus ſérieuſes. » Vous » vous déſolez, dit-elle, mon pauvre *Antoine*, de » ce qu'on appelle une partie de la Champagne où » vous êtes né *pouilleuſe*. Ah ! le mot eſt ignoble & » odieux, dit *Antoine*. Vous avez raiſon, mon » couſin ; mais quel eſt le pays qui n'ait pas des

„ terrains rebelles & incultivables ? Vous vous „ plaignez des landes de Bordeaux ; mais ſachez „ qu'on va les défricher, & qu'une compagnie s'y „ eſt déjà ruinée. Vous vous affligez que dans „ certaines provinces vos compatriotes portent des „ ſabots, ils auront des ſouliers avant qu'il ſoit „ peu ; ils ne payeront pas même le trop bu, & „ ils auront ſoif impunément ; c'eſt à quoi l'on „ travaille dès-à-préſent avec une application mer„ veilleuſe. Eſt-il poſſible ? dit *Antoine* avec tranſ„ port. Il n'y a rien de plus vrai, dit *Catherine* ; „ prenez donc courage, & que votre eſprit ne ſoit „ plus abattu, parce que les Cimbres ſont venus „ autrefois à Dijon, les Viſigoths à Toulouſe, & les „ Normands à Rouen, comme les Maures ſont „ venus en Eſpagne. Tous les peuples ont éprouvé „ des révolutions ; mais la nation avec laquelle on „ aime le mieux vivre, eſt celle qui mérite la „ préférence. „

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette ſavante aſſemblée. Je voulus prouver que chaque peuple ſur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abſurde, ou induſtrieux, ou ignorant, ſelon qu'il avait ſuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long ; & je m'aperçus même en les approfondiſſant que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureuſement je fus interrompu par *Jérôme Carré* : „ J'avais, dit-il, il y a quelques „ années, une couſine fort jolie qui voulait m'é„ pouſer ; on me demanda ſept mille & deux cents „ livres que je devais envoyer par-delà les monts, „ pour impétrer la liberté d'aimer loyalement ma

„ cousine : je manquai cette grande affaire faute de „ cinq cents écus. Mon frère qui n'avait rien, „ ayant obtenu un petit bénéfice, s'est ruiné en „ empruntant d'un juif de quoi payer aussi par-„ delà les monts la première année de son revenu. „ Ces abus, mon cher, sont insupportables ; il ne „ s'agit point ici de philosophie & de théologie ; il „ est question d'argent comptant, & je n'entends „ pas raillerie là-dessus. „

M. *Laffichard*, à ce propos, rêva profondément selon sa coutume, & se laissant aller ensuite à son enthousiasme : „ Hé bien, dit-il, nous cherchons „ quelle est la première nation de l'univers, c'est „ celle-là sans doute qui a forcé long-temps toutes „ les autres à lui apporter leur argent, & qui „ n'en donne à personne. „

Alors on calcula combien de temps cet abus durerait, & l'on trouva, par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, & que les ridicules pour lesquels il faut payer, diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compensation de grandeur & de faiblesse, de science & d'ignorance, de bons & de mauvais usages, d'industrie & de nonchalance, d'esprit & d'absurdité, qui les rend toutes à la longue à peu près égales.

Le résultat de cette savante conversation fut qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards, le nom de *velches* aux pillés & aux sots, & celui de *français* à tous les gens aimables.

PREMIERE

PREMIERE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, sur la parole de *St Ambroise*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec *St Jérôme* que plusieurs païens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas osé aller si loin que *St Jean Chrysostome*, qui, dans une de ses homélies, (*a*) dit que les préceptes de JESUS-CHRIST sont si légers que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt ut multi philosophicâ tantùm ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous *St Augustin*, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis, quand il dit : (*b*) *Depuis le commencement du genre-humain tous ceux qui ont cru en un seul* DIEU, *& qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & justice selon ses préceptes, en quelque endroit & en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvés par lui.*

(*a*) IIIe Homélie sur la Ire épître de *St Paul* aux Corinthiens.

(*b*) Dans sa XLIXme épître à DEO GRATIAS.

Mais ce qu'il y a de pis, déiste & athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot *S*[t] *Paul* dans son épître aux Romains : *Gloire, honneur & gloire à quiconque fait le bien ; premièrement aux Juifs, & puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'usure, l'adultère & le sacrilége.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de *Bélisaire : Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur & impitoyable, je l'abandonnerais, & je dirais à* DIEU, *dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût & de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement tes sottes paroles & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence ; vous, & tous vos damnés de philosophes, vous voudriez bien que *Confucius* & *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs ; c'est-là notre plaisir.

Nous comptons environ ſix cents millions d'habitans ſur la terre. A trois générations par ſiècle, cela fait environ deux milliars ; & en ne comptant ſeulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliars de damnés, ſans compter tout ce qui l'a été auparavant, & tout ce qui doit l'être après. Il eſt vrai que ſur ces quatre-vingts milliars il faut ôter deux ou trois mille élus qui ſont le beau petit nombre, mais c'eſt une bagatelle ; & il eſt bien doux de pouvoir ſe dire en ſortant de table : Mes amis, réjouiſſons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes ſpirituelles ſont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monſieur le réprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, eſt damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable ; & que *Ravaillac*, purgé par le ſacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où eſt le temps où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Breſſe*, avec le conſeiller *Dubourg*, & avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces ſiècles du bon ſens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, & quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine ſortant de ſa licence ; à qui les adreſſait-il ? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette ſcène ſe paſſait chez un magiſtrat, homme de lettres que le licencié était venu ſolliciter

pour un procès, dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai ? c'était après boire ; car nous avions dîné avec le magistrat, & le moine avec les valets de chambre ; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend père, lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat romain comme aurait parlé notre du *Guesclin*, notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle il nous échappe bien des sottises ; mais vous les corrigez ; & un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme *Bélisaire* n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous apaiserez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfesance, la douceur, l'indulgence, & qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que DIEU soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au révérend père *Hayer*, à l'abbé *Dinouard* & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison, que nous avions par-tout proscrite, commençait à renaître dans nos climats septentrionaux, ce fut *Erasme* qui renouvela cette erreur dangereuse, *Erasme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates*,

ora pro nobis, *Erasme* à qui on éleva une ſtatue. *Le Vayer*, le précepteur de *Monſieur*, & même de *Louis XIV*, recueillit tous ces blaſphèmes dans ſon livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epictète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni ſon livre, parce qu'il était conſeiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole, & demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus* : le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo*. Toute l'académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'académie.

Ah ! frère *Triboulet*, dit le magiſtrat, (car *Triboulet* eſt le nom du docteur) ce que vous avancez là eſt bien chrétien, mais n'eſt pas tout-à-fait juſte. Voudriez-vous que la ſorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* ſe rendait pleige pour la bonne mère, & comme toute la ſociété de JESUS était pleige pour le père *Bauni* ? Il ne faut jamais accuſer un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la ſorbonne, parce qu'un grand nombre de ſes membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'aſſaſſinat du duc d'Orléans ? parce que trente-ſix docteurs de ſorbonne, avec frère *Martin* inquiſiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir ſecouru ſon roi & ſa

patrie ? parce que soixante & onze docteurs de sorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592 les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de *Henri IV* dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince* ? Voudriez-vous, frère *Triboulet*, être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis* ? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y serez seul, & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encore des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits ; &, comme l'a dit un certain philosophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi, & DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau : Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Allez, respectez l'académie composée des premiers hommes de l'Etat & de la littérature. Laissez *Bélisaire* parler en brave soldat & en bon citoyen ; n'insultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres, & laissez-nous les bons. Frère *Triboulet* sortit, la queue entre les jambes ; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe, ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté : N'admirez-vous pas ce moine ? dit le magistrat ; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis.

Savez-vous pourquoi il a fi cruellement changé ? c'eft qu'il eft bleffé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres, tout le monde penfe comme moi dans le fond de fon cœur, & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perfonne n'ofe établir publiquement ce que tout le monde penfe en fecret. Il y en a d'autres où le fecret n'eft plus gardé. L'augufte impératrice de Ruffie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de fa propre main, *malheur aux perfécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Roftou, condamné par le fynode pour avoir foutenu l'opinion des *deux puiffances*, & pour n'avoir pas fu que l'autorité eccléfiaftique n'eft qu'une autorité de perfuafion ; que c'eft la puiffance de la verité, & non la puiffance de la force. Elle permet qu'on life les lettres qu'elle a écrites fur ce fujet important. Comme les chofes changent felon les temps ! dit le magiftrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

FRERE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (*a*) &c. &c. & de plus docteur de sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Bélisaire*, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* est un peu théologien, comme le font tous les cabaretiers du quartier de la sorbonne. *Fanchon* est jolie, & frère *Triboulet* entra pour... boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes,

(*a*) Consultez les mémoires de *l'Etoile*, & vous verrez ce qui arriva en place de grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés ſans miſéricorde, comme cela eſt juſte, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puiſſe jamais penſer que DIEU ait pu avoir pitié d'un ſeul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne ſoit plus la mode de compiler, & *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits ſoufflets ſur ſes groſſes joues; & frère *Triboulet* écrivait; & *Fanchon* chantait, lorſqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, & de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche, & du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutaient les paſſans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre; elle eſt fort connue de ces deux docteurs, & ils entrèrent auſſi pour... boire.

Pourquoi feſiez-vous tant de bruit dans la rue? dit *Fanchon*. C'eſt que nous ne ſommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Eſt-ce que vous avez jamais été d'accord en ſorbonne? dit *Fanchon*. Non, dit *Tamponet*, mais nous donnons toujours des décrets; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penſer. Et ſi l'univers s'en moque, ou n'en fait rien? dit *Fanchon*. Tant pis pour l'univers, dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit *Fanchon*. Comment, ma petite! dit frère *Triboulet*, il s'agit de ſavoir ſi le cabaretier qui logeait dans ta maiſon il y a deux mille ans a pu être ſauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit *Fanchon*. Ni à moi non plus, dit *Tamponet*; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les paſſages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en ſorbonne, ou à ceux qui penſaient comme s'ils avaient pris leurs degrés ; & *Fanchon* riait, & frère *Triboulet* la laiſſait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin ; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il penſait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie ; ſoit en lui dépêchant un ange, ſoit en lui envoyant un cordelier pour l'inſtruire.

Cela eſt impoſſible, s'écria *Triboulet;* car tous les grands-hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers ; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité ſont damnés ſans exception, liſez ce qu'un de vos plus grands docteurs ſéraphiques déclare expreſſément dans un livre que mademoiſelle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde ;

Sépulcre où git la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce,
Juste Aristide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie: cher frère *Triboulet*, dans quel père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision? Cela est de l'abbé *Tritême*, répondit *Triboulet;* & pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé Tritême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux, & ayant lu quelques pages

avec beaucoup d'édification. Ah ah! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un cordelier en enfer qui parle ; mais vous avez oublié qu'il y rencontre *St Dominique*, & que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été païen.

Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reſte ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en ſorbonne, & d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. *Fanchon* les apaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière*:

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

" Nous, aſſemblés extraordinairement dans la
" ville des Facéties, & dans les mêmes écoles où
" nous recommandâmes au nombre de ſoixante &
" onze à tous les ſujets, de garder leur ſerment de
" fidélité à leur roi *Henri III*, & en l'année 1592,
" recommandâmes pareillement de prier DIEU pour
" *Henri IV*, &c. &c.

" Animés du même eſprit qui nous guide tou-
" jours, nous donnons à tous les diables un nommé

» *Bélisaire*, général d'armée en son vivant d'un
» nommé *Justinien*; lequel *Bélisaire* outre-passant ses
» pouvoirs, aurait méchamment & proditoirement
» conseillé audit *Justinien* d'être bon & indulgent,
» & aurait insinué avec malice que DIEU était
» miséricordieux ; condamnons cette proposition
» comme blasphématoire, impie, hérétique, sentant
» l'hérésie : défendons sous peine de damnation
» éternelle, selon le droit que nous en avons, de
» lire ledit livre sentant l'hérésie, & enjoignons à
» tous les fidelles de nous rapporter les exemplaires
» dudit livre, lesquels ne valaient précédemment
» qu'un écu, & que nous revendrons un louis d'or
» avec le décret ci-joint. »

A peine ce décret fut-il signé qu'on apprit que tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne ; & ce fut une si grande joie dans Paris, qu'on ne pensa plus à la sorbonne.

LETTRE
DE
L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,
A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, & contre M. *Marmontel* de l'académie françaife, avec vos armoiries placées en deux endroits, furmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout figné *Christophe*, par monfeigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que fur nos fermiers; & je vous avoue, Milord, que j'aurais défiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez *M. Marmontel de l'académie françaife*.

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Justinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre communion, il me femble qu'il fallait vous contenter de le dire fans compromettre un corps refpectable, compofé de princes du fang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs & pairs, de maréchaux de France,

de magiſtrats & des gens de lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'académie françaiſe n'a rien à démêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que ſi nous donnions des mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand capitaine *Béliſaire :* DIEU *eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.*

Je vous aſſure, Milord, que ſi notre roi, qui eſt le chef de notre Egliſe, diſait : *Je ſuis bon*, nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je ſuis bon*, veut dire, ce ſemble, par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la juſtice, je veux que mes ſujets ſoient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) eſt très-bon, & ſi bon qu'il vous a pardonné des déſobéiſſances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un eſprit bien fait. Vous êtes ſans doute aſſez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Béliſaire* ſoit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté eſt une héréſie, parce que *St Pierre*, dans ſa première épître, ch. V, v. 5, a dit que DIEU *réſiſte aux ſuperbes.* Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère penſé à ce qu'il écrivait. DIEU réſiſte, je le veux; la réſiſtance ſied bien à DIEU; mais à qui réſiſte-t-il ſelon *Pierre*? liſez de grâce ce qui précède, & vous verrez qu'il

réſiſte aux prêtres qui paiſſent mal leur troupeau, & ſurtout aux jeunes qui ne ſont pas ſoumis aux vieillards. *Inſpirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car* DIEU *réſiſte aux ſuperbes.*

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette réſiſtance de DIEU & la bonté de *Béliſaire?* Il eſt utile de recommander l'humilité, mais il faut auſſi recommander le ſens commun.

On eſt bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expreſſion humaine & naïve de *Béliſaire: Eſt-il beſoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-ſeulement vous ne voulez pas que *Béliſaire* ſoit bon, mais vous voulez auſſi que le DIEU de miſéricorde ne ſoit pas bon. Quel plaiſir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde ſera damné? Nous ne ſommes point ſi impitoyables dans notre île. Notre prédéceſſeur le grand *Tillotſon*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus ſenſé & le moins déclamateur, a parlé comme *Béliſaire* dans preſque tous ſes ſermons. Vous me permettrez ici de prendre ſon parti. Soyez damné ſi vous le voulez, Milord, vous & votre mandataire; j'y conſens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je ſouhaiterais auſſi que mes amis ne le fuſſent point; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choſes à dire à votre mandataire; je lui recommanderais ſurtout d'être moins ennuyeux. L'ennui eſt toujours mortel pour les mandemens; c'eſt un point eſſentiel auquel on ne prend pas aſſez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande

à

à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archevêque de Cantorbéri.

POST-SCRIPTUM.

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits désagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule; qu'une barque de Venise a serré de près la barque de St Pierre; & qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente: j'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie; c'était un *bon* banquier; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

LA PROPHETIE
DE
LA SORBONNE

De l'an 1530, *tirée des manuscrits de M.* BALUSE, *tome Ier, page* 117.

AU *Prima Mensis* tu boiras
D'assez mauvais vin largement.
En mauvais latin parleras
Et en français pareillement.
Pour & contre clabauderas
Sur l'un & l'autre testament.
Vingt fois de parti changeras
Pour quelques écus seulement. (*a*)
Henri quatre tu maudiras
Quatre fois solemnellement. (*b*)
La mémoire tu béniras
Du bienheureux Jacques Clément. (*c*)

(*a*) On a encore à Londres les quittances des docteurs de sorbonne consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(*b*) Il y eut quatre principaux libelles de la sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié & damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidelles.

(*c*) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en sorbonne, ne voulut entreprendre son saint parricide que lorsque soixante & onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, & les sujets déliés du serment de fidélité le 7 janvier 1589.

La bulle humblement recevras
L'ayant rejetée hautement. (*d*)
Les décrets que griffonneras
Seront fiflés publiquement. (*e*)
Les jéfuites remplaceras
Et les pafferas mêmement.
A la fin comme eux tu feras
Chaffé très-vraifemblablement. (*f*)

(*d*) On fait que la forbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile en 1718, & la reçut enfuite comme règle de foi.

(*e*) C'eft ce qui vient d'arriver à la cenfure de *Bélifaire*, & ce qui déformais arrivera toujours.

(*f*) *Amen !*

EPITRE

Ecrite de Conftantinople aux frères.

Nos frères, qui êtes répandus fur la terre, & non difperfés, qui habitez les îles de (*) Niphon & celles des Caffitérides, qui êtes unis dans les mêmes fentimens fans vous les être communiqués, adorateurs d'un feul DIEU, pieux fans fuperftition, religieux fans cérémonies, zélés fans enthoufiafme, recevez ce témoignage de notre union & de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chériffons par deffus les autres, & nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps & de tous les êtres.

(*) Le Japon & l'Angleterre.

S 2

Nos cruels ennemis les brames, les faquirs, les bonzes, les talapoins, les derviches, les marabous, ne ceſſent d'élever contre nous leurs voix diſcordantes ; diviſés entr'eux dans leurs fables, ils ſemblent réunis contre notre vérité ſimple & auguſte. Ces aveugles qui ſe battent à tâtons ſont tous armés contre nous qui marchons paiſiblement à la lumière.

Ils ne ſavent pas quelles ſont nos forces. Nous rempliſſons toute la terre. Les temples ne pourraient nous contenir, & notre temple eſt l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces ſectes eût pris naiſſance. Nous ſommes encore tels que furent nos premiers pères ſortis des mains de l'Eternel ; nous lui offrons comme eux des vœux ſimples dans l'innocence & dans la paix. Notre religion réelle a vu naître & mourir mille cultes fantaſtiques, ceux de *Zoroaſtre*, d'*Oſiris*, de *Zalmoxis*, d'*Orphée*, de *Numa*, d'*Odin* & de tant d'autres. Nous ſubſiſtons toujours les mêmes au milieu des ſectaires de *Fo*, de *Brama*, de *Xaca*, de *Viſnou*, de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies*, & nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémiſſons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche ſoient toujours ſecrétement diſpoſés à empaller ceux qui penſent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richeſſes des moſquées, que les imans tremblent toujours de perdre ; au contraire, nous ſouhaitons qu'ils jouiſſent tous d'une vie douce & commode, qui leur inſpire des mœurs faciles & indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille ſequins de revenu, nous voudrions qu'il en eût davantage pour ſoutenir ſa dignité, pourvu qu'il n'en abuſe pas.

Suppoſé que les Etats du grand-lama ſoient bien gouvernés, que les arts & le commerce y fleuriſſent, que la tolérance y ſoit établie, nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand-lama a toujours raiſon, quand il dit que deux & deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel, quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore ſur la terre un peuple ennemi de tous les peuples, qui penſât que DIEU le père commun de tous les hommes le tira par bonté du fertile pays de l'Inde pour le conduire dans les ſables de Rohoba, & pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voiſin, nous déclarons cette nation de voleurs, la nation la plus abominable du globe, & nous déteſtons leurs ſuperſtitions ſacriléges autant que nous plaignons les ignicoles chaſſés injuſtement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le ſoleil, la lune & les étoiles que pour lui, que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière, du pain, du vin & de la roſée, & qu'il a été créé pour mettre de l'argent à uſure, nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre quelquefois des cafetans & des dolimans; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût fait accroire que ce qui a été vrai eſt devenu faux; s'il penſe que l'eau du Gange eſt abſolument néceſſaire

pour être réuni à l'être des êtres ; s'il ſe proſterne devant des oſſemens de morts & devant quelques haillons ; ſi leurs faquirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des faquirs ; ſi un tel peuple exiſte, nous verſons ſur lui des larmes. Nous apprenons avec conſolation que déjà pluſieurs nations ont adopté un culte plus raiſonnable, qu'elles adreſſent leurs hommages au DIEU ſuprême, ſans adorer la jument *Borak* qui porta *Mahomet* au troiſième ciel, que ces peuples mangent hardiment du cochon & des anguilles, ſans croire offenſer le Créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous ſavons que nos ennemis crient, depuis des ſiècles, qu'il faut tromper le peuple ; mais nous croyons que le plus bas peuple eſt capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un ſequin en vaut deux, croiraient-ils que le dieu *Sommonocodom* a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant.

Serait-il ſi difficile d'accoutumer les bachas & les charbonniers, les ſultans & les fendeurs de bois qui ſont tous également hommes, à ſe contenter de croire un DIEU infini, éternel, juſte, miſéricordieux, récompenſant au-delà du mérite, & puniſſant ſévèrement le vice ſans colère & ſans tyrannie ?

Quel eſt l'homme dont la raiſon puiſſe ſe ſoulever, quand on lui recommande l'adoration de l'être ſuprême, l'amour du prochain & de la juſtice ?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la

vertu, quand on s'égorgera pour ſavoir ſi la mère du dieu *Fo* accoucha par l'oreille ou par le nez? en ſera-t-on meilleur père, meilleur fils, meilleur citoyen?

On diſtribue au peuple du Tibet les reliques de la chaiſe percée du dalaï-lama; on les enchâſſe dans de l'ivoire, les ſaintes femmes les portent à leur cou; ne pourrait-on pas à toute force ſe rendre agréable à DIEU par une vie pure, ſans être paré de ces beaux ornemens qui après tout ſont étrangers à la morale?

Nous ne prétendons point offenſer les lamas, les bonzes, les talapoins, les derviches, à DIEU ne plaiſe; mais nous penſons que ſi on en feſait des chaudronniers, des cardeurs de laine, des maçons, des charpentiers, ils feraient bien plus utiles au genre-humain; car enfin nous avons un beſoin continuel de bons ouvriers, & nous n'avons pas un beſoin ſi marqué d'une multitude innombrable de lamas & de faquirs.

Priez DIEU pour eux & pour nous.

Donné à Conſtantinople le 10ᵉ *de la lune de Sheval, l'an de l'hégire* 1215.

INSTRUCTION

Du gardien des capucins de Raguse à frère Pédiculoso, partant pour Terre-Sainte.

I.

LA première chose que vous ferez, frère *Pédiculoso*, sera d'aller voir le paradis terrestre où DIEU créa *Adam* & *Eve*, si connus des anciens Grecs & des premiers Romains, des Perses, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous sera très-aisé de trouver le paradis terrestre : car il est à la source de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe & du Nil ; & quoique les sources du Nil & dè l'Euphrate soient à mille lieues l'une de l'autre, c'est une difficulté qui ne doit nullement vous embarrasser. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui sont à Jérusalem, vous ne pourrez vous égarer.

I I.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal ; car vous nous paraissez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé vous serez un très-savant & très-honnête homme. L'arbre de la science est un peu vermoulu, ses racines sont faites des œuvres des rabins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de S[t] *Thomas*, de S[t] *Bonaventure*, de

S[t] *Bernard*, de l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garasse*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tourneli* & du docteur *Tamponet*. L'écorce est rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit est amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris, & on endort les autres; mais dès qu'on est réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un sens nouveau qui est fort au-dessus du sens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il est dit expressément dans le Béreshit ou Genèse : *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement.* (*a*) Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. *Adam* en mangea, & vécut encore neuf cents trente ans.

III.

A l'égard du serpent qui était *la bête des champs la plus subtile*, il est enchaîné, comme vous savez, dans la haute Egypte, plusieurs missionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, & quel air il siffla pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être sifflé. Vous expliquerez ensuite quel est le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous savez que *chérub* en hébreu & en chaldéen signifie un bœuf, & que c'est pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr est un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde! Lisez sur cela S[t] *Ambroise*, l'abbé *Rupert*, & surtout le chérub dom *Calmet*.

(*a*) Genèse, chap. II, v. 17.

I V.

Examinez bien le ſigne que le Seigneur mit à *Caïn*. Obſervez ſi c'était ſur la joue ou ſur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdeliſé pour avoir tué ſon frère; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'inſiſterez pas ſur un fratricide pardonné, tandis que toute la race eſt damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pouſſer juſqu'à la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod; informez-vous ſoigneuſement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuiſiers, de forgerons, de ſerruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorſqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq perſonnes ſur la terre.

Hénoch eſt enterré dans cette ville que bâtit *Caïn* ſon aïeul; mais il vit encore, ſachez où il eſt, demandez-lui des nouvelles de ſa ſanté, & faites-lui nos complimens.

V I.

De là vous paſſerez entre les jambes des géans qui ſont nés des anges & des filles des hommes, (*b*) & vous leur préſenterez les vampires du révérend père dom *Calmet;* mais ſurtout parlez-leur poliment; car ils n'entendent pas raillerie.

(*b*) Genèſe, chap. VI, v. 4.

VII.

Vous comptez aller enfuite fur le mont Ararat voir les reftes de l'arche qui font de bois de Gopher. Vérifiez les mefures de l'arche données fur les lieux par l'illuftre M. *le Pelletier*. Mefurez exactement la montagne, mefurez enfuite celle de Pichancha au Pérou & le mont St Gothard. Supputez avec *Whifton* & *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-deffus. Examinez tous les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche ; & en revenant, ne vous arrêtez pas fur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez auffi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656 : l'original famaritain qui le met en 2309 : le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enfemble, & faites un compte jufte d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs & les Afiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais fa perfonne ; mais les Juifs ont été affez heureux pour defcendre de lui. Demandez à voir dans fes archives le pacte que DIEU fit avec lui & avec les bêtes. Nous fommes fâchés qu'il fe foit enivré, ne l'imitez pas.

Prenez furtout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'eft un point d'hiftoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'eſt devenu *Caïnam* fils d'*Arphaxad* ſi célébre dans les Septante, & dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père *Kirker* en a données. Conſultez *Paul Oroſe*, *Grégoire de Tours* & *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, & vous demanderez aux deſcendans d'*Abraham* le potier pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du blé à Memphis. Pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur. Ce qu'il gagna au juſte à ce manége. Sachez ſurtout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied, ou ſur ſon âne à la cour du roi d'Egypte & à celle du roi de Gérar : car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le Seigneur fit un pacte (*c*) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin feſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, & auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, & ſi les deux filles de *Loth* étaient

(*c*) Chap. XV.

pucelles lorſque le bon-homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous ſerez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la pourſuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la ſixième & ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille & une nuits*, & tout l'Exode dont *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* ſont une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.

X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Joſué*, ſucceſſeur de *Moſé*, & de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon : ce ſont de ces choſes qui arrivent tous les jours, & qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui eſt très-utile pour la morale, & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces, c'eſt l'hiſtoire des rois juifs. Il faut abſolument ſupputer combien ils commirent d'aſſaſſinats. Il y a des pères de l'Egliſe qui en comptent cinq cents quatre-vingts; d'autres, neuf cents ſoixante & dix; il eſt important de ne s'y pas

tromper. Souvenez-vous, furtout, que nous n'entendons ici que les affaffinats de parens : car pour les autres ils font innombrables. Rien ne fera plus édifiant qu'une notice exacte des affaffins & des affaffinés au nom du Seigneur. Cela peut fervir de texte à tous les fermons de cour fur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiftoire des rois vous pafferez aux prophètes, vous goûterez & nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le foufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée.* Ce n'eft pas feulement un foufflet probable comme celui du jéfuite dont parle *Pafcal*, c'eft un foufflet avéré par le S[t] Efprit, dont on peut tirer de fortes conféquences pour les joues des fidelles.

Lorfque vous ferez à *Ezéchiel*, c'eft-là que votre ame fe dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre I[er], quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle & face d'homme; une roue à quatre faces femblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous favez qu'enfuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez foigneufement à tous les prophètes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'eft pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier. (*d*) Tout lié qu'il eft, il trace le plan de Jérufalem fur une brique; puis il fe couche fur le côté gauche pendant

(*d*) *Ezéchiel*, chap. III.

trois cents quatre-vingt-dix jours, & enfuite pendant quarante jours fur le côté droit.

X I V.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point fon texte, comme vous avez déjà fait, c'eft un des péchés contre le St Efprit. Vous avez ofé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire fon pain avec de la bouze de vache, ce n'eft point cela, il s'agit de mieux. Lifez la Vulgate, *Ezéchiel*, chap. IV, v. 12. ,, *Comedes* ,, *illud, & ftercore quod egreditur de homine operies illud in* ,, *oculis eorum*. Tu le mangeras, tu le couvriras de ,, la merde qui fort du corps de l'homme. ,, Le prophète en mangea, & il s'écria : ,, *Pouah! pouah!* ,, *pouah! Domine Deus meus, ecce anima mea non eft* ,, *polluta*. Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon ,, DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. ,, Et le Seigneur par accommodement lui dit : ,, Je ,, te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde ,, d'homme. ,,

Confervez toujours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* eft un peu puant, le dîné des Ifraëlites dont il parle eft un peu anthropophage. (*e*) ,, Les pères mangeront leurs enfans & les ,, enfans mangeront leurs pères. ,, Paffe encore que les pères mangent les enfans qui font dodus & tendres; mais que les enfans mangent leurs pères qui font coriaces, cela eft-il de la nouvelle cuifine?

(*e*) Chap. V, v. 12.

X V.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIXme chapitre de ce même *Ezéchiel*. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns & aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 & suivans sont pour les Juifs : ,, Vous mangerez le ,, cheval & le cavalier. ,, Non-seulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures.

X V I.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiel*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* & de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (*f*) : ,, Vous êtes devenue ,, grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a ,, pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt*, ,, *pilus tuus germinavit*. Le temps des amans est venu ; ,, je me suis étendu sur vous, j'ai couvert votre ,, ignominie, je vous ai donné des robes de toutes ,, couleurs, des souliers d'hyacinthe, des bracelets, ,, des colliers, des pendans d'oreilles.... Mais ayant ,, confiance en votre beauté, vous avez forniqué

(*f*) Chap. XVI.

pour

» pour votre compte, vous vous êtes prostituée à
» tous les passans, vous avez bâti un bordel.....
» *Aedificasti tibi lupanar* : vous avez forniqué dans
» les carrefours.... On donne de l'argent à toutes
» les putains, & c'est vous qui en avez donné à vos
» amans. *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem*
» *dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis &c.....* Ainsi
» vous avez fait le contraire des fornicantes, &c.

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis : (*g*) » elle s'est
» abandonnée avec fureur à ceux dont les mem-
» bres sont comme des membres d'ânes, & dont la
» semence est comme la semence des chevaux. *Et*
» *insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes*
» *sunt ut carnes asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus*
» *eorum.* » Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légérement sur *Jérémie*, qui court tout nu dans Jérusalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point passer sous silence le prophète *Osée*, à qui » le Seigneur
» ordonne (*h*) de prendre une femme de fornica-
» tion, & de se faire des enfans de fornication, parce
» que la terre fornicante forniquera du Seigneur.
» Et *Osée* prit donc *Gomer*, fille d'*Ebalaïm.* » Quelque temps après » le Seigneur (*i*) lui ordonne de cou-
» cher avec une femme adultère, & il achète une

(*g*) Chap. XXIII. (*h*) *Osée*, chap. I. (*i*) Chap. III.

„ femme déjà adultère pour quinze pièces d'argent „ & une mefure & demie d'orge. „

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'esprit & le cœur* de la jeuneffe, que de favans commentaires fur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à fept livres dix fous. Les capucins, comme vous favez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau teftament. Vous concilierez les deux généalogies ; c'eft la chofe du monde la plus aifée ; car l'une ne reffemble point du tout à l'autre : il eft évident que c'eft-là le myftère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchifédech* : *Comme le menfonge fe trahit toujours par lui-même, les uns racontent fa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies eft la preuve évidente d'un puant menfonge. Oui pour *Melchifédech*, mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchifédech* n'était qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST était homme & DIEU ; donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* & *Jofeph* emmenèrent leur enfant en Egypte felon *Matthieu*, & comment felon *Luc* la famille refta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui font néceffaires à falut. Il y a de très-belles chofes à dire

fur l'eau changée en vin aux noces de Cana, pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean*, le feul qui en parle, dit expreffément qu'ils étaient ivres, *& cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Lifez furtout les *Queftions de Zapata*, (*) docteur de Salamanque, fur le maffacre des innocens par *Hérode;* fur l'étoile des trois rois ; fur le figuier féché pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne & en Veftphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils difent que fi on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du fentiment du révérend père *le Moine*, qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, & qu'il fit fort bien de le noyer, puifque le diable l'avait emporté fur le haut d'une montagne?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces chofes dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive inftance de juftifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangéliftes, étant mieux informé que tous fes confrères, & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-refpectable. Ce refpectable *Luc* affure que lorfque *Marie* fut prête d'accoucher, *Céfar Augufte*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les

(*) 2e vol. de la Philofophie.

prophéties, qu'on fit un dénombrement de toute la terre, & *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être ſavans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai ; que jamais *Auguſte* ne donna un édit ſi extravagant ; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, & que ce *Luc* était probablement un gredin, qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains ſous *Auguſte*, & que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques & tous les événemens, qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eſt paſſé à la cour, & qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il eſt plus inſtruit que les autres.

C'eſt ainſi que s'expriment les impies; mais ne croyez que les pies ; parlez toujours en pie. Liſez ſurtout ſur cet article les *Queſtions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verſet qui ne puiſſe embarraſſer un capucin ; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

X X.

Ne manquez pas de nous avertir ſi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces ſcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranſſubſtantiation, de l'aſcenſion, de l'aſſomption, de l'annonciation, de l'inquiſition ; & qui ſe contentent de croire un Dieu, de le ſervir en eſprit & en vérité, & d'être juſtes. Vous reconnaîtrez aiſément

ces monſtres. Ils ſe bornent à être bons ſujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils ſont l'aumône aux véritables pauvres & jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer* récollet doit ſe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre ſainte barbe.

POT POURRI.

§. I.

BRIOCHÉ fut le père de *Polichinelle*, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait ſon origine du prince des ſots & de la mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. M. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché* *Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume* *Jean Boudin;* mais en remontant toujours au prince des ſots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait, pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, & qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la

fenètre donne fur la rue S[t] Antoine, j'ai vu paſſer les ſyndics des apothicaires, qui allaient ſaiſir des drogues & du verd-de-gris, que les jéſuites de la rue S[t] Antoine vendaient en contrebande; mon voiſin M. *Huſſon*, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, & m'a dit: Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, & d'une rebellion au Paraguai; le cri public qui s'élève en France contr'eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation; mais ſachez que s'ils ſont perdus comme tous les honnêtes gens le déſirent, vous n'y gagnerez rien; vous ſerez accablé par la faction des janſéniſtes. Ce ſont des enthouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renverſèrent le trône de *Charles I.* Songez que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène; les fripons l'entendent.

Je diſputai long-temps contre M. *Huſſon;* je lui dis enfin: Monſieur, conſolez-vous, peut-être que les janſéniſtes ſeront un jour auſſi adroits que les jéſuites; je tâchai de l'adoucir, mais c'eſt une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de ſentiment.

§. III.

Brioché voyant que *Polichinelle* était boſſu par devant & par derrière, lui voulut apprendre à lire & à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épella aſſez paſſablement, mais il ne put jamais parvenir

à ſe ſervir d'une plume. Un des écrivains de ſa vie remarque qu'il eſſaya un jour d'écrire ſon nom, mais que perſonne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; ſa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit : Mon père & ma mère, je ſuis boſſu, & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi, nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toujours aimé les marionnettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais auſſi il y a de grands profits.

Monſieur & madame *Brioché* admirèrent le bon ſens du jeune homme ; la troupe ſe forma, & elle alla établir ſes petits tréteaux dans une bourgade ſuiſſe, ſur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était juſtement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magaſin de leur orviétan. Ils s'aperçurent qu'inſenſiblement la canaille allait aux marionnettes, & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de ſavonnettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accuſèrent *Polichinelle* de pluſieurs mauvais déportemens, & portèrent leurs plaintes devant le magiſtrat. La requête diſait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nèfles.

On prétendit auſſi qu'il avait moleſté un marchand de coqs-d'inde ; enfin ils l'accuſèrent d'être ſorcier. M. *Parfait*, dans ſon *Hiſtoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le père

Daniel penſe, ou du moins parle autrement. On ne ſait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'hiſtorien n'a pas jugé à propos de nous dire de ſes nouvelles.

§. IV.

Feu M. du *Marſais* aſſurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'eſt un grand malheur pour l'Etat, diſait-il, qu'un homme de mérite, ſans fortune, ne puiſſe parvenir à rien. Que de talens enterrés, & que de ſots en place! Quelle déteſtable politique d'avoir éteint l'émulation! M. du *Marſais*, ſans y penſer, plaidait ſa propre cauſe; il a été réduit à enſeigner le latin, & il aurait rendu de grands ſervices à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui euſſent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, & ce qu'on appelle *une dignité*.

Du *Marſais* aſſurait qu'un *Montagne*, un *Charon*, un *Deſcartes*, un *Gaſſendi*, un *Bayle*, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenans thèſe contre la philoſophie d'*Ariſtote*, ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufrédi*, & qu'ils n'euſſent point &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante*, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amſterdam. Il marchanda un aſſez

beau Christ chez le sieur *Vandergru*. Est-il possible, dit le ferrarois au batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jésus ? Je suis chrétien & catholique, répondit M. *Vandergru*, sans se fâcher ; & il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante* ? Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un socinien ; il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant, dit le ferrarois ? Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux paysages, & point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets ? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante passa chez un fameux anabaptiste, qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle église ils avaient été baptisés ? Fi donc ! Monsieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne sommes point encore baptisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M. *Sacrito*, lui dit : Enfuyons-nous vîte, voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens-ci vont s'égorger sans doute, selon l'antique usage, puisqu'ils pensent tous diversement ; & la populace nous assommera pour être sujets du pape.

Ils furent bien étonnés, quand ils virent tous ces

bonnes gens-là sortir de leurs maisons avec leurs commis, se saluer civilement, & aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions sur la place, en comptant les arméniens & les jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde, & le ferrarois retourna dans son pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres, à Hambourg, à Dantzick, à Venise même, &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'est à Constantinople.

J'eus l'honneur d'assister, il y a cinquante ans, à l'installation d'un patriarche grec, par le sultan *Achmet III*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de chrétiens dans la rue Cléobule; deux janissaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'église patriarchale, & il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille, je fus fort étonné de ne point y trouver de mosquée. J'en marquai ma surprise à monsieur l'intendant & à monsieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil, & que si les chrétiens avaient des églises chez les musulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour; mais l'affaire en demeure là, à cause de la constitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites ! vous n'avez pas été tolérans, & on ne l'est pas pour vous. Consolez-vous, d'autres à leur tour deviendront persécuteurs, & à leur tour ils seront abhorrés.

§. VI.

Je comptais ces choses il y a quelques jours à M. de *Boucacous*, languedochien très-chaud, & huguenot très-zélé. *Cavalisque !* me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuse des mosquées, & on ne nous accorde point de temples ! Pour des mosquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encore point demandé ; & j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétablisse vos temples, malgré toute la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui sommes les plus ardens serviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens, lui repliquai-je, & si ardens que vous avez fait neuf guerres civiles, sans compter les massacres des Cévènes. Mais, dit-il, si nous avons fait des guerres civiles, c'est que vous nous cuisiez en place publique ; on se lasse à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos, & je vous jure que nous serons des sujets très-fidelles.

C'est précisément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux sur vous, on vous laisse faire votre commerce, vous avez une liberté assez honnête. Voilà une plaisante liberté ! dit M. de *Boucacous* ;

nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſeaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce-là vivre ? eſt-ce-là être libre?

Alors je lui parlai ainſi : il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appelez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous*, *belle endormie*, & quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais!
Qui t'arrachant les enfans des mamelles
Ecraſera leurs têtes infidelles!

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaiſe muſique ?

M. de *Boucacous* m'interrompit, & me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſeaumes valait mieux ? Non, ſans doute, lui dis-je ; je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous ſommes tous juifs à vêpres, comme nous ſommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît ſeulement, c'eſt que les *Métamorphoſes* d'*Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites, & plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion, & ces gueules de baſilic, & ces collines qui ſautent comme des beliers, & toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poëſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que ſon père ne ſoit un meilleur poëte que *David*.

Mais enfin, nous ſommes la religion dominante chez nous ; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons, & j'ai parole de monſieur le gouverneur & de monſieur l'intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles ; l'imprudence ſeule fit & fera les perſécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner & de vous purger, parce que vos pères ont été malades ; mais que voulez vous ? ce monde eſt un grand *Bedlham*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques bohèmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatrième étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues, dont la vente les aida quelque

temps à ſubſiſter. Ils guérirent même de la galle l'épagneul d'une dame de conſidération ; les voiſins crièrent au prodige ; mais, malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité & de leur miſère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, & y trouvèrent un petit homme qui feſait des marionnettes pour ſon compte ; il s'appelait le ſieur *Bienfait ;* il avait tout juſte le génie qu'il fallait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait, mais il avait un galimatias fort convenable ; & il ne feſait pas mal ſes bamboches. Un compagnon qui excellait auſſi en galimatias, lui parla ainſi :

Nous croyons que vous êtes deſtiné à relever nos marionnettes ; car nous avons lu dans *Noſtradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate icſus res ſait en bi*, leſquelles priſes à rebours ſont évidemment : *Bienfait reſſuſcitera Polichinelle.* Le notre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé ſon chapeau, ſa boſſe & ſa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous ſera aiſé de lui faire une mouſtache, toute ſemblable à celle qu'il avait ; & quand nous ſerons unis enſemble, il eſt à croire que nous aurons beaucoup de ſuccès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Noſtradamus*, & *Noſtradamus* par *Polichinelle.*

Le ſieur *Bienfait* accepta la propoſition. On lui demanda ce qu'il voulait pour ſa peine ? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent.

Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le temps on a de tout. Le ſieur *Bienfait* ſe lia donc avec les bohèmes, & tous enſemble allèrent à Milan établir leur théâtre, ſous la protection de Mme *Carminetta*. On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaîtrait ſur le théâtre de Milan, & qu'il danſerait avec Mme *Gigogne*. Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y oppoſer ; le ſieur *Bienfait*, qui avait auſſi le ſecret de l'orviétan, ſoutint que le ſien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, & il devint ſi riche qu'il ſe mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien, il fut très-ingrat envers Mme *Carminetta*. Il acheta une belle maiſon vis-à-vis celle de ſa bienfaitrice, & il trouva le ſecret de la faire payer par ſes aſſociés. On ne le vit plus faire ſa cour à Mme *Carminetta;* au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeûner chez lui, & un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hiſſing*, je me tranſportai chez mon ami M. *Huſſon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie ſur le père *la Valette*, marchand banqueroutier d'Amérique ; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarraſſait plus de ces ſottiſes, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour-là

Polyeucte, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Husson*, pendant le premier acte, branlait toujours la tète. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant? J'avoue, dit-il, que je suis indigné contre ce sot *Polyeucte* & contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, & qui, accompagnant son beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque & aux chanoines? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au sieur *Lubolier*, (*) prédicant d'Amsterdam, & au sieur *Morfyé*. (**) compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju*? (***) C'est-là le fidelle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque*?

M. *Husson* me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, & il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

> Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant;
> Adieu, trop généreux & trop parfait amant;
> Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène, où elle demande à son amant la grâce de son mari.

(*) *Boullier*. (**) *Formey*. (***) *Jurieu*.

Il

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui eſt bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les ſentimens d'un coquin.

Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille,
Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille,
J'acquerrais bien par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penſer ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela; je ne ſuis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huſſon* eſt un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a perſiſté dans ſon avis, & moi dans le mien.

§. IX.

Nous avons laiſſé le ſieur *Bienſait* fort riche & fort inſolent. Il fit tant par ſes menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, & afficha que tout le monde ſerait tenu de l'appeler *Monſieur*, ſans quoi il ne jouerait point. C'eſt de-là que dans toutes les repréſentations des marionnettes, il ne répond jamais à ſon compère, que quand le compère l'appelle monſieur *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint ſi important qu'on ne donna plus

aucun ſpectacle ſans lui payer une rétribution, comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ſes domeſtiques, receveur des billets & ouvreur de loges, ayant été caſſé aux gages, ſe ſouleva contre *Bienfait*, & inſtitua d'autres marionnettes qui décrièrent toutes les danſés de Mme *Gigogne* & tous les tours de paſſe-paſſe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, compoſa le ſien de cinq ou ſix drogues; & le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*, ce qui excita un furieux procès, & on ſe battit long-temps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

M. *Huſſon* me parlait hier de ſes voyages; en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Echelles du Levant, il eſt allé en Perſe, il a demeuré long-temps dans les Indes, & a vu toute l'Europe. J'ai remarqué, me diſait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Meſſie, & qui ſe feraient empaler plutôt que de convenir qu'il eſt venu. J'ai vu mille turcs perſuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choſes les plus abſurdes. Cependant, qu'un philoſophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raiſon humaine eſt ſi horriblement obſcurcie, il eſt ſûr que s'il y a un ſou à gagner, l'imbécille l'emportera ſur le philoſophe. Comment des taupes ſi aveugles ſur

le plus grand des intérêts, font-elles lynx sur les plus petits ? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du sabbat ? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est-ce pas, dis-je à M. *Husson*, que les hommes sont superstitieux par coutume, & coquins par instinct ? J'y rêverai, me dit-il; cette idée me paraît assez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a essuyé bien des disgraces. Les Anglais, qui sont raisonneurs & sombres, lui ont préféré *Shakespeare;* mais ailleurs ses farces ont été fort en vogue; & sans l'opéra comique, son théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* & *Arlequin*, & on ne sait pas encore qui l'emportera. Mais ....

§. XII.

Mais, mon cher monsieur, disais-je, comment peut-on être à la fois si barbare & si drôle ? Comment dans l'histoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la S[t] Barthelemi & les contes de *la Fontaine* &c. ? est-ce l'effet du climat ? est-ce l'effet des lois ?

Le genre-humain, répondit M. *Husson*, est capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut signer l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, & assassina sa mère. Les singes font des tours extrêmement plaisans, & étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire

V 2

un lièvre, & baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette; elle tourne tantôt au doux souffle du zéphyr, tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouser une cousine, & quatre-vingt mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an, mariées avec leurs oncles, & deux cents cousins & cousines conjoints, cela fait en sacremens six millions huit cents mille livres par an, qui sortent du royaume. Ajoutez-y environ six cents mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France*, que le roi de France donne à des Français en bénéfices; joignez-y encore quelques menus frais; c'est environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au St Père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu; mais on conviendra que si nous avons beaucoup de cousines & de nièces jolies, & si la mortalité se met parmi les bénéficiers, la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd, tandis que nous avons des vaisseaux à construire, des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans, aucun n'ait pensé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de sorbonne de mes amis de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la somme susdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *St Pierre* sur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome; & comme je doutais que *St Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone;* mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babylone : or certainement Babylone veut dire Rome; donc vous devez de l'argent au pape, quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ; la saison avançait, l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service, & dirent pour raison que c'était la fête de *Ste Barbe*, la sainte la plus fêtée à Porentru. Hé ! mes amis, leur dit mon parent, vous avez été à la messe en l'honneur de *Barbe*, vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez

mon champ, au lieu d'aller au cabaret. *Ste Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, & que je manque de blé cette année ? Le maître-valet lui dit : Monſieur, vous voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un jour ſi ſaint. *Ste Barbe* eſt la plus grande ſainte du paradis ; elle grava le ſigne de la croix ſur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt & du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes : je ne travaillerai point le jour de *Ste Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, & ſon champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus ; le procès n'eſt pas encore jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les ſaints ; mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Je ſuppoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt ſous par jour, & qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, & cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne doivent point avoir ſur nous les royaumes voiſins qui n'ont ni *Ste Barbe* ni d'évêque de Porentru ? On répondait à cette objection que les cabarets ouverts les ſaints jours de fête produiſent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait, mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement ;

& que d'ailleurs ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, & point du tout épiſcopale; il ſoutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec M. *Evrard* que vous connaiſſez tous, nous vîmes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait? Un maçon me répondit que c'était à monſeigneur l'abbé de Citeaux; que le marché avait été fait à dix-ſept cents mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, & de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous? dit M. *Evrard*, n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cents cinquante mille livres de rente, & que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte & la plus odieuſe? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat, quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, & donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des

membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne font que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Evrard* : Vous allez trop loin & trop vîte ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans, ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiècles que je perds toute patience ; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être janſéniſte de bonne foi, & non par eſprit de parti. La belle aventure des billets de confeſſion la fit mourir de déſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance, ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui feſait paſſer ſes meubles & ſa vaiſſelle d'une province à une autre, des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes, & il eſt mort en priſon.

M. *Evrard* me conta des aventures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis : Mon cher monſieur *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous ; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous ; nous ſommes tous deux comme *Aſtolphe* & *Joconde*, qui penſaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles ; ils ſe mirent à voyager,

& ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. *Evrard*, mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans directeur de.... ou de.... ou de.... ou de.... & vous vous vengerez avec usure.

M. *Evrard* me crut; c'est à présent l'homme de France qui vole le roi, l'Etat & les particuliers de la manière la plus dégagée & la plus noble, qui fait la meilleure chère, & qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

S A Ü L,

D R A M E,

Traduit de l'anglais de M. Hut.

A V I S.

M. *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de M. *Huet*, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut*; ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of* GOD, *l'homme selon le cœur de* DIEU. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *George II*, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

SAUL, fils de *Cis* & premier roi juif.

DAVID, fils de *Jeſſé*, gendre de *Saül* & ſecond roi.

AGAG, roi des Amalécites.

SAMUEL, prophète & juge en Iſraël.

MICHOL, épouſe de *David* & fille de *Saül.*

ABIGAIL, veuve de *Nabal* & ſeconde épouſe de *David.*

BETZABÉE, femme d'*Urie* & concubine de *David.*

LA PYTHONISSE, fameuſe ſorcière en Iſraël.

JOAB, général des hordes de *David* & ſon confident.

URIE, mari de *Betzabée* & officier de *David.*

BAZA, ancien confident de *Saül.*

ABIEZER, vieil officier de *Saül.*

ADONIAS, fils de *David* & d'*Agith* ſa dix-ſeptième femme.

SALOMON, fils adultérin de *David* & de *Betzabée.*

NATHAN, prince & prophète en Iſraël.

GAG ou GAD, prophète & chapelain ordinaire de *David.*

ABISAG, de Sunam, jeune ſunamite.

EBIND, capitaine de *David.*

ABIAR, officier de *David.*

YESEZ, inſpecteur-général des troupes de *David.*

Les prêtres de *Samuël.*

Les capitaines de *David.*

Un clerc de la tréſorerie.

Un meſſager.

La populace juive.

PREMIER ACTE.

La ſcène eſt à Calgala.

DEUXIEME ACTE.

La ſcène eſt ſur la colline d'Achila.

TROISIEME ACTE.

La ſcène eſt à Siceleg.

QUATRIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hébron.

CINQUIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hérus-chalaïm.

* *On n'a pas obſervé dans cette eſpèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu & de temps. On a cru avec l'illuſtre la Motte devoir ſe ſouſtraire à ces règles. Tout ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts ſelon l'eſprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.*

SAÜL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O grand Saül ! le plus puissant des rois, vous qui régnez sur les trois lacs dans l'espace de plus de cinq cents stades ; vous vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés sur les plus puissans ânes, ainsi que les cinquante fils d'Amalec ; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon & de Béelzébuth ; vous qui, sans doute, mettrez sous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes & de si grandes espérances ?

SAUL.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin, & presse le doux raisin de la vallée d'Engaddy ! Hélas ! je cherchais les ânesses de mon père, je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût-à-Dieu au contraire que j'eusse cherché un royaume, & trouvé des ânesses ! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Eſt-ce le prophète Samuel, eſt-ce votre gendre David qui vous cauſe ce mortel chagrin?

SAUL.

L'un & l'autre. Samuel, tu le ſais, m'oignit malgré lui; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choiſir un prince, & dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre; il était prêtre, & vous étiez guerrier; il gouvernait avant vous; on hait toujours ſon ſucceſſeur.

SAUL.

Eh! pouvait-il eſpérer de gouverner plus long-temps! il avait aſſocié à ſon pouvoir ſes indignes enfans, également corrompus & corrupteurs, qui vendaient publiquement la juſtice: toute la nation s'éleva contre ce gouvernement ſacerdotal. On tira un roi au ſort: les dés ſacrés annoncèrent la volonté du ciel; le peuple la ratifia, & Samuel frémit: ce n'eſt pas aſſez de haïr en moi un prince choiſi par le ciel, il hait encore le prophète; car il ſait que, comme lui, j'ai le nom de voyant; que j'ai prophétiſé comme lui; & ce nouveau proverbe répandu dans Iſraël: Saül eſt auſſi au rang des prophètes, n'offenſe que trop ſes oreilles ſuperbes: on le reſpecte encore; pour mon malheur il eſt prêtre, il eſt dangereux.

BAZA.

N'eſt-ce pas lui qui ſoulève contre vous votre gendre David?

SAUL.

Il n'eſt que trop vrai, & je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

BAZA.

Votre alteſſe royale eſt trop bien affermie par les victoires, & le roi Agag votre illuſtre priſonnier vous eſt ici un ſûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire & de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre alteſſe royale.

SCENE II.

SAUL, BAZA, AGAG, Soldats.

AGAG.

Doux & puiſſant vainqueur, modèle des princes, qui ſavez vaincre & pardonner, je me jette à vos ſacrés genoux, daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon; je ſerai déſormais un voiſin, un allié fidelle, un vaſſal ſoumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur & un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit & pardonne.

SAUL.

Illuſtre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en ſauvant vos jours : les rois doivent reſpecter leurs ſemblables : qui ſe venge après la victoire, eſt indigne de vaincre : je ne mets point votre perſonne à rançon, elle eſt d'un prix ineſtimable : ſoyez libre; les tributs que vous payerez à Iſraël ſeront moins des marques de ſoumiſſion que d'amitié : c'eſt ainſi que les rois doivent traiter enſemble.

AGAG.

O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puiſſantes ſur mon cœur ! Je vivrai, je mourrai le ſujet du grand Saül, & tous mes Etats ſont à lui.

SCENE III.

Les perſonnages précédens ; SAMUEL, Prêtres.

SAUL.

SAMUEL, quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre ?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAUL.

Qu'ordonne-t-il?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAUL.

Dieu ſe repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui ſe repentent ; ſa ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAUL.

Eh ! quel homme n'en commet pas ? parlez, de quoi ſuis-je coupable ?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un roi.

AGAG.

Comment ! la plus belle des vertus ſerait regardée chez vous comme un crime ?

SAMUEL *à Agag.*

Tais-toi, ne blaſphème point. (*à Saül*) Saül ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites ſans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle ?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela ! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL *à ſes prêtres.*

Préparez-vous à m'obéir : & vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu ?

SAUL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût poſitif ; j'ai penſé que la bonté était le premier attribut de l'être ſuprême, qu'un cœur compatiſſant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidelle : Dieu vous réprouve, votre ſceptre paſſera dans d'autres mains.

BAZA *à Saül.*

Quelle inſolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAUL.

Gardez-vous-en bien ; ne voyez-vous pas qu'il eſt ſuivi de tout le peuple, & que nous ſerions lapidés, ſi je réſiſtais ; car, en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une choſe abominable !

SAUL.

N'importe ; les Juifs ſont plus abominables encore ; ils prendront la défenſe de Samuel contre moi.

BAZA *à part.*

Ah ! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées !

SAUL.

Hé bien donc, Prêtres, que faut-il que je faffe?

SAMUEL.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur: (*à fes prêtres.*) ô Prêtres facrés! enfans de Lévi, déployez ici votre zèle; qu'on apporte une table, qu'on étende fur cette table ce roi, dont le prépuce eft un crime devant le Seigneur. (*Les prêtres lient Agag fur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monftres!

SAUL.

Augufte Samuel, au nom du Seigneur.

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, demeurez ici, il vous l'ordonne; foyez témoin du facrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

AGAG *à Samuel.*

Ainfi donc, vous m'allez donner la mort: ô mort, que vous êtes amère!

SAMUEL.

Oui, tu es gras, & ton holocaufte en fera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas! Saül, que je te plains d'être foumis à de pareils monftres.

SAMUEL *à Agag.*

Ecoute, tu vas mourir; veux-tu être juif; veux-tu te faire circoncire?

AGAG.

Et fi j'étais affez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

SAMUEL.

Non, tu auras la satisfaction de mourir juif, & c'est bien assez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux!

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur; & tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, & ainsi de suite morceau par morceau. (*Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonaï.*)

AGAG.

O mort! ô tourmens! ô barbares!

SAUL.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

SAMUEL *aux prêtres.*

Emportez ce corps & cette table : qu'on brûle les restes de cet infidelle, & que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs : (*à Saül*) & vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

SAUL, *se jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs, je ne pourrai survivre à tant d'horreurs & tant de honte.

SCENE IV.

SAUL, BAZA, un meſſager.

LE MESSAGER.

SEIGNEUR, penſez à votre ſureté; David approche en armes, il eſt ſuivi de cinq cents brigands qu'il a ramaſſés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA.

Hé bien, Seigneur, vous le voyez : David & Samuel étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous ſerai fidelle juſqu'à la mort : quel parti prenez-vous ?

SAUL.

Celui de combattre & de mourir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

IMPITOYABLE époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe, te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes; il m'en a coûté assez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philistins pour présent de noces: deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise; & je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson: mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone & d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais & je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père!

DAVID.

Dieu m'en préserve, je ne veux que lui succéder: vous savez que j'ai respecté sa vie, & que lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le

bout de ſon manteau; la vie du père de ma chère Michol me ſera toujours précieuſe.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ſes ennemis? Pourquoi te ſouiller du crime horrible de rebellion, & te rendre par-là même ſi indigne du trône où tu aſpires ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel notre ennemi domeſtique, & de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré ?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre : vous ſavez qu'un jour, dans le village de Bethlehem, Samuel répandit de l'huile ſur ma tête : ainſi je ſuis roi, & vous êtes la femme d'un roi : ſi je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai raſſemblé cinq cents malfaiteurs perdus de dettes & de débauches, mais tous bons ſoldats. Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entière confiance; mais je n'ai jamais oublié que je ſuis juif; & ayant des commiſſions du roi Akis, pour aller ravager vos terres, j'ai très-ſouvent ravagé les ſiennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde, je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, & afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, & je lui diſais, par un ſalutaire menſonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons & les chèvres des Juifs ; quand je trouvais

quelque résistance, je fesais scier en deux, par le milieu du corps, ces insolens rebelles, ou je les écrasais sous les dents de leur herse, ou je les fesais rôtir dans des fours à briques. Voyez si c'est aimer sa patrie, si c'est être bon Israëlite.

MICHOL.

Ainsi, cruel, tu as également répandu le sang de tes frères & celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs; rien ne t'est sacré; tu trahiras ainsi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jessé, que je vous serai toujours fidelle.

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL *en embrassant David.*

MON cher, mon tendre époux, maître de mon cœur & de ma vie, venez, sortez avec moi de ces lieux dangereux, Saül arme contre vous, & Akis vous attend.

MICHOL.

Qu'entends-je? son époux? Quoi! monstre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, & vous avez pris une autre femme! quelle est donc cette insolente rivale?

DAVID.

Je suis confondu.

ABIGAIL.

Auguste & aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre servante; un héros tel que

David a befoin de plufieurs femmes ; & moi, je fuis une jeune veuve qui ai befoin d'un mari : vous êtes obligée d'être toujours auprès du roi votre père, il faut que David ait une compagne dans fes voyages & dans fes travaux ; ne m'enviez pas cet honneur, je vous ferai toujours foumife.

MICHOL.

Elle eft civile & accorte du moins ; elle n'eft pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtreffe de la maifon : monftre, où as-tu fait cette acquifition ?

DAVID.

Puifqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, & ufant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait : Nabal était un brutal qui ne favait pas les ufages du monde, il me refufa infolemment : Abigail eft née douce, honnête & tendre ; elle vola tout ce qu'elle put à fon mari pour me l'apporter : au bout de huit jours le brutal mourut.....

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'époufai la veuve.

MICHOL.

Ainfi Abigail eft mon égale : çà, dis-moi en confcience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'eft pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, fcélérat ! Hé, que fais-tu de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues! tu es comme les oiseaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, & il en faut dix-huit au fils de Jeſſé.

DAVID.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne; ſi je n'avais qu'une rivale, je ſerais plus difficile : cependant tu me le payeras.

ABIGAIL.

Auguſte reine, ſi toutes les autres penſent comme moi, vous aurez dix-ſept eſclaves de plus auprès de vous.

SCENE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

MON maître, que faites-vous ici entre deux femmes? Saül avance de l'Occident, & Akis de l'Orient, de quel côté voulez-vous marcher?

DAVID.

Du côté d'Akis, ſans balancer.

MICHOL.

Quoi! malheureux, contre ton roi, contre mon père!

DAVID.

Il le faut bien, il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous, Michol ; adieu Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je, ceci n'est pas une affaire de femme ; chaque chose a son temps, je vais combattre ; priez Dieu pour moi.

SCENE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

PROTEGEZ-MOI, noble fille de Saül, je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent : & comment se nomme-t-elle ?

ABIGAIL.

Achinoam, c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

MICHOL.

C'est une vilaine race que cette race de Jacob ; je suis fâchée d'en être ; mais, par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, & je vais de ce pas en épouser un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

SCENE V.

MICHOL, ABIGAIL, le messager EBIND.

EBIND.

AH princesse! votre Jonathas, savez-vous?

MICHOL.

Quoi donc! mon frère Jonathas!.....

EBIND.

Est comdamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari!

MICHOL.

Il n'est plus! on lui a arraché la vie!

EBIND.

Non, Madame, il est en parfaite santé : le roi votre père, en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philistins, & comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül pour augmenter les forces du soldat, qui était à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, & a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait : Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, & en a avalé la largeur de mon pouce ; Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir ; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole ; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel ; enfin Jonathas allait être offert en victime ; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide ; Jonathas est sauvé, & l'armée s'est mise à manger & à boire ; & au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel ; il est mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux, c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu ſoit béni.

EBIND.

Le roi Saül vient ſuivi de tous les ſiens; je crois qu'il va tenir conſeil dans cette chenevière, pour ſavoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis & les Philiſtins.

SCENE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

MICHOL.

MON père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, & eſſuyer les infidélités de mon mari?

SAUL.

Votre frère & votre mari ſont des rebelles: comment? manger du miel un jour de bataille! il eſt bien heureux que l'armée ait pris ſon parti; mais votre mari eſt cent fois plus méchant que lui; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAIL *à Michol.*

Ah! Madame, comme il roule les yeux, comme il grince les dents! fuyons au plus vîte; votre père eſt fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il eſt quelquefois poſſédé du diable.

SAUL.

Ma fille, qui eſt cette drôleſſe-là.

MICHOL.

C'eſt une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAUL.

Elle eſt aſſez jolie : je la prendrai pour moi au ſortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah ! le méchant homme, on voit bien qu'il eſt réprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; ſi David était ici, il vous jouerait de la harpe ; car vous ſavez que la harpe eſt un ſpécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAUL.

Taiſez-vous, vous êtes une ſotte, je ſais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah, Madame ! comme il eſt méchant ! il eſt plus fou que jamais ; retirons-nous au plus vîte.

MICHOL.

C'eſt cette malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs ; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE VII.

SAUL, BAZA.

SAUL.

MES capitaines, allez m'attendre ; Baza, demeurez : vous me voyez dans un mortel embarras ; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puiſſans ennemis, ils ſont derrière la montagne de Gelboé ; je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de cette bataille.

BAZA.

Eh, Seigneur ! il n'y a rien de plus aifé ; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre ? n'avez-vous pas même des vapeurs qui font un véritable avant-coureur des prophéties ?

SAUL.

Il eft vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus ; je ne fais ce que j'ai : as-tu fait venir la pythoniffe d'Endor ?

BAZA.

Oui, mon maître ; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous ?

SAUL.

Oui, fans doute, car elle a un efprit de Python.

BAZA.

Un efprit de Python, mon maître ! quelle efpèce eft cela ?

SAUL.

Ma foi, je n'en fais rien ; mais on dit que c'eft une femme fort habile : j'aurais envie de confulter l'ombre de Samuel.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment confulte-t-on une ombre ?

SAUL.

La pythoniffe les fait fortir de la terre, & l'on voit à leur mine fi l'on fera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'efprit ! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amufez point à toutes ces fottifes, & allons mettre vos troupes en bataille.

SAUL.

Refte ici, il faut abfolument que nous voyions une ombre : voilà la pythoniffe qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître ; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCENE

SCENE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE *arrivant avec un balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

QUEL mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abyme qui les couvre ? qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir ?

BAZA, *montrant Saül.*

C'eſt mon capitaine : ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorcière ?

LA PYTHONISSE *à Saül.*

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ſes lois éternelles ? combien me donnerez-vous ?

SAUL.

Un écu : & te voilà payée d'avance, vieille forcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans ; ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil, je vais en faire davantage ; & premièrement, je commande au ſoleil de paraitre.

BAZA.

En plein midi ! quel miracle !

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque choſe ſur la terre.

SAUL.

N'eſt-ce pas une ombre ?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAUL.

Comment eſt-elle faite ?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAUL.

N'a-t-elle pas une grande barbe ?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau & une grande barbe.

SAUL.

Une barbe blanche ?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAUL.

Juſtement, c'eſt l'ombre de Samuel; elle doit avoir l'air bien méchant ?

LA PYTHONISSE.

Oh ! l'on ne change jamais de caractère ; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAUL.

Ah ! je ſuis perdu.

BAZA.

Eh, Seigneur ! pouvez-vous vous amuſer à ces fadaiſes? N'entendez-vous pas le ſon des trompettes ? les Philiſtins approchent.

SAUL.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai ſon argent ; mais voilà un ſot capitaine.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID & ſes capitaines.

DAVID.

SAUL a donc été tué, mes amis? ſon fils Jonathas auſſi? & je ſuis roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB.

Oui, Milord; votre alteſſe royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül: car il n'eſt jamais permis de dire qu'un roi eſt mort: cet acte de juſtice vous conciliera tous les eſprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, & que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laiſſe des enfans: Isboſeth ſon fils règne déjà ſur pluſieurs tribus; comment faire?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent aſſaſſiner Isboſeth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, & vous règnerez ſur Juda & Iſraël.

DAVID.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laiſſé beaucoup d'argent? ſerai-je bien riche?

ABIEZER.

Hélas! nous n'avons pas le ſou; vous ſavez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes, il n'y avait que deux ſabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés : les Philiſtins, dont nous avons preſque tous été les eſclaves, ne nous laiſſèrent pas dans nos chaumières ſeulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; auſſi nos charrues nous ſont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hériſſé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raiſin : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres & des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait; je ne crois pas que nous puiſſions trouver dix écus dans toute la Judée; il y a quelques uſuriers qui rognent les eſpèces à Tyr & à Damas, mais ils ſe feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'eſt-on emparé du petit village de Salem & de ſon château?

JOAB.

Oui, Milord.

ABIEZER.

J'en ſuis fâché; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuſéens, avec qui nous ne ſommes point en guerre; c'eſt un lieu ſaint, car Melchiſédech était autrefois roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchiſédech qui tienne; j'en ferai une bonne fortereſſe; je l'appellerai Hérus-Chalaim; ce ſera le lieu de ma réſidence; nos enfans ſeront multipliés

comme le ſable de la mer, & nous règnerons ſur le monde entier.

JOAB.

Eh, Seigneur, vous n'y penſez pas ! cet endroit eſt une eſpèce de déſert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui eſt à ſec ſix mois de l'année : que n'allons-nous plutôt ſur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là ſont puiſſans, nous riſquerions de nous faire pendre; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaim, j'y demeurerai & j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos ſerviteurs viennent d'aſſaſſiner Isboſeth, qui avait l'inſolence de vouloir ſuccéder à ſon père, & de vous diſputer le trône; on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans ſon ſang; les tribus qui lui obéiſſaient ont fait ſerment de vous obéir; & l'on vous amène ſa ſœur Michol votre femme, qui vous avait abandonné, & qui venait de ſe marier à Phaltiel fils de Sais.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laiſſer avec lui; que veut-on que je faſſe de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez ſaiſir tout ce que poſſédait Isboſeth, apportez-le moi, nous le partagerons: vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboſeth, & qui m'ont rendu ce ſignalé ſervice; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu preſſées : je vous

rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, & qui a mis sous mes pieds le basilic & le dragon.

Tous les capitaines ensemble.

(*a*) Housah! housah! longue vie à David notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de son peuple.

(*ils sortent.*)

DAVID *à un des siens.*

Faites entrer Betzabée.

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chère Betzabée, je ne veux plus aimer que vous: vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir; votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez comme la tour du mont Liban; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassemens : Michol, Abigail, & toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes.

BETZABÉE.

Hélas, Milord! vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il est vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons, car pour de l'argent je n'en ai point encore, mais vous en aurez

(*a*) C'est le cri de joie de la populace anglaise, les Hébreux criaient *allek eudi ah!* & par corruption *hi ha y ah.*

quand j'en aurai volé dans mes courfes fur les grands chemins, foit vers le pays des Phéniciens, foit vers Damas, foit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Betzabée, vous pleuiez ?

BETZABÉE.

Hélas, oui, Milord!

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle ofé vous maltraiter?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Quel eft donc votre chagrin?

BETZABÉE.

Milord, je fuis groffe, mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois; & s'il s'aperçoit de ma groffeffe, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous?

BETZABÉE.

Hélas! j'ai fait ce que j'ai pu; mais il me dit qu'il veut toujours refter auprès de vous : vous favez qu'il vous eft tendrement attaché ; c'eft un des meilleurs officiers de votre armée; il veille auprès de votre perfonne quand les autres dorment; il fe met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte: enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une infupportable chenille; rien n'eft fi odieux que ces gens empreffés qui veulent toujours rendre fervice fans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table & des tablettes pour écrire.

BETZABÉE.

Milord, pour des tables vous ſavez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire ſur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons : » Appui de ma couronne, comme » moi ſerviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra cette » miſſive : marchez avec lui ſi tôt cette préſente reçue » contre le corps des Philiſtins, qui eſt au bout de la » vallée d'Hébron ; placez le féal Urie au premier rang, » abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première flèche, » de façon qu'il ſoit tué par les ennemis ; & s'il n'eſt pas » frappé par devant ayez ſoin de le faire aſſaſſiner par » derrière ; le tout pour le beſoin de l'Etat : Dieu vous ait » en ſa ſainte garde. Votre bon roi David. »

BETZABÉE.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chère enfant, ce ſont de ces petites ſévérités auxquelles on eſt quelquefois obligé de ſe prêter ; c'eſt un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le ſcandale.

BETZABÉE.

Hélas ! votre ſervante n'a rien à repliquer, ſoit fait ſelon votre parole.

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

BETZABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je ſoutenir ſa préſence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, & méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ſes commandemens; mes pieds, mon bras, ma vie ſont à ſon ſervice : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID *en l'embraſſant.*

Vous ſerez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Betzabée, ſoyez toujours auſſi attachée que moi à notre maître.

BETZABÉE.

C'eſt ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien-aimée, je ſuis obligé d'aller donner des ordres à-peu-près ſemblables pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah! je veux bien que les femmes ſoient maîtreſſes au lit : mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéiſſent.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BETZABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Betzabée, Betzabée; c'eſt donc ainſi que vous m'enlevez le cœur de Monſeigneur.

BETZABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puiſqu'il me quitte, & que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Iſraël dit que vous êtes groſſe de lui.

BETZABÉE.

Hé bien, quand cela ferait, Madame, eſt-ce à vous à me le reprocher; n'en avez-vous pas fait autant?

ABIGAIL.

Cela eſt bien différent, Madame; j'ai l'honneur d'être ſon épouſe.

BETZABÉE.

Voilà un plaiſant mariage; on ſait que vous avez empoiſonné Nabal votre mari, pour épouſer David, lorſqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît : vous en

feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine; mais fachez que je vais tout lui découvrir.

BETZABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAIL.

C'eft-à-dire que la chofe eft déjà faite.

BETZABÉE.

Quoi qu'il en foit, je ferai votre reine, & je vous apprendrai à me refpecter.

ABIGAIL.

Moi, vous refpecter, Madame!

BETZABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAIL.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de feigle, & on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je fois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

BETZABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de foufflets.....

ABIGAIL.

Ne vous en avifez pas, Madame, j'ai le bras bon & je vous rofferais d'une manière.....

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAIX-LA donc, paix-là : êtes-vous folles, vous autres? Il eſt bien queſtion de vous quereller, quand l'horreur des horreurs eſt ſur ma maiſon.

BETZABÉE.

Quoi donc, mon cher amant! qu'eſt-il arrivé?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaiſſez, s'eſt aviſé de violer ſa ſœur Thamar, & l'a enſuite chaſſée de ſa chambre à grands coups de pieds dans le cul.

ABIGAIL.

Quoi donc, n'eſt-ce que cela? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'eſt pas tout; mon autre fils Abſalon, quand il a vu cette tracaſſerie, s'eſt mis à tuer mon fils Ammon : je me ſuis fâché contre mon fils Abſalon, il s'eſt révolté contre moi, m'a chaſſé de ma ville de Hérus-Chalaim, & me voilà ſur le pavé.

BETZABÉE.

Oh! ce ſont des choſes ſérieuſes cela!

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils eſt oint à ta place.

DAVID.

Hélas oui! & pour preuve qu'il eſt oint, il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O ciel! que n'étais-je là? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain, voleur que j'abandonne à jamais: il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, & dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il eſt jeune, il eſt aimable, & tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes & des femmes : va, je renonce déſormais à toi, & je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier philiſtin que je rencontrerai. (*à Betzabée en lui feſant la révérence.*) Adieu, Madame.

BETZABÉE.

Votre ſervante, Madame.

SCENE III.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

VOILA donc cette Abigail que j'avais crue ſi douce! Ah! qui compte ſur une femme, compte ſur le vent: & vous, ma chère Betzabée, m'abandonnerez-vous auſſi?

BETZABÉE.

Hélas! c'eſt ainſi que finiſſent tous les mariages de cette eſpèce: que voulez-vous que je devienne ſi votre fils Abſalon règne? & ſi Urie, mon mari, ſait que vous avez voulu l'aſſaſſiner, vous voilà perdu & moi auſſi.

DAVID.

Ne craignez rien ; Urie eſt dépêché ; mon ami Joab eſt expéditif.

BETZABÉE.

Quoi ! mon pauvre mari eſt donc aſſaſſiné ; hi, hi, hi, (*elle pleure.*) oh, hi, ha.

DAVID.

Quoi ! vous pleurez le bon-homme ?

BETZABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La ſotte choſe que les femmes ; elles ſouhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent ; & quand elles l'ont obtenue, elles ſe mettent à pleurer.

BETZABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE IV.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

DAVID.

HÉ bien, Joab, en quel état ſont les choſes ? qu'eſt devenu ce coquin d'Abſalon ?

JOAB.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, & je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah ! Abſalon mon fils ! hi, hi, ho, ho, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari : chacun a sa faiblesse.

DAVID.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature, quelque juif qu'on soit, mais cela passe, & le train des affaires emporte bien vîte ailleurs.

SCENE V.

Les personnages précédens, & le prophète NATHAN.

BETZABÉE.

EH ! voilà Nathan le Voyant, Dieu me pardonne ! que vient-il faire ici ?

NATHAN.

Sire, écoutez & jugez : il y avait un riche qui possédait cent brebis, & il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une ; le riche a pris la brebis & a tué le pauvre ; que faut-il faire du riche ?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, & Betzabée est la brebis.

BETZABÉE.

Moi, brebis !

DAVID.

Ah ! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon, puiſque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché : c'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes : épouſez la belle Betzabée, un des fils que vous aurez d'elle règnera ſur tout Iſraël : je le nommerai aimable, & les enfans des femmes légitimes & honnêtes ſeront maſſacrés.

BETZABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophète, viens çà que je t'embraſſe.

DAVID.

Eh! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète ; réjouiſſons-nous nous autres ; allons, puiſque tout va bien, je veux faire des chanſons gaillardes ; qu'on me donne ma harpe. (*il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux par le ciel envoyés, (*b*)
Dans le ſang vous baignerez vos pieds ;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront

Ayez ſoin, mes chers amis, (*c*)
De pendre tous les petits
Encore à la mamelle,
Vous écraſerez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

(*b*) *Ut intingatur pes tuus in ſanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipſo.*

(*c*) *Beatus qui tenebit & allidet parvulos ad petram.*

BETZABÉE.

BETZABÉE.

Sont-ce là vos chanſons gaillardes ?

DAVID *en chantant & danſant.*

Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Finiſſez donc vos airs de corps-de-garde; cela eſt abominable : il n'y a point de ſauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog & de Magog en auraient honte.

DAVID *toujours ſautant.*

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Je m'en vais, ſi vous continuez à chanter ainſi, & à ſauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : fi ! quelles manières !

DAVID.

Je danſerai, oui je danſerai; je ſerai encore plus mépriſable, je danſerai devant des ſervantes; je montrerai tout ce que je porte, & ce me ſera gloire devant les filles. (*d*)

JOAB.

A préſent que vous avez bien danſé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raiſon, il y a temps pour tout : retournons à Hérus-Chalaim.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre; il faudrait avoir quelque argent de réſerve, & ſavoir combien vous avez de ſujets

(*d*) Preſque toutes les paroles que les acteurs prononcent ſont tirées des livres judaïques, ſoit chroniques, ſoit paralipomènes, ſoit pſeaumes.

qui puissent marcher en campagne, & combien il en restera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conseil est très-sensé : allons, Betzabée, allons régner, m'amour. *(il danse, il chante.)*

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID *assis devant une table*, ses Officiers *autour de lui.*

DAVID.

SIX cents quatre-vingt-quatorze schellings & demi d'une part, & de l'autre cent treize un quart, font huit cents schellings trois quarts : c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor ; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

Milord, le temps est dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous ?

JOAB.

Milord, votre altesse est volée comme tous les autres rois : les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous ; ils font bonne chère à nos dépens, & le soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux ; (e) en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

(e) C'est ainsi que le saint roi *David* en usait avec tous ses prisonniers, excepté quand il les fesait cuire dans des fours.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages & de chapons; trente tonneaux de fleur de farine & soixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie & toute celle du roi des Indes.

JOAB.

Rien n'est pourtant plus vrai, car cela est écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'est qu'on vole votre altesse royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant entre les mains de mon contrôleur-général?

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or; deux millions vingt-quatre mille talens d'argent & dix mille dragmes d'or; ce qui fait au juste, au plus bas prix du change, un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres sterling.

DAVID.

Tu es fou, je pense: toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses: comment veux-tu que j'aie amassé ce trésor dans un aussi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB.

Je n'en fais rien; je ne fuis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des fottifes tous tant que vous êtes : je faurai mon compte avant qu'il foit peu; & vous, Yefès, a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

YESÈS.

Oui, Milord; vous avez onze cents mille hommes d'Ifraël, & quatre cents foixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment ! j'aurais quinze cents foixante-dix mille hommes fous les armes ? cela eft difficile dans un pays qui jufqu'à préfent n'a pu nourrir trente mille ames : à ce compte, en prenant un foldat par dix perfonnes, cela ferait quinze millions fix cents foixante-dix mille fujets dans mon empire : celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'eft-là le miracle.

DAVID.

Ah, que de balivernes ! je veux favoir abfolument combien j'ai de fujets; on ne m'en fera pas accroire; je ne crois pas que nous foyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à votre alteffe royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal fon temps; mais qu'il entre.

SCENE II.

Les personnages précédens ; le docteur GAG.

DAVID.

Que voulez-vous, docteur Gag ?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment ! en quoi, s'il vous plaît ?

GAG.

En fesant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es ? Y a-t-il une opération plus sage & plus utile que de savoir le nombre de ses sujets ? un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons ?

GAG.

Tout cela est bel & bon ; mais DIEU vous donne à choisir de la famine, de la guerre ou de la peste.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission : j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toujours bonne chère ; si je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choisis la peste ; j'espère que tu l'auras, & que tu créveras comme tu le mérites.

GAG.

DIEU ſoit béni ! (*il s'en va criant la peſte ; & tout le monde crie, la peſte, la peſte.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peſte, pour avoir fait ſon compte ?

SCENE III.

Les perſonnages précédens, BETZABÉE, SALOMON.

BETZABÉE.

HÉ, milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choiſir la peſte ; il eſt mort ſur le champ ſoixante-dix mille perſonnes, & je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi & pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je ſuis las de tout ceci : il faut donc que j'aie plus de peſtiférés que de ſujets : écoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, Milord, j'en connais une qui ſera votre fait ; elle s'appelle Abiſag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, qu'elle m'échauffe.

BETZABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la présente.

DAVID.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien ?

ABISAG.

Oui-dà, Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETZABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes ; tu ne m'aimes plus ! & que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis ton héritage ?

DAVID.

Oh, je tiendrai ma parole ; c'est un petit garçon qui est tout-à-fait selon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou : approche, petit drôle, que je t'embrasse : je te fais roi, entends-tu ?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponse ; je suis très-content de lui : va, tu règneras bientôt, mon enfant ; car je sens que je m'affaiblis ; les femmes ont ruiné ma santé ; mais tu auras encore un plus beau sérail que moi.

SALOMON.

J'espère m'en tirer à mon honneur.

BETZABÉE.

Que mon fils a d'esprit ! je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

SCENE IV.

Les personnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MON père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux grâces à vous demander ; la première, c'est de vouloir bien me nommer votre successeur, attendu que je suis le fils d'une princesse, & que Salomon est le fruit d'une bourgeoise adultère, auquel il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus : ne violez pas en sa faveur les lois de toutes les nations.

BETZABÉE.

Ce petit oursin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raison ; quelle est l'autre grâce que tu veux, petit misérable ?

ADONIAS.

Milord, c'est la jeune Abisag de Sunam qui ne vous sert à rien ; je l'aime éperdument, & je vous prie de me la donner par testament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je sens que je m'affaiblis, je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abisag. *(Adonias sort.)*

ABISAG *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace.

DAVID.

Je fens que je me meurs, qu'on me mette fur mon lit de repos.

SALOMON *fe jetant à fes pieds.*

O roi ! vivez long-temps.

BETZABÉE.

Puiffe-t-il mourir tout-à-l'heure, le vilain ladre, & nous laiffer régner en paix !

DAVID.

Ma dernière heure arrive, il faut faire mon teftament, & pardonner en bon juif à tous mes ennemis : Salomon, je vous fais roi juif; fouvenez-vous d'être clément & doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'affaffiner mon fils Adonias, quand même il embrafferait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle fageffe ! quelle bonté d'ame ! mon père, je n'y manquerai pas, fur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a fervi dans mes guerres, & à qui je dois ma couronne ? je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire affaffiner auffi, car il a mis du fang dans mes fouliers.

JOAB.

Comment, monftre ! je t'étranglerai de mes mains; va, va, je ferai bien caffer ton teftament, & ton Salomon verra quel homme je fuis.

SALOMON.

Eft-ce tout, mon cher père ? n'avez-vous plus perfonne à expédier ?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaiſe : attendez, il y a encore un certain Semei qui m'a dit autrefois des ſottiſes, nous nous raccommodâmes ; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais ; il m'a très-bien ſervi, il eſt mon conſeil privé ; vous êtes ſage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté ſera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu feras le plus ſage des rois, & le Seigneur te donnera mille femmes pour récompenſe : je me meurs ! que je t'embraſſe encore ! adieu.

BETZABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER.

Allons vîte enterrer notre bon roi David.

Tous enſemble.

Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme ſelon le cœur du Seigneur.

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi ? qui réchaufferai-je ?

SALOMON.

Viens çà, viens çà, tu feras plus contente de moi que de mon bon-homme de père.

Fin du cinquième & dernier acte.

AU REVEREND PERE EN DIEU,

MESSIRE

JEAN DE BEAUVAIS,

Créé par le feu roi, Louis XV, évêque de Senez.

MON REVEREND PERE EN DIEU, (1)

J'ASSISTAI ces jours passés au service que fit le curé de Neuilli. ,, Ouailles, dit-il, souhaitons la vie ,, éternelle à notre bon roi qui ne demanda que ,, la paix, après avoir gagné deux batailles en ,, personne ; qui fit l'aumône aux pauvres ; qui ,, aurait payé toutes ses dettes s'il avait eu de ,, l'argent ; qui fonda l'école-militaire ; qui a bâti le

(1) *Jean de Beauvais*, après avoir insulté à la vérité & à la raison dans son oraison funèbre, comme c'est l'usage, insulta de plus à la mémoire du roi son bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché, & il se trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté *Louis XV* pendant sa vie, & qu'il avait comblés de biens, déchirer sa mémoire, & témoigner de sa mort une joie indécente. Les gens qu'on appelle philosophes, & que ce prince, trompé par la calomnie, avait plus laissé persécuter qu'il ne les avait encouragés, furent alors les seuls qui lui rendissent quelque justice. (*) On leur reproche d'oser juger les rois pendant qu'ils règnent, mais ils savent les respecter, & durant leur vie & même lorsqu'ils ont cessé de régner : ils savent qu'il y a autant de bassesse à insulter un pouvoir qui n'est plus, qu'à flatter la main qu'on craint, ou dont on espère.

(*) Voyez son éloge (*Mélanges littéraires.*)

» beau pont de Neuilli, fur lequel vous vous pro-
» menez ; & qui avait un valet de garde-robe,
» auquel je dois ma cure. »

Cette oraifon funèbre me plut beaucoup, parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle partait du cœur, & furtout qu'elle était courte.

J'ai affifté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue ; mais l'affemblée ne trouva pas bon que vous commençaffiez par parler de vous : *Quand j'annonçai il y a peu de temps la divine parole....*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débuter, dans l'éloge d'un roi, par celui de *meffire Jean de Beauvais.* Nous aimons la parole divine, l'égoïfme la profane.

Vous dites que DIEU feul *poffède l'immortalité ;* & nos ames, mon révérend père, & nos ames ! ne paffent-elles pas pour être immortelles auffi ? On aurait fouhaité que vous euffiez dit : DIEU *qui poffède & qui donne l'immortalité.* Car enfin, le diable, comme vous favez, le diable qui nous infpire tant de paffions, le diable qui eft par-tout, a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie*, mon révérend père ; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante & une marmite bouillante.* (*a*) Dans un âge plus mûr, il fut accufé d'avoir trahi fon roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie* ? Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif ? Avez-vous vu comme lui une verge veillante & une marmite bouillante ?

(*a*) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12, 13.

Vous comparez une auguſte princeſſe, qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de *Jephté*, à qui ſon père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas*, qu'*Athalie* fit poignarder ; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par ſa grand'mère, & jamais il ne coupa le cou de ſa fille. Il faut que les comparaiſons ſoient juſtes, même dans une oraiſon funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chaſſé les jéſuites. Vous ne deviez pas comparer cette ſociété à *Jonas*, que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiſer une tempête. Les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, de Portugal, le ſouverain de Rome, ne ſont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient, dans ce ſiècle de raiſon, ſe garder de toutes ces comparaiſons puériles.

Vous dites que *les anciens parlemens ſe ſont laiſſés entraîner par l'impulſion des circonſtances au-delà de leur premier but*. L'impulſion des bienſéances & de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phraſes.

Quelle impulſion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réſervé*, dites-vous, *au dix-huitième ſiècle, d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la juſtice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle.* Et vous proclamez le ſucceſſeur de *Louis XV*, le reſtaurateur des mœurs ! vous auriez dû l'appeler le conſervateur. Car enfin, M. de *Beauvais*, dans quel temps a-t-on vu plus de princeſſes renommées par des mœurs

plus pures ? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de miniſtres des finances dans une pauvreté ſi reſpectée ? Avez-vous ſu quels hommes étaient meſſieurs d'*Argenſon !* L'un, étant miniſtre, a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laiſſé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'hiſtoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de perſonnages qui aient ſoutenu ce qu'on appelle ſi lâchement une diſgrace, avec plus de *grandeur & d'honnêteté naturelle*, que certains miniſtres dont je ne vous dirai point le nom ?

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur d'ame, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuſes, qui ſe multiplient tous les jours, auraient dû vous avertir de reſpecter un peu plus votre ſiècle & le feu roi votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire) une ſatire un peu groſſière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il eſt vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans ſon conſeil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infame ſuperſtition eſt la mère de l'hypocriſie ; & la vertu eſt la fille de la religion ſage, éclairée & indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocriſie ?

Vous vous ſervez du mot de *vice*, en parlant des ſentimens du dernier roi. Ah ! Monſieur, employons le mot propre. L'amour eſt une faibleſſe ; l'ingratitude envers ſon bienfaiteur eſt un vice : ce ſont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour inſulter ainſi

ſon ſiècle & ſon maître, il faudrait être prodigieuſement ſupérieur à l'un & à l'autre. Mais alors on ne les inſulterait pas. (*b*)

A propos, je n'ai lu ni dans *Boſſuet* ni dans *Fléchier* que les ames des rois *palpitaſſent* au jugement de DIEU. Ayez la complaiſance de me dire comment une ame palpite? c'eſt apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble ſerviteur,

B., académicien.

(*b*) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé : *De la Félicité publique*, livre qui répond à ſon titre, composé par un homme d'une grande naiſſance, & très-ſupérieur à cette naiſſance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainſi que les arts, ſe ſont perfectionnés dans ce ſiècle, depuis Pétersbourg juſqu'à Cadix ; & que jamais les hommes n'ont été plus inſtruits & plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* & des *Voiſins* dans le grand ſiècle de *Louis XIV*; nous avons vu dans le nôtre quelques injuſtices abominables, commiſes avec le glaive de la juſtice. Ce ſont des orages paſſagers au milieu des beaux jours. Jamais la ſociété n'a été plus aimable & plus remplie de ſentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé ſur les mœurs. S'il ſe trouve quelques miſérables, comme un abbé *Sabotier*, qui commente *Spinoſa*, & qui prêche la religion catholique, apoſtolique & romaine, qui recommande la chaſteté dans un dictionnaire de trois ſiècles, & qui faſſe des vers infames dans un b..... au ſortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, &c. de telles horreurs ne ſont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Verſailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chef-d'œuvres de l'art.

Aſſemblez tous les ſages de l'Europe, & demandez-leur quel temps ils préfèrent ; ils répondront, celui-ci.

Meſſieurs les Pariſiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

QUESTIONS SUR LES MIRACLES. (1)

PREMIERE LETTRE.

A M. le professeur R....., par un proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres & par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux : mais le pauvre *Needham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Needham* & les anguilles, le volume de *Physique* de cette édition.

ou ſa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, & la vie aux morts; ceux qui ſont des types, des allégories manifeſtes; enfin ceux qu'il promet de faire, & dans l'attente deſquels le genre-humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, *qui ont manifeſté ſa puiſſance ou ſa bonté.*

JESUS n'était pas encore né, & il faut convenir qu'il feſait déjà les plus grands miracles, puiſqu'il était DIEU, & conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche & conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe & de l'or.

Voilà ſans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel & ſur la terre; ce ſont des aſtres, des anges, des rois qui en ſont les miniſtres. JESUS doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode*, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que JESUS était roi, & que, pour le perdre, il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, & peut certainement être compté parmi les prodiges

qui accompagnèrent la naiſſance & la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique & non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuples que JESUS ſortant nu hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, & devant leſquels tous les hommes dûrent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut ſans doute ces miracles ; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-DIEU eût été ſupplicié, & *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux ; mais probablement JESUS ne ſouffrit pas ce mélange adultère du vrai Dieu & des dieux des gentils, & empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réſervait au pieux *Conſtantin.*

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Egliſe, nous certifie cette anecdote ; & *Euſèbe* la confirme dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, livre II, chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine ; qu'*Euſèbe* de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire ; il ſe ſert des mots *on dit.* Mais enfin, ou *Pilate* écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont

forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois imposteurs & superstitieux ; ils étaient donc les plus méprisables de tous les hommes. Or, comment des hommes si lâches étaient-ils si constans dans leur foi ? c'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches & fourbes par la bassesse de leur état & de leur ame, & qu'ils étaient constans dans leur foi par leur fanatisme.

Grotius, *Abadie*, *Houteville*, & vous, Monsieur, vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble, quelles que soient les faiblesses & les contradictions de l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu sans doute les actes & les lettres de *Pilate*; mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de JESUS-CHRIST.

On insiste encore ; on nous dit : Les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes, que nous trouvons encore dans *Justin*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Lactance*. Ils ont supposé des évangiles, ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de *Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul*. Ils ont supposé même des lettres de JESUS-CHRIST. Ils ont interpolé des passages dans l'historien *Josephe*, pour faire accroire que ce *Josephe* non-seulement fit mention de JESUS, mais même le regarda comme le messie, quoique *Josephe* fût un

pharisien obstiné. Ils ont forgé les constitutions apostoliques, & jusqu'au symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi juifs, d'égyptiens, de syriens & de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables ; & les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à *Constance Chlore* & à *Constantin* son fils. Voilà, dit-on, l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme ; ses fondemens sont l'enthousiasme, la fraude & l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de *Celse*, de *Porphyre*, d'*Apollonius*, de *Simmaque*, de *Libanius*, de l'empereur *Julien*, de tous les philosophes jusqu'au temps des *Pomponace*, des *Cardan*, des *Machiavel*, des *Socins*, de milord *Herbert*, de *Montagne*, de *Charron*, de *Bacon*, du chevalier *Temple*, de *Locke*, de milord *Shaftesbury*, de *Bayle*, de *Voolaston*, de *Toland*, du *Tindal*, de *Collins*, de *Wolston*, de milord *Bolingbroke*, de *Midleton*, de *Spinosa*, du consul *Maillet*, de *Boulainvilliers*, de *du Marsais*, de *Meslier*, de *la Métrie* & d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les musulmans, les Chinois & les anciens Parsis, croiraient insulter DIEU, s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre, vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet ; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs ? Non ; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables : par exemple, *Tertullien*, dans son livre du Scorpion ; *Origène*, dans son commentaire sur *St Matthieu* ; *St Epiphane*, dans sa trentième leçon des héréfies des ébionites ; *Eustache*, dans son Examéron ; & beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de *St Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie*, dont JESUS parle dans *St Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres, & il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème* ; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que JESUS avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé : *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un juif contre JESUS-CHRIST dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que *Judas* son adversaire en fesait d'aussi grands, & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ;

que les hommes d'Etat, les gens d'esprit, les philosophes s'en sont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat Judæus apella* d'*Horace*, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens, regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de JESUS, c'étaient des théurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient JESUS que comme un magicien, & qui, infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane & de tant d'autres, admettaient aussi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des gens absurdes ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés sur l'histoire de la pythonisse d'Endor, & sur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'Eglise, qui pensaient que l'ame est une substance ignée, disaient que cette substance peut être évoquée par des sortiléges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philosophes grecs & romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, & qu'ils leur disaient seulement : Si vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe & l'Asie en sont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoses, nous en avons mille ; vos prestiges ne sont qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans, & vous les derniers. C'est-là, continuent nos

adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des païens & des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles, & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe feſait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui; les miracles étaient néceſſaires à l'Egliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'Egliſe établie; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU: les miracles ſont pour lui des actions ordinaires; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple fut miraculeuſe; & quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs & par les chrétiens aient été des imitations du paganiſme, ce ſont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des chrétiens.

Nos adverſaires repliquent que les païens *exiſtaient* long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte floriſſaient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin & d'Oreb; que ces Juifs qui empruntèrent des Egyptiens la circonciſion & tant de cérémonies, & qui n'eurent des voyans, des prophètes qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils font des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à *Moïſe;* mais de *Moïſe*, nous remontons à *Abraham* & à *Noé* par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore; ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre; & ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de DIEU de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte & ſuſpendue, & du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens : Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous ſont égaux; il eſt auſſi impoſſible à l'homme & auſſi aiſé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le ſoleil; & ſans examiner ſi les prodiges chrétiens ſont plus grands que les prodiges moſaïques, il eſt ſûr que DIEU ſeul a pu opérer les uns & les autres.

Des miracles typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur *Wolſton* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlèvement de JESUS par le

diable ſur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre; de la transfiguration ſur le Thabor &c : mais preſque tous les pères de l'Egliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre DIEU ſur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de mars, & pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de juſtice & de charité, alors il n'y a rien-là que d'utile & de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes? DIEU qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui & de le tranſporter ſur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition? Si le diable tente DIEU, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, *qui* ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervait dans ces temps-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde; que jamais roi n'envoya des courriers à ſes voiſins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces ;* que nul homme n'envoya un valet ſur les grands chemins, forcer les borgnes & les boiteux à venir ſouper chez lui; qu'on n'a jamais mis perſonne en priſon pour n'avoir pas eu ſa robe nuptiale; mais le ſens de toutes ces paraboles eſt une inſtruction morale.

Me ſera-t-il permis à cette occaſion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les paſſages de *Confucius*, de *Pythagore*, de *Zaleucus*, de *Solon*, de *Platon*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, aux diſcours de JESUS-CHRIST, qui leur paraiſſent trop populaires & trop bas? Tous ces philoſophes écrivaient pour des philoſophes, mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'eſt pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple : & à quel peuple? à celui de Capharnaüm & des bourgades de la Galilée. Il ſe conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne ſe donnait pas pour roi. Il était DIEU, mais il ne s'annonçait pas pour DIEU. Il était pauvre, & il évangéliſait les pauvres. Nos adverſaires ne peuvent pas ſouffrir que les évangéliſtes faſſent dire à DIEU que le *blé doit pourrir pour germer*, *qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela eſt non-ſeulement bas, diſent-ils, mais cela eſt faux. Premièrement, les comparaiſons priſes des choſes naturelles ne ſont pas baſſes ; il n'eſt rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui eſt faux en ſoi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On replique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y aſſervir. Et nous repliquons, à notre tour, que DIEU vint enſeigner la morale, & non la phyſique.

Des miracles promis par JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST promet, dans St Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté, avant que la génération préſente ſoit

paſſée. Dans S[t] Jean, il promet le même miracle. *S[t] Paul* en conſéquence dit aux Theſſaloniciens qu'ils iront enſemble au-devant de JESUS, au milieu de l'air. Ce grand miracle, diſent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du tranſport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de *foi*.

Mais on répond que l'avénement de JESUS au milieu des nuages, eſt réſervé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promeſſe de tranſporter les montagnes, c'eſt une expreſſion qui marque que nous n'avons preſque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire paſſer un chameau par le trou d'une aiguille, prouve ſeulement la difficulté qu'un homme riche ſoit ſauvé.

De même, ſi l'on prenait à la lettre la plupart des expreſſions hébraïques dont le nouveau teſtament eſt rempli, on ſerait expoſé à ſe ſcandaliſer : *Je ne ſuis point venu apporter la paix, mais le glaive*, eſt un diſcours qui effraie les faibles. Ils diſent que c'eſt annoncer une miſſion deſtructive & ſanguinaire, que ces paroles ont ſervi d'excuſe aux perſécuteurs & aux maſſacres pendant plus de quatorze ſiècles; & cette idée eſt un prétexte à bien des perſonnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien conſidérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au lieu de ſe révolter. Ainſi les miracles de JESUS & ſes paraboles ſont autant de leçons.

Des miracles des apôtres.

ON demande comment des langues de feu defcendirent fur la tête des apôtres & des difciples dans un galetas? comment chaque apôtre, en ne parlant que fa langue, parlait en même temps celle de plufieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans fon idiome; comment chaque auditeur, entendant prêcher dans fa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau au mois de mai? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle fans fe faire entendre de perfonne, mais non celui qui fe fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois propofées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on eft convenu que DIEU a fait des miracles pour fubftituer le chriftianifme au judaïfme, on ne doit pas incidenter fur la manière dont DIEU les a opérés; il eft également le maître de la fin & des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y eft pris pour vous guérir? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'eft que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puiffance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui difent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles; & c'eft ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS & des apôtres paraiffent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, difent-ils,

n'en a pas été meilleur; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens, des Vaudois, des Albigeois; témoins tant de ſchiſmes ſanglans, témoin enfin la St Barthelemi; mais c'eſt-là l'abus de la religion chrétienne, & non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits eſt un arbre de mort: il eſt un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui conſtituent l'Egliſe triomphante; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que DIEU vînt ſur la terre, & qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon ſoyez juſte, & vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de DIEU, & je ne puis que me recommander avec vous à ſa miſéricorde.

La mort d'*Ananie* & de *Saphire* vous ſcandaliſe, vous êtes effrayé que *Pierre* faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Egliſe, & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué; vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'était un vœu fait à DIEU même : DIEU eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ees miracles ont été écrits plusieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la secte; que les magistrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaissance, que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur *Tibère* qui délibéra sur la divinité de JESUS; à l'empereur *Adrien*, qui mit dans son oratoire le portrait de JESUS; à l'empereur *Philippe*, qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établissement de la religion chrétienne, qui est lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établissement soit miraculeux; vous me dites que notre sainte religion ne s'est formée que comme toutes les autres sectes dans le fanatisme & dans l'obscurité, comme l'anabaptisme, le quakerisme, le moravisme, le piétisme &c. Alors je ne puis que vous plaindre; vous me plaignez aussi. Qui de nous deux se trompe? je produis mes titres qui remontent jusqu'à l'origine du monde, & vous n'avez pour vous que votre raison: j'ai aussi la mienne que je prie DIEU d'éclairer; vous ne regardez le christianisme que comme une secte d'enthousiastes, semblable à celle des esséniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord sur le judaïsme, ensuite sur le platonisme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant sans relâche de disputes d'autant plus dangereuses qu'elles sont inintelligibles, versant le sang pour ces vaines disputes, & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre jusqu'aux îles du Japon.

Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine; & moi j'y vois la sageſſe divine, qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, & vous n'apercevez pas le bien; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

JESUS ayant la puiſſance de faire des miracles put la communiquer; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, & ils diſent que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers ſiècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté par les magiſtrats romains, ni dont leurs hiſtoriens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les hiſtoires atteſtent les deux miracles de l'empereur *Veſpaſien*, qui étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, & l'uſage de ſes membres à un paralytique. Si donc, diſent-ils, ces deux miracles ſi authentiques & ſi célèbres, n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, & accompagnés pour la plupart de circonſtances ridicules.

Que pouvons-nous penſer, diſent-ils, de la vie des pères du déſert, écrite par *Jérôme*? Ici c'eſt un

St Pacôme,

St Pacôme, qui quand il veut voyager se fait porter par un crocodile; là c'est un *St Amon*, qui s'étant dépouillé tout nu pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'ermite *Paul* pendant soixante années; & quand l'ermite *Antoine* vient visiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a soixante & dix ans, sont condamnées par le magistrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un saint cabaretier chrétien, instruit du danger que courent ces vierges, prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité; DIEU l'exauce, le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac; elles apparaissent au cabaretier, & se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles; un ange à cheval, précedé d'un flambeau céleste, le conduit au lac; il ensevelit les vierges; & pour récompense, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature; ils nous insultent; ils disent: (car il ne faut pas dissimuler aucune de leurs témérités) Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien; quoique ce soit une opération de son métier: pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Canaa, qui semble encore plus indigne de la

majesté d'un DIEU que convenable à la profession d'un cabaretier?

Cet argument dont s'est servi *Wolston* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blasphème : car en quoi est-il indigne de DIEU de se prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? & s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas ensuite par les mains de ses élus? Les prodiges de l'ancien & du nouveau Testament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles; & si on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus besoin.

Grande objection des incrédules combattue.

LA dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, est de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'Eglise, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie & dans l'Afrique, *esclave* en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Thrace; elle est déchirée dans le reste de l'Europe, partagée en plus de vingt sectes qui se combattent, & saignante encore des meurtres de ses enfans; trop brillante dans quelques Etats, & trop avilie dans d'autres, elle est plongée dans le luxe ou dans la fange. La mollesse la déshonore, l'incrédulité lui insulte; elle est un objet d'envie ou de pitié; elle crie au ciel, rétablissez-moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles comme *Rachel*

demandait des enfans. Ces miracles, fans doute, n'étaient pas plus néceffaires quand JESUS enfeignait & perfuadait, qu'aujourd'hui que nos pafteurs enfeignent & ne perfuadent pas.

Tel eft le raifonnement de nos adverfaires. Il paraît fpécieux; mais ne peut-on pas lui faire une réponfe folide? JESUS fit des miracles dans les premiers fiècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour infpirer la charité : c'eft furtout de charité que nous avons befoin. Le grand miracle deftiné à produire cette vertu qui nous manque, eft de parler au cœur & de le toucher; demandons ce prodige, & nous l'obtiendrons. Tant de fectes, tant de favans ne pourront jamais penfer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous fupporter & même nous aimer.

Spinofa ne croyait à aucun miracle, mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Hé bien, plaignons l'aveuglement de *Benoit Spinofa*, & imitons fa morale; étant plus éclairés que lui, foyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible difcours que comme des queftions qu'un écolier fait à fon maître.

Je fuis, Monfieur, avec refpect &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre ſainte religion, par mon état & par mon cœur, inſtruit par vos leçons, déſirant de vous imiter & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos miracles avec autant de ſagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (*a*) en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant : *Les miracles de* JESUS *ſont vrais, puiſqu'ils ſont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Egliſe qui les ont prouvés, & rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudrait être philoſophe, théologien & ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caractères, je m'adreſſe encore à vous pour ſavoir comment un philoſophe doit admettre les miracles, & comment un théologien ſavant en prouve l'authenticité.

(*a*) Dans les *lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé *Cigorgne*, grand-vicaire de Mâcon, oppoſa aux *lettres de la montagne* de *J. J. Rouſſeau*, écrites pour répondre aux *lettres de la campagne* de M. *Tronchin*. M. l'abbé *Cigorgne* eſt l'auteur des *Inſtitutions newtoniennes* : & c'eſt lui qui le premier a oſé enſeigner dans l'univerſité de Paris les verités démontrées par *Newton*. Mais puiſque le géomètre *Fatio* a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire?

Comment les philoſophes peuvent admettre les miracles.

Hobbes, *Collins*, milord *Bolingbroke* demandent d'abord s'il eſt vraiſemblable que Dieu dérange le plan de l'univers; ſi l'être éternel en feſant ces lois ne les a pas faites éternelles; ſi l'être immuable ne l'eſt pas dans ſes ouvrages; s'il eſt vraiſemblable que l'être infini ait des vues particulières, & qu'ayant ſoumis toute la nature à une règle univerſelle, il la viole pour un ſeul canton dans ce petit globe?

Si tout étant viſiblement enchaîné, un ſeul chaînon de la chaîne univerſelle peut ſe déranger ſans que la conſtitution de l'univers en ſouffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans ſa courſe, & la lune dans la ſienne pour favoriſer la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas abſolument néceſſaire que tout le reſte du monde planétaire fût bouleverſé?

Il eſt évident que la terre & la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correſpondans des autres aſtres, ont dû avoir une nouvelle direction; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter auſſi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été ſuſpendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en ſoient reſſenties; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écraſés par une pluie de pierres; tandis qu'il paraiſſait plus digne de la ſageſſe éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes ſans miracle,

que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à *Joſué* plus de temps pour maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

C'eſt bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre ſoleil qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier compoſé de ces ſoleils innombrables appelés étoiles, qui probablement ſont entourées de planètes. Mais que dût-il arriver quand elle marcha dans l'eſpace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non-ſeulement notre monde planétaire bouleverſé, mais tous les mondes poſſibles auſſi, & pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les bénédictins fuſſent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, & *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons & de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, & ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là je crois les plus fortes objections.

C'eſt à vous, Monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie, ſans contradiction & ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, & de montrer qu'il

eſt égal à DIEU que les lois éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, & que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. DIEU a pu parmi les mondes innombrables qu'il a formés choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes lois; & ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie & votre ſcience ſeront encore moins embarraſſées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament.

Evidence des miracles de l'ancien Teſtament.

ABADIE, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïſe*, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi *Moïſe* a exiſté, ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de *Moïſe* avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en grec; ſi l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïſe*, n'était pas ce *Miſem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques & dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations euſſent entendu parler de *Moïſe*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Joſephe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de *Moïſe*. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés, n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs, & ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de fonder toutes ces profondeurs, tire fon grand argument de ce que *Moïfe* n'aurait jamais pu dire à fix cents trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puffent s'enfuir, fi ces fix cents trente mille hommes n'en avaient été témoins : & c'eft précifément ce qui eft en difpute. Les incrédules ne difent pas : *Moïfe* a trompé fix cents trente mille foldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils difent : Il eft impoffible que *Moïfe* ait eu fix cents trente mille foldats, ce qui fuppoferait près de trois millions de perfonnes ; & il eft impoffible que foixante & dix hébreux, réfugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'eft pas probable que fi *Moïfe* avait eu trois millions de fuivans à fes ordres, & DIEU à leur tête, il fe fût enfui en lâche ; il n'eft pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que fur des pierres ; il eft dit que *Jofué* fit écrire tout le Deutéronome fur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eft pas probable que le dépôt de ces pierres fe foit confervé, quand les Juifs furent efclaves après *Jofué* ; il ne l'eft pas que *Moïfe* ait écrit, il ne l'eft pas même qu'il ait exifté : & d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs femble prife des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiffement.

Il vous appartient, Monfieur, beaucoup plus qu'au docteur *Abadie*, de réfuter tous ces vains raifonnemens, & de montrer que fi la nation juive eft beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus

haut dans l'antiquité. Vous defcendrez d'*Adam* à *Abraham*, & d'*Abraham* à *Moïse*. Vous ferez voir que DIEU s'eft manifefté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée; vous nous apprendrez par quels refforts fecrets de la Providence, les Juifs toujours gouvernés par DIEU même, & commandant fi fouvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainfi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel & le plus abfurde; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par fa fplendeur fecrète, & par fon abrutiffement connu. On nous objecte fa groffièreté, mais la grandeur de fon DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame; mais DIEU qui le gouvernait, le puniffait ou le récompenfait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU ayant choifi un peuple, devait le conduire autrement que les légiflateurs ordinaires, & que par conféquent tout devait être prodige fous la main de celui qui feul peut faire des prodiges. Enfuite vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Teftament.

Des miracles du nouveau Teftament.

LES miracles du nouveau Teftament doivent fans doute être reconnus pour inconteftables, puifque les feuls livres qui en parlent font inconteftables.

Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, si les témoignages ne sont pas authentiques ; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les attestations les plus formelles ; souvent on dit qu'une chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises, qu'aux astres de changer leurs cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché, que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables, aient été examinés par les magistrats, que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne se soient jamais contredits sur la plus légère circonstance ; sans quoi ils sont légitimement suspects de tromper sur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de scrupule, de sévérité dans l'examen d'une chose à laquelle on dit le salut du genre-humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accusation dans un procès qui ne soit déclarée calomnieuse, ou du moins fausse, si les témoins se contredisent.

Comment donc, continuent nos adversaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui se contredisent continuellement ? *Matthieu* fait descendre JESUS d'*Abraham* par quarante-deux générations,

quoique dans son compte, il ne s'en trouve que quarante & une; & encore se trompe-t-il en fesant *Josias* père de *Jéchonias*.

Luc fait descendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-six générations, & elles sont absolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie est celle de *Joseph*, qui n'est pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme sur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir *Marie*, *Joseph* & JESUS en Egypte, après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, & le massacre des petits enfans. *Luc* ne parle ni du massacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que JESUS resta constamment dans la Palestine. Y a-t-il, disent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangélistes semblent formellement opposés à *Jean*. *Matthieu*, *Marc* & *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après son baptême, & *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On sait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entièrement uniformes, quand même les quarante-six autres qui furent rejetés avec le temps, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des

prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raiſon, n'aient été juridiquement conſtatés avec la publicité la plus authentique.

Or, diſent-ils, ces prodiges n'ont point été conſtatés, & ils choquent la raiſon; car il ne leur ſemble pas raiſonnable que DIEU ſe ſoit fait juif plutôt que romain, qu'il ſoit né d'une femme vierge, que DIEU ait eu un frère aîné nommé *Jacques*, que DIEU ait été emporté ſur une montagne par le diable, & que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être ſupplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener ſur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre-humain, & pour ſoumettre l'autre à un tyran & à des moines.

Ils diſent que ces miracles, ſur leſquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après JESUS, dans le plus grand ſecret, par des hommes très-obſcurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le ſcrupule le plus religieux, & qui ne formèrent une ſecte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reſte des hommes.

De plus, diſent-ils, il eſt avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, & juſqu'à des prophéties de ſibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils ſont donc reconnus fauſſaires ſur tant de points, ils doivent être reconnus fauſſaires ſur les autres. Or les évangiles ſont les ſeuls monumens des miracles de JESUS, ces évangiles ſi long-temps ignorés

ſe contrediſent, donc ces miracles ſont d'une fauſſeté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas diſſimuler, ont paru ſi ſpécieuſes qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, eſt une preuve qu'on a mal répondu : car ſi on avait terraſſé ſon ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne ſoutient plus aujourd'hui la donation de *Conſtantin* au pape *Sylveſtre*, ni l'hiſtoire de la papeſſe *Jeanne*, ni tant d'autres contes ; pourquoi? c'eſt qu'ils ont été détruits par la raiſon ; & que tout le monde à la longue ſe rend à la raiſon, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puiſqu'on agite encore aujourd'hui cette queſtion avec le plus grand acharnement.

Je vous ai expoſé, Monſieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les diſſimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repouſſe tous les traits de l'enfer. Que ces meſſieurs liſent ſeulement les livres de la primitive Egliſe, les *Tertulliens*, les *Origènes*, les *Irénées*, & ils feront bien étonnés. C'eſt à vous, Monſieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Perſonne aſſurément n'eſt plus en état que vous, de mettre fin à ces diſputes, & de nous délivrer d'un ſi grand ſcandale ; perſonne ne fera mieux voir combien les miracles étaient néceſſaires, à quel point ils ſont évidens, quoi qu'on les combatte ; pourquoi ils furent ignorés du ſénat & des empereurs, ayant

été ſi publics ; pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée ; pourquoi il y avait tant de poſſédés ; comment les Juifs chaſſaient les diables avant JESUS-CHRIST ; comment les chrétiens eurent le même privilége qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent *Tertullien*, *Origène*, *Clément alexandrin*, *Irénée*. Ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité ; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, & raffermiſſez la foi chancelante des fidelles.

Le cœur me ſaigne, quand je vois des hommes remplis de ſcience, de bon ſens & de probité, rejeter nos miracles, & dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs, ſans croire que *Jonas* ait vécu trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il allait par mer à Ninive, qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler ; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée, que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif : vous aurez le même ſuccès, & tous nos citoyens, bourgeois & habitans vous béniront, &c.

TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon ſecours contre un grand ſeigneur allemand qui a beaucoup d'eſprit, de ſcience & de vertu, & qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre ſainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suiſſe & chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enſeigné lui-même cette religion? Elle conſiſte à croire le péché originel, & JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire que DIEU a été homme, & JESUS n'a jamais dit qu'il était DIEU & homme tout enſemble : à croire que JESUS avait deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il eſt né d'une vierge, & il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge : au contraire, il appelle ſa mère *femme;* il lui dit durement : *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* A croire que DIEU eſt né de *David*, & il ſe trouve qu'il n'eſt point né de *David;* à croire ſa généalogie, & on lui en a fait deux qui ſe contrediſent abſolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que JESUS naquit juif, vécut juif, mourut juif; & je suis fort étonné que vous ne soyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or, est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'évangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'évangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle? les apôtres de JESUS observaient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison :* (Actes des apôtres, ch. XVI) *Paul* alla judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de *Jacques.* Il dit à *Festus*, je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit: *Renoncez à la loi de Moïse.* Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite des temps.

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité; & avec la modestie convenable à ma médiocrité : Si DIEU n'a rien écrit, & si dans les évangiles DIEU n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, ses apôtres y ont suppléé; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Eglise ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres & les pères avaient

cru

cru ne devoir pas dire. Ce font les conciles, par exemple, qui nous ont enfeigné la confubftantiabilité, les deux natures dans une feule perfonne, & une feule perfonne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, & que l'efprit ne l'a pas; parce que le St Efprit procède & n'eft pas engendré : & bien d'autres myftères encore, fur lefquels JESUS, les apôtres, les pères avaient gardé le filence; il faut que le jour vienne après l'aurore.

• Laiffez-là votre aurore, me répondit-il, une comparaifon n'eft pas une raifon. Je fuis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles, mais auffi d'autres conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* & d'*Eufèbe*, qu'en faveur d'*Athanafe*.

Comment DIEU ferait-il venu mourir fur la terre par le plus grand & le plus infame des fupplices, pour ne pas annoncer lui-même fa volonté, pour laiffer ce foin à des conciles qui ne s'affembleraient qu'après plufieurs fiècles, qui fe contrediraient, qui s'anathématiferaient les uns les autres, & qui feraient verfer le fang par des foldats & par des bourreaux?

Quoi, DIEU vient fur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans; il périt du fupplice des efclaves, pour nous enfeigner une nouvelle religion! & il ne nous l'enfeigne pas! il ne nous apprend aucun de fes dogmes! il ne nous commande

aucun rite! tout se fait, tout s'établit, se détruit, se renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Ephèse, à Antioche, à Constantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuses, & des haines les plus implacables! Ce n'est enfin que les armes à la main qu'on soutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était sur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, & la moitié de l'Europe, depuis plus de huit siècles, croit faire la pâque en mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair & en os. Et la dispute sur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de sang que les querelles des maisons d'Autriche & de France, des Guelfes & des Gibelins, de la rose blanche & de la rose rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hérissées d'échafauds pendant la paix. Il semble que les pharisiens, en assassinant le Dieu des chrétiens sur la croix, aient appris à ses suivans à s'assassiner les uns les autres sous le glaive, sur la potence, sur la roue, dans les flammes. Persécutés & persécuteurs, martyrs & bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent & ils meurent pour des argumens dont les prélats se moquent en recueillant les dépouilles des morts, & l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce seigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà soumis à vos lumières dans ma seconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST, lui dis-je, n'a

commandé ni le meurtre de *Jean Hus*, ni celui d'*Anne Dubourg*, ni celui de *Servet*, ni celui de *Jean Calas*, ni les guerres civiles, ni la St Barthélemi.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe. Ce ſerait, me dit-il, inſulter à ma raiſon & à mon malheur, de vouloir me perſuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à ſa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des cauſes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze ſiècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, ſans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les perſécutions de toute eſpèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commiſes au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle ſeule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuſer? tous ces aſſaſſinats, de tant d'eſpèces différentes, n'ont eu qu'elle pour ſujet & pour objet; elle en a donc été la cauſe. Si elle n'avait pas exiſté, ces horreurs n'auraient pas ſouillé la terre. Les dogmes ont amené les diſputes, les diſputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous oſez dire que DIEU eſt le père d'une barbare engraiſſée de nos biens & teinte de notre ſang, tandis qu'il lui était ſi aiſé de nous en donner une auſſi douce que vraie, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfeſante que démontrée!

Vous ne sauriez croire quel enthousiasme d'humanité & de zèle échauffait les discours de cè bon seigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos passions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au christianisme. Ah ! dit-il, les yeux mouillés de larmes, nos passions ne sont point divines ; mais vous prétendez que le christianisme est divin. Etait-ce à lui d'être plus insensé & plus barbare que nos passions les plus funestes ?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je, nous avons tout fait servir à notre perte, jusqu'à la religion même ! mais ce n'est pas la faute de sa morale, qui n'inspire que la douceur & la patience, qui n'enseigne qu'à souffrir & non à persécuter.

Non, reprit-il, ce n'est pas la faute de sa morale. C'est celle du dogme ; c'est ce dogme qui *divise en effet la femme & l'époux*, *le fils & le père*, *qui apporte le glaive & non la paix ;* voilà la source malheureuse de tant de maux. *Socrate*, *Epictète*, l'empereur *Antonin*, ont enseigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'est jamais élevé ; mais si non contens de dire aux hommes, soyez justes & résignés à la Providence, ils avaient ajouté : Croyez qu'*Epictète* procède d'*Antonin*, ou bien qu'il procède d'*Antonin* & de *Socrate ;* croyez-le, ou vous périrez sur un échafaud, & vous serez éternellement brûlés dans l'enfer : si, dis-je, ces grands-hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auraient perdu le genre-humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me disait ce seigneur respectable, je vis que son ame est belle, qu'il déteste la persécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, & que sa seule erreur est de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec *Augustin : Je le crois parce qu'il est absurde ; je le crois parce qu'il est impossible.* Je plaignais son obstination, & je respectais son caractère.

Il est aisé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raisonne point ; mais il est bien difficile de subjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'essayai de le dompter par sa vertu même. Vous êtes juste, vous êtes bienfesant, lui dis-je ; les pauvres avec vous cessent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voisins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de JESUS qui l'a ordonné ? Voici, Monsieur, ce qu'il me répondit : Je m'unis à JESUS s'il me dit : *Aimez votre prochain ;* car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu. Mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à JESUS seul un précepte qui se trouve dans *Moïse* comme dans *Confucius*, & dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau ; (*a*) *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle ; (*b*) *tu aimeras ton*

(*a*) *Jean*, chap. XIII.
(*b*) Lévitique, chap. XIX.

prochain comme toi-même; & c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute grossière & impardonnable dans un auteur juif, fait soupçonner à beaucoup de savans que l'évangile attribué à *Jean* est d'un chrétien platonicien, qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère, & qui connaissait moins l'ancien Testament que *Platon*, dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en soit de cette fraude & de tant d'autres fraudes, j'adopte la saine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même; car elle est uniforme dans tous les temps & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des prestiges, & par une métaphysique incompréhensible? En serai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer, & que l'esprit procède sans avoir cette puissance? ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé, qui pense que le DIEU de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père, ou s'il est de semblable nature? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs?

N'est-il pas évident que la vertu vient de DIEU, & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer? Vous voulez être prédicant, prêchez la justice, & rien de plus. Il nous faut des gens de bien, & non des sophistes. On vous paye pour dire aux enfans : *Respectez, aimez vos pères & mères; soyez soumis aux lois; ne faites jamais rien contre votre conscience; rendez votre femme heureuse; ne vous privez pas d'elle sur de vains caprices; élevez vos enfans dans l'amour*

du juste & de l'honnête; aimez votre patrie; adorez un DIEU *éternel & juste; sachez que puisqu'il est juste, il récompensera la vertu & punira le crime.* Voilà, continua-t-il, le symbole de la raison & de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs, vous ne serez pas, à la vérité, décorés de titres & d'ornemens fastueux; vous n'aurez pas un luxe méprisable et un pouvoir abhorré; mais vous aurez la considération convenable à votre état, & vous serez regardés comme de bons citoyens; ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, Monsieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer; il mérite de l'être. Il est vertueux, il adore sincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment sage & infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de son soleil le plus grand nombre de ses enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières; un père infiniment juste, qui ne châtie que pour corriger, & qui récompense au-delà de notre espoir & de notre mérite. Ce bon seigneur met dans le gouvernement de sa maison toutes ces maximes en pratique. Il semble qu'il imite le DIEU qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, & je n'ai point réussi. Je lui ai demandé ce qu'il risquait en soumettant sa raison. Je risque, m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU & à moi-même, de dire je vous crois quand je ne vous crois point; & d'offenser l'être des êtres qui m'a donné cette raison. Je ne suis pas dans le

cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible. Penſez-vous, a-t-il ajouté, que DIEU me punira pour n'avoir pas été de votre avis? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir réſiſté au mien; je vous ai parlé ſuivant ma conſcience; oſeriez-vous jurer entre DIEU & moi que vous avez toujours parlé ſelon la vôtre? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poiſſon; & moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux eſt plus près du doute? qui de nous deux dans le ſecret de ſon cœur a parlé avec plus de ſincérité? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort, j'y paraîtrai avec confiance; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui pour le vain plaiſir de me ſubjuguer, m'avez voulu faire croire des choſes dont il eſt impoſſible que vous ſoyez convaincu.

Je voulais répliquer, car j'avais de bonnes raiſons à dire, mais il ne voulut pas les écouter; il me quitta : je ſentis que c'était de peur de ſe mettre en colère & de me fâcher; je vis qu'il ne voulait dégrader ni ſa raiſon ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi, & de cet effort qu'il feſait contre les mouvemens d'une paſſion ſi commune.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée; qu'il y a changé l'eau en vin; qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor; qu'il a été tenté par le diable; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons; que l'âneſſe de *Balaam* a parlé auſſi-bien que le ſerpent; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon,

pour donner le temps aux bons juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, pourſuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuſe cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères : ſans cela que lui ſervirait ſa vertu.

Je ſais, Monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques ames pieuſes, & paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui excercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, Monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſur-tout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantiabilité, non-ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; & j'oſe dire que j'admettrais (DIEU me pardonne!) le miracle de la tranſſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée & le modéré St *Athanaſe* l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être &c.

AVERTISSEMENT.

„ M. le propoſant ayant écrit ces trois lettres
„ à M. le profeſſeur *R*... ſon ami, ce profeſſeur,
„ profondément pénétré de la candeur & de
„ la ſincérité du propoſant, communiqua ces
„ lettres à quelques perſonnes pieuſes, ſages &
„ tolérantes : elles parvinrent au ſieur *Néedham*,
„ jéſuite irlandais, qui était alors à Genève,
„ & qui ſervait de précepteur à un jeune irlan-
„ dais. *Néedham* fit imprimer les trois lettres,
„ pour avoir le mérite d'y répondre : on ne
„ ſut pas d'abord que cette réponſe fût de lui,
„ & on lui répondit comme s'il était un pro-
„ feſſeur en théologie. „

TEXTE

DE LA REPONSE DE NÉEDHAM

A M. LE PROPOSANT.

AVANT de s'engager dans une diſcuſſion qui demande un certain degré de ſcience, on doit commencer par acquérir les connaiſſances néceſſaires. (a) Si un philoſophe m'objecte que les miracles ne ſont pas vraiſemblables parce que, ſelon lui, l'univers ſe

(a) Acquérez-les donc.

gouverne comme une machine, sans cause première, (*b*) je réponds que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale, qui est bien peu de chose, (*c*) doit être assujettie à la physique..... La morale évangélique a donné une suite d'hommes vertueux dans tous les siècles qui ne valaient pas moins que monsieur le proposant des autres questions.... (*d*) La prolongation d'un jour ne demande pas autre chose que la simple suspension de la rotation de la terre autour de son axe... (*e*) Pour que monsieur le proposant puisse se proposer comme digne d'assister au conseil du très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'astronomie... (*f*) C'est comme si l'on disait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une législation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichissent aux dépens du peuple... (*g*) Les papes valent bien les *Tibères* & les *Nérons*... (*h*) *Répondez*,

(*b*) Jésuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela ; on a dit tout le contraire : que DIEU *gouverne l'univers son ouvrage par ses lois éternelles.* Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première ceux qui ne parlent que d'une cause première ? Tu devais savoir que cette arme rouillée dont tes pareils se sont tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(*c*) Jésuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adversaire qui ne prêche que la morale ?

(*d*) Et qui valaient un jésuite.

(*e*) On voit par les lettres suivantes quelle est l'ignorance de ce jésuite *Néedham*, qui oublie que la lune s'arrêta sur Aïalon.

(*f*) Apprends-la donc, maître *Néedham*, & sache que, pour que le soleil & la lune s'arrêtent dans leur cours, il est nécessaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles ; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(*g*) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux règlemens établis par les hommes ! (Voyez la septième lettre ci-après.)

(*h*) Je le crois bien.

dit *Salomon*, *à un insensé selon sa folie*... (*i*) Nos philosophes sont venus malheureusement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puissance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des ecclésiastiques... (*k*)

Les insensés reviennent sans cesse à la quadrature du cercle... (*l*) Si les soi-disans philosophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraser parfaitement la religion, & de la réduire dans l'esprit de tout homme sensé à l'état de la fable de *Mahomet*... (*m*) Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, & de s'accrocher aux mots & aux syllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriseraient trop pour se donner tant de peine... (*n*) La religion se

(*i*) Crois-moi, mon pauvre *Néedham*, pour raisonner extravagamment tu n'as pas besoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

(*k*) Non, *Néedham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des usurpations qui durent encore, & pour déplorer des désastres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les siècles se lèvent en jugement contre les siècles affreux qui ont vu les massacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la St Barthelemi, ceux d'Irlande & des Cévènes, parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquisition subsiste, parce que les convulsionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confession ont produit sous nos yeux un parricide. Apprends que les sages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(*l*) Pauvre *Néedham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(*m*) Que veut dire ce barbouilleur, traite-t-il de fable l'histoire de *Mahomet*? prétend-il que le Koran soit un recueil d'historiettes? Le Koran est, à la vérité, un amas de sentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Testament, rapportés selon la tradition arabe. Le tout est composé sans ordre, sans liaison; il y règne beaucoup de fanatisme; il est plein d'erreurs physiques: mais ce n'est point ce que nous appelons une fable.

(*n*) Non, jésuite *Néedham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me persécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me susciter des persécutions, & je mépriserai un jésuite d'Irlande

ſoutient toujours malgré la tempête. *Merces profundo pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipſo ducit opes animumque ferro*... (*o*) Celui qui lui répond (au propoſant) par ce court imprimé eſt qualifié par ſes recherches, pour s'inſcrire en faux contre la prétendue invincibilité de ſes objections.... (*p*) Je ne puis pardonner à ſa ſimplicité ni à celle de cette aſſemblée, (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans) qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par *mer à Ninive*, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, & s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée... (*q*) Et quoique nous ſemblions toucher de près à ce temps malheureux... (*r*) DIEU vous préſerve, mes chers lecteurs, vous & votre poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan... (*s*) Les incrédules ſont nommés communément *eſprits forts*... (*t*) Ces meſſieurs prennent tout pour argent comptant, & croient tout excepté la Bible.... (*u*) Cette dernière eſpèce d'incrédulité, que fait le peuple dans cette ſecte, ne mérite pas le pompeux titre d'eſprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une

(*o*) Courage, *Néedham*, prouve la religion par *Horace*.

(*p*) Tu es plaiſamment qualifié.

(*q*) Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.

(*r*) Ainſi donc le jéſuite *Néedham* croit que le monde va finir; il eſt fini en effet pour les jéſuites.

(*s*) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre profeſſeur *Clap* avait prêché ſur la bête du Gévaudan, & c'eſt de quoi monſieur le propoſant l'avait remercié dans ſa ſeconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(*t*) Et des eſprits faibles, & des eſprits faux, & des eſprits lourds, qu'en dirons-nous?

(*u*) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

fable manifeste; telle que le Koran de *Mahomet;* & on ne peut pas s'arroger le caractère de hardi & de courageux en ce genre sans risquer son ame. Or, pour tout conclure en peu de mots, (& c'est précisément là où j'ai voulu venir par une espèce de méthode socratique) une fable très-compliquée, qui est le produit d'un temps immense, qui dépend par une liaison nécessaire dans ces principes d'une suite de six mille ans, & de plus de deux cents générations; qui a été la fable universellement reçue de tant de différentes nations, (*x*) de tant de climats, de tant de siècles, de tant de génies différens, de la première classe en tout genre, & de tant de tempéramens; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves qui, nous venant de tous côtés, aboutissent sans se croiser au même point, par tant de marques de vérités dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée, assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel, est une fable unique, une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde, & qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles, quand le monde durerait éternellement. (*)

(*x*) Tu ne sais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de JESUS-CHRIST plus que toi; & si tu es un théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu soutiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme? il remonte à six mille ans comme le judaïsme; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs & de génie, par des Africains, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs. Il s'appuie sur des prophéties, & il y a peut-être en Turquie des *Néedham*.

(*) Nous avons transcrit ce long passage pour donner au lecteur une idée de l'éloquence du jésuite. Nous n'avons conservé du reste que ce qui est nécessaire pour entendre les notes. (*Notes des éditeurs.*)

QUATRIEME LETTRE.

Du propofant à M. le profeffeur. Remercîmens à fes extrêmes bontés.

QUE je vous fuis obligé, Monfieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreufe armée des incrédules ; c'eft *Achille* qui prête fon armure à *Patrocle;* mais on m'a dit que *Patrocle* ayant été vaincu, je devais craindre de l'être auffi.

J'ai malheureufement répété votre leçon devant un jeune écolier de phyfique & d'aftronomie; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeffe, le favoir-vivre que vous avez employé pour m'inftruire ; je lui ai expofé votre démonftration de la manière dont le foleil & la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le temps à *Jofué* de maffacrer ces Amorrhéens écrafés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monfieur le profeffeur prétend qu'il fuffit pour cette opération naturelle, que la terre fe foit arrêtée huit à neuf heures dans fa rotation fur fon axe, & que c'eft-là tout le myftère.

L'écolier, Monfieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politeffe, en a eu cependant affez pour me dire qu'il n'était pas poffible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtife, & que vous poffédez trop bien votre écriture fainte & l'aftronomie, pour

parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés cahiers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aïalon à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait ſuſpendre ſon cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, ſans que la terre ſuſpendît ſa courſe annuelle, car le *ſoleil* eſt mis pour la terre dans les ſacrées cahiers ; & l'auteur inſpiré ne ſavait pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre & la lune ſe ſont arrêtées, celle-ci dans ſon période d'un mois ſur Aïalon, celle-là dans ſon période d'un an vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là. Mais comme au bout de huit à neuf heures ils ſe retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes euſſent ſuſpendu leur courſe; cela eſt démontré en rigueur. (*a*)

Mais c'eſt un grand gain pour M. le profeſſeur; car le miracle eſt bien plus beau qu'il ne croyait, & il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-ſeulement la terre & la lune s'arrêtèrent dans leur période menſtruel & annuel, mais auſſi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles : & non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troiſième miracle ; & le mouvement de projectile & de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai enſuite, Monſieur, de la comète que

(*a*) La plupart des commentateurs prétendent que le ſoleil & la lune s'arrêtèrent un jour entier.

vous

vous ſuppoſez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au conſiſtoire, pour avoir appelé *comète* ce que les ſacrés cahiers appellent *étoile*, & qu'il n'eſt pas loyal de falſifier ainſi l'écriture ſainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains & des trois mille poiſſons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains & des trois poiſſons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voiſinage en pains & en poiſſons. Mais y penſez-vous? oubliez-vous que c'eſt-là préciſément ce que propoſait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pain?

Il me demanda enſuite ſi vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car ſans doute c'était une choſe très-miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, & fit maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le ſilence de *Flavien Joſephe* ſur cette St Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'eſt contenté de confondre ſérieuſement une mauvaiſe

plaisanterie, en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris son plus long pour aller à Ninive.

Il est lui-même fort plaisant, repliqua l'écolier, il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, si *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin ; pour moi, je suis pour le chien marin : & je pense de plus avec le grand *St Hilaire* que *Jonas* fut mangé jusqu'aux os, & qu'il ressuscita au bout de trois jours comme de raison. Les miracles sont toujours plus grands que ne le croit monsieur le professeur; mais je vous prie de le consulter sur une autre petite difficulté.

Jonas prophétisa du temps du roitelet juif *Joas*, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. *Phul*, selon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin historien qui a écrit l'histoire véridique de *Jonas*, assure qu'il y avait dans cette ville six-vingt mille enfans qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. (*b*) Cela fait, suivant les calculs de Breslau, d'Amsterdam, de Londres & de Paris, quatre millions quatre-vingts mille ames, sans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez aussi à monsieur le professeur, si c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire sécher, afin d'ôter l'ombrage à *Jonas* qui dormait. En effet, rien ne ressemble plus

(*b*) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne savent pas distinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en sus d'habitans.

à un lierre qu'une citrouille, & l'un & l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaisant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre? On m'assure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine: cet homme est goguenard.

C'était au molard que se passait ce petit entretien: on s'attroupa, la conversation s'anima au point qu'on se mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, & il n'y eut que monsieur le professeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaissez, fendit la presse: vous savez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de son régiment. Il me dit: mordieu, monsieur le proposant, allez dire à monsieur le professeur... (dispensez-moi de répéter les termes indécens dont il se servit.) Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami *Covelle* à genoux: s'ils avaient osé faire cet outrage à notre liberté & à nos lois,... je.... dites-leur s'il vous plaît, que nous ne sommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conseil... Les temps sont un peu changés; vous savez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier M. *Rousseau*, a été réprimandé par un roi héros & philosophe. Sachez que tous les esprits font à présent l'exercice à la prussienne, & qu'il ne reste aux théologiens d'autre ressource que d'être civils & modestes.

Je m'acquitte, Monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné.

AVERTISSEMENT.

ON apprit bientôt que le ſieur *Nèedham* était l'auteur de la prétendue réponſe d'un théologien ; on ſut qu'il n'était pas même théologien, & qu'il n'était que jéſuite ; que c'était un de ces prêtres irlandais déguiſés qui courent le monde, & qui vont ſecrétement prêcher le papiſme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé était celui-là même qui pluſieurs années auparavant ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, & qui crut avoir découvert avec ſon microſcope, que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, ſe changeait incontinent en de petits animaux reſſemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un ſavant italien l'a démontré, & il était faux par une autre raiſon bien ſupérieure ; c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſaient ſans germe, il n'y aurait plus de cauſe de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout auſſi-bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce ſyſtème ridicule menerait d'ailleurs viſiblement à l'athéiſme.

Il arriva en effet que quelques philosophes croyant à l'expérience de *Néedham*, sans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiser d'elle-même ; & le microscope de *Néedham* passa pour être le laboratoire des athées.

C'est à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait allusion dans la plupart des lettres suivantes.

CINQUIEME LETTRE

Du proposant à M. Néedham, jésuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiser sous le nom d'un théologien ; & vous n'avez pas eu raison de faire l'astronome. On voit bien que vous vous servez du quart de cercle comme du microscope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; & de-là vous avez conclu que si de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu près de la même façon. La seule difficulté qui restait, était de savoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (*a*)

Vous avez cru que vos anguilles ressemblaient aux rats d'Egypte, qui étaient d'abord moitié rats & moitié fange, ainsi que quelques hommes qui se mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit, Monsieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politesse.

(*a*) Il faut savoir que le jésuite *Néedham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, & vous vous jetez à la traverſe comme l'avocat *Breniquet*, qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidelles dans la croyance des miracles, & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah, Monſieur ! vous êtes anglais comme arlequin eſt italien ; il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, & dont tout le monde ſe moquait : meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter ; je ſuis du pays de *Platon;* un ſcythe lui répondit : Parle comme *Platon*, ſi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle & de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre ; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu, ne vous donne pas trop de ſécurité.

SIXIEME LETTRE.

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour-propre, comme vous voyez; il eſt comme cet hiſtrion qui jouant devant *Auguſte*, prenait pour lui les applaudiſſemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin, auſſitôt M. *Néedham* penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodum glorioſi*, comme dit *St Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à monſieur le profeſſeur & à monſieur le propoſant, de rendre plus de juſtice à M. *Néedham*,

& de parler toujours de ses anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien & du nouveau Testament, & ceux de *Grégoire Thaumaturge.*

M. *Néedham* est certainement un homme prodigieux, il est plus propre que personne à faire des miracles; car il ressemble aux apôtres avant qu'ils eussent reçu le St Esprit. DIEU opère toujours les grandes choses par les mains des petits, & surtout des ignorans, pour mieux faire éclater sa sagesse.

Si M. *Néedham* n'a pas su qu'on avait vu la lune s'arrêter sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon, & s'il a dit des sottises, il n'en est que plus admirable. On voit qu'il raisonne précisément comme un homme inspiré. DIEU s'est toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare souvent le royaume des cieux à une bonne somme d'argent mise à usure. Et quand M. *Néedham*, pauvre d'esprit, s'abandonne aux impulsions de son génie, il dit des pauvretés. Tout est dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Néedham* n'outrage le St Esprit & ne trahisse sa vocation, quand il consulte nos maîtres en Israël, sur ce qu'il doit dire au proposant: c'est se défier de son inspiration divine, que demander conseil à des hommes; il peut me répondre que c'est par humilité, & que *Moïse* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. M. *Néedham* n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander

le chemin quand on voyage dans les eſpaces imaginaires ?

Qu'il s'en tienne à ſes anguilles, puiſqu'il eſt leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles fretillent. Que ſurtout l'envie de ſe transfigurer en ſerpent ne lui prenne plus ; qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſiffler parce qu'on le ſiffle : & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aïalon, & qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIEME LETTRE.

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, & j'en ai plus de droit que perſonne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle ; c'en eſt un aſſurément que d'échapper à la main de certaines gens, & d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiècles.

J'ai toujours penſé que les abus, quels qu'ils ſoient, ne doivent jamais jouir du droit de preſcription. Une tyrannie d'un jour, & une tyrannie de deux mille ans, doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu ſavoir de quoi on diſputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un irlandais papiſte & prêtre s'aviſait de vouloir faire parler de lui :

Mens ratione furens & multis paſta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de ſon avis; ce miracle me plaît fort; nous voudrions, l'irlandais & moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans un lac, cela paſſe la raillerie, ſurtout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons; cela feſait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fit aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte irlandais eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ſerait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme *Jonas*, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte irlandais; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'eſt déguiſé en genevois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur : j'ai eu la curioſité de le voir, & j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que *Balaam* eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou de S[t] Patrice, (*a*) dont il n'aurait jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de

(*a*) Le trou St Patrice eſt très-fameux en Irlande; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

mes parens. Je ne souffrirai pas cette insolence, il aura à faire à monsieur le capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon cousin le proposant d'être reçu dans la vénérable compagnie ; & il a été cause par sa transfiguration que je me suis mis en colère contre un professeur orthodoxe qui aime la consubstantiabilité presqu'autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon absurde pour mettre mal ensemble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens tels que monsieur le professeur & moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, si mon cousin le proposant est refusé par la vénérable compagnie, ce grand seigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiste dans sa maison avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ses anguilles & ses brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il soit prêtre, ou athée, ou déiste, ou papiste, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIEME LETTRE.

Ecrite par le proposant.

Nous soupâmes hier ensemble, M. le capitaine, M. *Covelle*, M. le pasteur *P*... & moi ; la conversation roula toujours sur les miracles entre ces savans hommes. Ventre-servet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un sot qui puisse croire certains

miracles, & qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce discours pour une démonstration, & M. le pasteur *P*...., qui est fort doux, insinua modestement au capitaine qu'il croyait aux miracles; aussi, Monsieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela est tout simple, dit le pasteur, c'est un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques personnes de mérite que DIEU a voulu distinguer. Par exemple, *Josuah*, homme juste & très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jérico, & aussitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, & de tuer tout, jusqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à passer pour arriver devant cette superbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle est guéable en cent endroits; rien n'eût été si facile & si ordinaire que de la traverser; on aurait eu de l'eau à peine jusqu'à la ceinture; ou si on n'eût pas voulu se mouiller, il suffisait de quelques planches de sapin.

Mais pour gratifier *Josuah*, pour empêcher qu'il ne se mouille, & pour encourager son peuple chéri qui sera bientôt esclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, & la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers sa source, & la sainte horde judaïque a le plaisir de passer le ruisseau à pied sec.

Il en est de même quand le Seigneur veut faire

ſentir ſa puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens; c'était une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte, il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samſon*, qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moiſſons phéniciennes ſont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte *Néedham*.

Ainſi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, & c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

M. *Covelle* prit alors la parole, & dit : Vous avez expliqué merveilleuſement des choſes merveilleuſes, & je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point eſt que perſonne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiſte qui eſt ici; il cabale ſurement contre notre liberté, & il y a là anguille ſous roche.

Le capitaine prit feu à ce diſcours, & jura que ſi les choſes étaient ainſi, ce papiſte n'en ſerait pas quitte pour ſes deux oreilles, quelques longues qu'elles fuſſent. Pour moi, je gardais le ſilence comme il convient à un propoſant devant un paſteur en pied. Ce digne miniſtre, qui ſait un peu de mathématique, reprit la parole, & s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. *Néedham*, il eſt trop mal informé des affaires du monde; vous ſavez qu'il ignore l'aventure de la lune & d'Aïalon. Alors il tira ſon étui de ſa poche, & nous fit ſur le papier une

très-belle figure; il traça une tangente ſur l'orbite de la lune, & tira des rayons viſuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux; il demanda cette figure pour la montrer aux ſavans de ſon cercle.

Vous voyez bien, diſait le miniſtre, que ſi la lune perd ſon mouvement de gravitation, elle doit ſuivre cette tangente, & que ſi elle perd ſon mouvement de projectile, elle doit tomber ſuivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle*. Le capitaine s'attacha aux rayons viſuels, & nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus queſtion de miracles, & notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un jéſuite. C'eſt une choſe avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jéſuite transfiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme! cela eſt dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier ſyndic.

Lui jéſuite! dit le capitaine, cela ne ſe peut pas, il eſt trop abſurde. (*a*) Vous vous trompez, repliqua l'auditeur, ſachez que les armées de moines ſont

(*a*) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jéſuite *Néedham* a fait une parodie de la troiſième lettre humble & ſoumiſe que j'ecrivais ſi reſpectueuſement à mon ſérieux maitre *R*... : c'eſt aſſurément une choſe bien louable de deſendre notre ſainte religion chrétienne par une parodie! Il eſt beau que ce ſoit un jeſuite à qui nous en ayons l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit:

comme

comme celles où vous avez servi; elles sont composées de principaux officiers qui sont dans le secret de la compagnie, & de soldats imbécilles qui marchent sans savoir où, & qui se battent sans savoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre est celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles; & tous les moines ressemblent aux sujets du vieux de la montagne; mais vous savez, Dieu merci, que les jésuites ne sont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chasser celui-ci, ne fût-ce que pour le scandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cause.

Pour moi, je demandai sa grâce, attendu qu'il m'avait dit de grosses injures, sans que j'eusse l'honneur de le connaître.

M. le ministre *P....* fut de mon avis, aussi-bien que M. *Covelle;* je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon seigneur allemand dont je suis l'aumônier, & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billevesées.

» Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée, » comprendront facilement que je n'ai touché en rien à la forme, aux » idées, pas même aux mots, &c.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puisse juger si l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement sans qu'on ait vu cet original? N'est-ce pas là un nouveau miracle que ce jésuite suppose dans ses lecteurs? vous voyez qu'il y a des jésuites naïfs.

N. B. Saint Patrik est le patron du jésuite *Néedham*. Le premier miracle que fit *Saint Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Néedham* raisonne aussi conséquemment que le bon homme *Saint Patrik*.

PARODIE

DE LA III[me] LETTRE DU PROPOSANT,

Par le sieur NÉEDHAM, *irlandais, prêtre jésuite, transformateur de farine en anguilles.*

IL fait parler un patagon dans cette parodie; & le patagon raisonne comme *Néedham*.

POST-SCRIPTUM.

CETTE parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidellement suivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choses merveilleuses. (*)

EPIGRAPHE.

Expedit vobis neminem videri bonum;
Quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum sit &c.

TACITE.

N. B. Applique-toi ces paroles, mon cher *Néedham*.

(*) Comme cette parodie est excessivement ennuyeuse, nous n'en rapportons que des extraits, afin que le lecteur ne soit pas privé des notes de monsieur le proposant. (*Note des éditeurs.*)

AVIS PRELIMINAIRE DU JESUITE.

CEUX qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie eſt formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées &c... (*a*) Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces ſublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veſte enſanglantée*, (*b*) & la nature corrompue, ſe trouvant libre de tout frein &c....

Monſieur, je vous prie de venir à mon ſecours à la terra del fuego, contre un géant patagon d'une taille énorme.... (*c*) Votre morale conſiſte à croire que *je dois vous faire du bien*, & ma nature me pouſſe à vous écerveler pour en faire mon repas &c... (*d*)

NOTES

DE M. LE PROPOSANT.

(*a*) Eh! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent ſi ta copie eſt reſſemblante?

(*b*) A quoi vient ta veſte! où as-tu vu que le *propoſant ait propoſé* de délivrer les hommes de tout frein?

(*c*) Ce n'eſt pas la peine de faire beaucoup de remarques ſur cette parodie, qui n'eſt qu'un traveſtiſſement inſipide.

(*d*) Oui, mais ce pauvre *Néedham*, dans ſa malheureuſe parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler ſon ſot patagou contre la ſociété, la loi naturelle & la vertu, au lieu que monſieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la

Caractacus alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (*e*) Il semble que vos princes & vos législateurs, en assassinant la société par leur morale... (*f*) Les prétendus droits de guerre, les fermiers-généraux, les rapines... (*g*) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même.... (*h*) *Risu inepto nihil ineptius.* (*i*)

loi naturelle, de la société, & par conséquent de DIEU même, & n'avait parlé que contre des impertinences scolastiques, qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(*e*) Il est plaisant de faire citer l'histoire romaine à un patagon.

(*f*) Si tout cela valait la peine d'être refuté, on dirait que *Néedham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monsieur le comte a eu très-grande raison d'imputer aux dogmes & au détestable esprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes & les querelles scolastiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il est ridicule de comparer la raison universelle, qui inspire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais résulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie est un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, & qui répète mal.

(*g*) Il est comique que ce patagon connaisse les fermiers-généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(*h*) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent sans germe, écrit contre DIEU.

(*i*) *Sed risu conveniente nihil dulcius.*

NEUVIEME LETTRE.

Ecrite par le jésuite des anguilles.

Tous les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, & me demandent des miracles ; je leur dis : *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père St Ignace & de mon patron St Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron & de moi, dans la vénérable compagnie, au consistoire & chez les repasseuses ; cela ne m'ébranle point, *& contra sic argumentor.*

Monsieur le proposant croit tourner mon *St Patrice* en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige ; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ses élus ; qu'il lise ma dissertation sur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien, il verra qu'il est très-possible que de la neige chauffe un four, quoique la chose soit miraculeuse.

St Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer ? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'est seulement de l'eau chaude, & que si on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque & en genevois, & que par cette métamorphose j'ai

prétendu avilir le miracle de la transfiguration fur le Thabor. A DIEU ne plaife, j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même, & je veux enfeigner à monfieur le propofant ce que c'eft que ce miracle dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eft fans doute ce que nous avons de plus refpectable après la tranffubftantiation. J'ofe même dire que c'eft de la transfiguration que dépend notre falut : car fi un pécheur, un fefeur de parodies ne fe transfigure pas en homme de bien, il eft perdu; & voici comme je le prouve.

JESUS fe transfigura fur une haute montagne; les uns difent que c'eft fur le mont Hermon, les autres fur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, & fon vifage très-refplendiffant; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large vifage, haut en couleur, & un bel habit tout blanc; ce qu'il fallait démontrer.

Le propofant ne convient pas de cette *vérité*, & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu fale. Il a fes raifons pour penfer ainfi : mais quand il s'agit du falut, il faut y regarder de près.

Je pourfuis donc, & je dis qu'il eft vrai que l'habit ne fait pas le moine; mais, comme je l'ai prouvé ci-deffus, l'habit eft la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, & les habits de la transfiguration blancs:or, le blanc fignifiant la candeur, & le rouge étant la couleur du zèle, il eft clair que fi vous uniffez enfemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant fur le jaune; donc les miracles

ſont très-poſſibles, donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels ; donc M. *Covelle* a tort. S[t] *Denis*, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis ; or, le ſang de ſa tête & de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Thabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, & ce que firent *Moïſe* & *Elie* ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, & qu'il pouvait aller où il voulait ; enſuite je dirai qu'il eſt clair que *Moïſe* reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, & qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe : je dis premièrement que le blé ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive....

Comme j'en étais à cette phraſe, M. *R*.... profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-ſouvent de l'un & de l'autre pour décider de cette grande queſtion, & qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire S[t] *Jérôme, de vino rubro & albo*, S[t] *Chryſoſtome de vineis*, & *Johannem de Bracmardo, ſuper pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, & qu'il était plus embarraſſé que jamais ; ce qui arrive à preſque tous les ſavans. Je lui repliquai que la choſe était décidée par le concile d'Ephèſe,

session 14. Il me promit de le lire, & fut tout épouvanté de mon savoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'messe en Irlande, & que le vin vous manque? Je lui répondis : Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainsi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le professeur *R*... fut extrêmement content de mon invention, & qu'il me donna des éloges que mon extrême modestie m'empêche de transcrire ici.

L'estime qu'il me témoigna, & celle que je sentis par conséquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait *St François Xavier*. Je lui avouai ingénument que les écrivains de sa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour suivre la méthode des premiers siècles, & qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-sept. C'est bien peu, me dit-il, quand on est au Japon. Je le fis convenir qu'il est bon de se borner, & que dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne fesait pas des miracles quelquefois dans son tripot : il eut la bonne foi de me dire que non ; & en cela il avouait, sans le savoir, la supériorité de ma secte sur la sienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, si nous avions à faire à des sots ; mais notre peuple est instruit & malin ; il laisse passer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, si nous nous avisions,

par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſeraît avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déjà rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens & à mon ſtyle. Cela me ſuffit, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

AVÈRTISSEMENT.

M. *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ſes lettres. Son génie ſe développa par l'amour ; il fit un enfant à mademoiſelle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes ; la choſe était ſecrète. Le conſiſtoire la rendit charitablement publique ; il fut obligé de comparaître Le prédicant qui préſidait lui ordonna de ſe mettre à genoux ; c'était un abus établi depuis long-temps. M. *Covelle* répondit qu'il ne ſe mettait à genoux que devant DIEU : le modérateur lui dit que des princes avaient ſubi cette pénitence. Je ſais, repliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, ſachez qu'elle finira à *Robert Covelle.*

Cette aventure le détermina à s'inſtruire ; il devint ſavant en peu de temps, & il ſe diſtingua par pluſieurs lettres en faveur de monſieur le propoſant, ſon ami, contre le jéſuite *Néedham.*

DIXIEME LETTRE.

*Par M. Covelle, à M.***, paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

NOUS croyons vous & moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon père eſt plus grand que moi* ſignifie, ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon père : & c'eſt-là un miracle de paroles. Quand *Paul* devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome : *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul homme qui eſt* JESUS, cela veut dire ſans difficulté : *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul* DIEU *qui eſt* JESUS.

Il n'y a qu'à s'entendre ; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Athanaſe*, *Cyrille* & pluſieurs autres pères. C'eſt un

des miracles opérés par le révérend père *Néedham* à la grande édification des fidelles, *cum devotione & cachinno*.

Je conseille à ce jésuite *Néedham* d'aller faire un tour à Gabaon & à Aïalon, pour voir comment le soleil & la lune s'y prennent pour s'arrêter sur ces deux villages. Je laisse monsieur le proposant gagner ses trois cents écus patagons par an chez son seigneur allemand, & je m'adresse à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, & je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiselle *Ferbot;* c'est un grand péché, je l'avoue.

JESUS, égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé, quand un genevois fait un enfant à une fille; & certainement il jetterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à JESUS; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à JESUS, & comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'Etat, mais du St Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter & pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que

nous vous avons appelés pasteurs, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que CHRIST dit expressément à ses disciples: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, & de rompre le pain avec eux. Si, quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidelles, & avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains; j'en suis bien aise; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez? Ceux qui vous ont reçu ministre du St Evangile, vous ont-ils donné autre chose qu'une déclaration que vous ne savez point l'hébreu, que vous savez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* & *Jean*, & que vous pouvez parler une demi-heure de suite. Or, certainement plusieurs de nos citoyens sont dans ce cas; & j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne sache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conseillâtes par une lettre. Vous sûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU; &

vous apprîtes que les pasteurs ne sont point magistrats. Nous savons très-bien distinguer l'empire & le sacerdoce. L'empire est à nous, & le sacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous présente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter; donc nous sommes vos souverains. Prêchez, & nous jugerons de votre doctrine; écrivez, & nous jugerons de votre style; faites des miracles, & nous jugerons de votre savoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'est plus où les laïques n'osaient penser; & il n'est plus permis de nous donner du gland, quand nous nous sommes procuré du pain.

Les gens d'Eglise dans tous les pays sont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une société d'aveugles; mais sachez qu'il est plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raisonnent, que de dominer sur des gens qui ne pensent pas.

Il y a deux choses importantes dont on ne parle jamais dans le pays des esclaves, & dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une est le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artisan doivent se mettre en état de n'être trompés ni sur l'un ni sur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer sur moi, n'a servi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui pensent comme moi (& ils sont en très-grand nombre) soutiendront jusqu'au dernier soupir ces droits inviolables. Et comme me disait fort bien hier une lingère de mon quartier : *Fari quæ sentiat*,

eſt le privilége d'un homme libre. Croyez-moi, Meſſieurs, ménagez les citoyens, bourgeois & habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit ; car, ſelon *St Flaccus Horatius*, dans ſa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deu, &c. &c.

ONZIEME LETTRE.

Ecrite par le propoſant à M. Covelle.

MONSIEUR,

JE bénis la Providence qui m'a conduit chez monſieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deſſervait la chapelle de la veuve *Michas* l'idolâtre, eût une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que Mme *Michas* lui donnait une ſoutane & un manteau noir par année, & qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté ; il commence à prendre en moi un peu de confiance, & je ne déſeſpère pas de le convertir ſur

le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jésuite *Néedham* ne s'en mêle pas, car son excellence a une répugnance invincible pour les jésuites, pour les absurdités & pour les anguilles; c'est à cela près le meilleur homme du monde. Et si jamais vous venez dans son petit Etat, vous verrez combien sa conduite est édifiante, & avec quelle sincérité il adore le DIEU de tous les êtres & de tous les temps.

Il est de plus fort savant. Il a ordonné à un juif qui est son bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sanchoniathon*, de *Bérose*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciennes hymnes d'*Orphée*, d'*Ocellus-Lucanus*, de *Timée* de Locres, & de tous ces anciens monumens peu consultés par les modernes.

Il me fesait lire hier *Flavien Josephe*, cet historien juif qui écrivait sous *Vespasien*; *Josephe*, parent de la reine *Mariamne*, femme d'*Hérode*; *Josephe*, dont le père avait vécu du temps de JESUS; *Josephe* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui se passèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines se donne ce juif, & en combien de manière il se replie pour faire valoir sa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïse* a été connu en Egypte; il déterre enfin deux historiens récens, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante; c'est *Manéthon* & *Chérémon*. Ils disent un mot de *Moïse*, mais ils ne parlent d'aucun de ses prodiges.

Que *Manéthon* & *Chérémon* eussent dit peu de chose

d'un

d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de *Moïſe* eût été fabuleuſe; mais qu'en parlant de *Moïſe* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte & du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi, en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade ni de la mort de M. *F*. . . mon parent.

L'omiſſion même des miracles de *Moïſe* eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit *Moïſe* avec les ſorciers du roi d'Egypte, ne devait pas ſurtout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortiléges que l'étaient les Egyptiens

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient ſi honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monſieur, cela n'eſt pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne diſſimulent pas la perte des batailles de Cannes & de Thraſimène.

De plus, les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que ſur un ſeul article. *Moïſe* fit naître des poux, & c'eſt-là le ſeul miracle que les ſorciers de ſa majeſté ne purent faire. Or il était très-aiſé à un hiſtorien habile, ou de paſſer ſous ſilence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de

ſa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, ſe connaiſſaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaiſſances.

Enfin, il n'était pas poſſible que *Chérémon* & *Manéthon* euſſent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maiſons d'Egypte.

De très-illuſtres ſavans ont cru, comme vous ſavez, Monſieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'un jéſuite ſavoyard, envoyé de DIEU, eût aſſaſſiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un ſeul de nos annaliſtes qui oubliât cette boucherie exécrable? & les écrivains ſavoyards feraient-ils les ſeuls qui tranſmettraient à la poſtérité un événement ſi divin?

La probité, Monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raiſons de ſes adverſaires quand on en ſent toute la puiſſance dans le fond de ſon cœur; c'eſt mentir aux autres & à ſoi-même. Ainſi quand nous avons examiné enſemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguiſé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, & nous n'avons oppoſé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi

consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; & c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, Monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est-à-dire en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde est en droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez point aux ordres de croire l'impossible, l'intelligence que DIEU a mise dans votre esprit, vous ne devez point opposer aux ordres de mal faire, la justice que DIEU a mise dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyrannisée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'est-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumés, dans tous les tribunaux des inquisitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'assassiner des particuliers ou des princes d'une secte différente de la nôtre, on s'est toujours servi de ces paroles de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu diviser le fils & le père, la fille & la mère &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui consiste à entendre le contraire

de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je ſuis venu réunir le fils & le père, la fille & la mère ;* car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même lorſqu'il eſt dit que JESUS ſecha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier ſec ; car ce dernier miracle eſt utile, & le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que quand le grand ſerviteur de DIEU *Joſuah* arrêta le ſoleil qui ne marche pas, & la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de maſſacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de ſecourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne *action*.

C'eſt ainſi, Monſieur, que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie.

En un mot, que votre religion ſoit toujours de la morale ſaine dans la théorie, & de la bienfeſance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens ; qu'ils ſachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu ; qu'ils faſſent uſage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs aſſemblées. La ſociété humaine a été trop long-temps ſemblable à un grand jeu de baſſette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens diſcrets n'oſent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'eſprit

qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'eſt-ce en effet que d'être libres ? c'eſt raiſonner juſte, c'eſt connaître les droits de l'homme ; & quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus eſclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, Monſieur, je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu, trois ſeules choſes pour leſquelles on doive aimer la vie.

DOUZIEME LETTRE.

De M. Th.... à M. le comte de B....

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompenſe madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *St. Matthieu* avec elle, quand monſeigneur liſait *Cicéron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc-Antonin* dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne : Range-toi de-là, & auſſitôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.

Ces paroles excitèrent la curioſité & le zèle de madame. Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du

monde; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon, qui eſt dans mon office; j'ai beaucoup de foi auſſi : diſons un mot à la montagne, & ſurement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de *St Dunſtan*, qui eſt un fameux ſaint du pays de *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction, & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que *St Dunſtan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai long-temps ſur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si M. *Claparède*, profeſſeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas ſans doute de faire ce que vous propoſez ; il y a même tel ſyndic qui en un beſoin ſerait capable de vous donner ce divertiſſement ; mais ſongez, Madame, que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, & qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua madame la comteſſe, & je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis long-temps ; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, & que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'aſſez gros gages pour être complaiſant & pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui repréſentai encore, avec ſoumiſſion, mon peu d'adreſſe dans cet art.

Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui n'eſt qu'un miſérable laïque, ſe vante dans ſes lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Veniſe, & vous ne m'en ferez pas? vous qui avez la dignité de mon chapelain, & à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaigu* ſon maître, ambaſſadeur de France.

Enfin je me rendis; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien. Le rouge monta au viſage de madame; elle eſt très-altière, & veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, ſelon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte; il eſt dit qu'avec un peu de moutarde de foi on tranſportera une montagne; cela ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de phyſique; elle n'en démordit point, & fut attrapée à ſa moutarde comme elle l'avait été à ſa montagne.

Tandis que nous feſions cette opération, arriva monſieur le comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comteſſe & moi. Elle lui apprit de quoi il était queſtion. Monſieur le comte avec un ton moitié ſérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient ceſſé depuis la réforme; qu'on n'en avait plus beſoin, & qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après dîner.

Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de madame

la comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la manière dont on penſera le reſte de ſa vie.

Madame la comteſſe depuis ce moment là crut auſſi peu aux miracles modernes que ſon mari. De ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguſte*, qui était le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embarraſſer. Je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui eſt beaucoup plus jolie que Mlle *Ferbot* & que la veuve anabaptiſte qui épouſa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que monſieur le maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais & vigoureux. Monſieur le miniſtre... qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Egliſe & dans la littérature, écrivit il y a pluſieurs années un excellent livre ſur la continence des propoſans qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b...... pour ces jeunes prédicateurs; il en rédigea les lois qui ſont fort ſages; ſurtout il ne veut pas qu'un profane ſoit jamais reçu dans cette maiſon; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement.

Les laïques, qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas ſérieuſement ; je vous jure que le livre exiſte, que je l'ai lu, & que M. *Formey* eſt trop honnête homme & trop craignant DIEU pour le déſavouer. Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin il faut ou reſſembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiſelle *Ferbot*, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'expoſerait à être chaſſé de la maiſon de monſieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpère qu'étant du métier vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté ; le diable m'avait bercé toute la nuit, la fille du maître d'hôtel ſe trouvait tout juſte vis-à-vis de moi, elle rougiſſait & moi auſſi, je balbutiai beaucoup ; madame la comteſſe s'aperçut de mon trouble ; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue ſe trouble.... ha ! bon ſoir.... mon cher.... *Covell*

TREIZIEME LETTRE.

Adressée par M. Covelle à ses chers concitoyens.

MESSIEURS,

LES occasions développent l'esprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penser avant que je me visse obligé de soutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une bassesse. Ce qu'a dit un de nos concitoyens sur les miracles, m'a ouvert les yeux. J'ai conclu *qu'il est* fort peu important pour le bien de la société, pour les mœurs, pour la vertu, de savoir ou d'ignorer qu'un figuier a été séché parce qu'il n'avait pas porté de figues sur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être *remplis*, quand même on n'aurait transmis aucuns miracles jusqu'à nous.

Supposons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïse* ne passa par la mer Rouge à pied sec pour aller mourir lui & les siens dans un désert affreux; supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, & le soleil sur Gabaon, en plein midi pour donner à *Josuah*, fils de *Nun*, le temps de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà assommés; supposons qu'une ânesse & qu'un

ſerpent n'aient jamais parlé, & que tous les animaux n'aient pu ſe nourrir un an dans l'arche : de bonne foi, en ſerons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu ? le monde n'ira-t-il pas comme il eſt toujours allé ? quel peut donc être le but de ceux qui nous enſeignent des choſes que leur bon ſens & le nôtre déſavouent ? dans quel eſprit peuvent-ils nous tromper? Ce n'eſt pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'eſt pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutiſſement de l'eſprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, & il eſt horrible & inſenſé de prétendre que plus nous ſerons ſots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des ſottiſes aux hommes que pour les ſoumettre. La fureur de dominer eſt de toutes les maladies de l'eſprit humain la plus terrible: mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent tranſport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puiſſent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela eſt bon pour les ſauvages du Paraguai qui obéiſſent en eſclaves aux jéſuites; mais il faut en uſer autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raiſon comme de ceux de notre liberté ; car plus nous ſerons des êtres raiſonnables, plus nous ſerons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs & habitans ; il faut qu'on ne nous trompe ni ſur notre religion, ni ſur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous penſons, eſt le droit de tout

homme libre, dont on ne ſaurait le priver ſans exercer la tyrannie la plus odieuſe. Ce privilége nous eſt auſſi eſſentiel que celui de nommer nos auditeurs & nos ſyndics, d'impoſer des tributs, de décider de la guerre & de la paix ; & il ſerait plaiſant que ceux en qui réſide la ſouveraineté ne puſſent pas dire leur avis par écrit.

Nous ſavons bien qu'on peut abuſer de l'impreſſion comme on peut abuſer de la parole ; mais quoi! nous privera-t-on d'une choſe ſi légitime ſous prétexte qu'on en peut faire un mauvais uſage ? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conſervons toujours les bienſéances, mais donnons un libre eſſor à nos penſées. *Soutenons* la liberté de la preſſe ; c'eſt la baſe de toutes les autres libertés ; c'eſt par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, & chaque lecteur examine à loiſir & ſans paſſion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la preſſe : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux : ce n'eſt que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'eſt par-là que la nation anglaiſe eſt devenue une nation véritablement libre. Elle ne le ſerait pas, ſi elle n'était pas éclairée ; & elle ne ſerait point éclairée, ſi chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne : je ſais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petiteſſe doit-elle nous dépouiller de nos droits ? & parce que

nous ne ſommes que vingt-quatre mille êtres penſans, faudra-t-il que nous renoncions à penſer?

Un judicieux tailleur de mes amis diſait ces jours paſſés, dans une nombreuſe compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, eſt que chacun veut élever ſa profeſſion au-deſſus de toutes les autres. Il ſe plaignait ſurtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas ſur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du ſang dans quelques occaſions. Mais les barbiers, diſait-il, ont grand tort de ſe préférer à nous, car c'eſt nous qui les habillons, & nous pouvons fort bien nous raſer ſans eux.

Voilà préciſément, mes chers concitoyens, le cas où nous ſommes avec les prêtres. Il eſt très-clair qu'on peut ſe paſſer d'eux à toute force, puiſque toute la Penſilvanie s'en paſſe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des frères, elle eſt plus peuplée que la nôtre & plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicans de notre ville ſoient malades d'indigeſtion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces meſſieurs le plus aiſément du monde? & s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de ſuite ſans rien dire & qui ſont ſupportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on eſt prêtre? encore paſſe ſi ces meſſieurs feſaient des miracles; s'ils rajeuniſſaient M. *Abauzit;* s'ils guériſſaient M. *Bonnet* de ſa ſurdité; s'ils donnaient un

bon déjeûner à toute la ville avec cinq pains & trois poiſſons ; s'ils délivraient des eſprits malins M. G... & M. *F*... qui ont certainement le diable au corps, nous ſerions fort contens d'eux, & ils auraient une haute conſidération. Mais ils ſe bornent à vouloir être les maîtres ; & c'eſt pour cela qu'ils ne le ſeront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, & pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme *Servet* & *Antoine*, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres inſtructifs & édifians ; & *ils* trouvent quelques têtes à perruques qui ſont *taillés* pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits & buvons du meilleur.

QUATORZIEME LETTRE.

A M. Covelle citoyen de Genève, par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles ; j'y crois comme vous & comme

tous les gens raifonnables. Pourquoi un ferpent, une âneffe n'auraient-ils pas parlé ? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeffeurs d'aujourd'hui ? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment ? & *parler comme une vache efpagnole*, n'eft-il pas un ancien proverbe ? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, & rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je fens bien, Monfieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites & cinq pains mollets, & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaifent encore plus, & à moi auffi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. *Rouffeau* a faits à Venife ; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Réfifter à la moitié de l'Europe & à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'efpace d'un mois deux victoires fignalées, forcer fes ennemis à faire la paix, jouir de fa gloire en philofophe, voilà de vrais miracles ; & fi après cela il noyait deux mille cochons d'un feul mot, j'aurais de la peine à l'en eftimer davantage.

Je me flatte que votre confiftoire a renoncé au magnifique deffein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réuffi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baifât les pieds comme au pape. Vous favez qu'ils reffemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a paffé de petites.

Nous avons eu auſſi à Neuchâtel nos tracaſſeries ſacerdotales. C'eſt le ſort de l'Egliſe, parce que l'Egliſe eſt compoſée d'hommes. Depuis que *Pierre* & *Paul* ſe querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je ſouhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté, mais elle a été ſur le point de partir de Neuchâtel.

Je ſais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verſé le ſang comme les partiſans d'*Athanaſe* & ceux d'*Arius*, ni de nous être aſſommés avec des maſſues, comme les Africains diſciples de *Donat* évêque de Tunis combattirent contre le parti d'*Auguſtin* évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, & baptiſé avec ſon bâtard *Déodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de S[t] *Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, & non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Egliſe avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, ſaiſir la belle *Hyppatie* dans ſa chaire, où elle enſeignait la philoſophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, & la maſſacrèrent, ſans que ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſa vertu leur inſpiraſſent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Ariſtote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont déſolé l'Europe dans ces vingt-ſept ſchiſmes ſanglans, formés par de ſaints prétendans à la chaire de S[t] *Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, & au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des ſeizième & dix-ſeptième ſiècles, de ces temps abominables où ſept ou huit

argumens

argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monſieur, n'ont été que ridicules. Les eſprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au ſujet d'un pauvre diable de paſteur de campagne, nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, & qui ſavait au juſte comment le S^t Eſprit procède, mais qui errait *toto cœlo* ſur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaiſſance du bien & du mal, comment *Adam* & *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fuſſions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne compoſition; il voulait bien que les deſcendans d'*Adam*, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fuſſent damnés pendant ſept ou huit cents mille ans; cela lui paraiſſait juſte: mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impoſſible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini eſt zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs & les Romains qui l'avaient embelli, (tandis que les Juifs l'ignoraient abſolument) étaient tous convenus que l'enfer eſt éternel. Ils lui citaient le ſixième livre de *Virgile*, & même le *Dante*. M. *Petit-Pierre* ſe pourvut auſſi de

quelques autorités ; on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La dispute s'échauffa ; notre auguste souverain fit ce qu'il put pour l'apaiser, mais enfin M. *Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire son salut en Angleterre, & notre monarque eut la bonté d'écrire que puisque nos prêtres voulaient *absolument* être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fussent. J'y consens aussi de tout mon cœur, & grand bien leur fasse.

Cette querelle étant apaisée, M. *Jean-Jacques Rousseau*, citoyen du village de Couvé dans la province de Môtié-Travers ou Moutier-Travers, en a essuyé une autre qui a été poussée jusqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme *St Etienne*, quoiqu'il ne soit ni saint ni diacre ; & l'on prétend que M. de *Montmolin*, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, Monsieur, le sujet de la noise. Lorsque M. *Jean-Jacques Rousseau*, désespérant de se réconcilier avec les hommes, voulut se réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au pasteur *Montmolin*, qui lui accorda la permission de manger JESUS-CHRIST par *la foi*, au mois de septembre 1761, avec les autres élus du village. Vous savez comme on mange par la foi ; la chose se passa le mieux du monde. M. *Jean-Jacques Rousseau* avoue qu'il pleura de joie ; j'en pleure aussi : & tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. *Rousseau*, qui avait trouvé la musique de *Rameau* & de *Mondonville* fort mauvaise à Paris, ne fut pas tout-à-fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU sur

l'air de *Réveillez-vous, belle endormie.* Cet air eſt ſimple & naturel; mais je ne puis ſavoir mauvais gré à M. *Rouſſeau* d'avoir dit modeſtement à M. le paſteur *Montmolin*, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur qui ſe pique de goût fut très-offenſé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus ſérieuſe par des lettres que pluſieurs miniſtres du ſaint évangile de Genève écrivirent au miniſtre du ſaint évangile de Moutier-Travers, contre M. *Jean-Jacques Rouſſeau.* Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, & ils reprochèrent au paſteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans ſa jeuneſſe, avait eu des entretiens avec un vicaire ſavoyard.

Vous ſavez comment M. *Montmolin*, encouragé & illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. *Rouſſeau* dans le village de Moutier-Travers. M. *Rouſſeau* prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raiſon pour être privé de la manducation ſpirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié *Théodore de Bèze*, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune *Candide* pour lequel il avait fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour *Bathille;* qu'en un mot étant malade, & pouvant mourir de mort ſubite, il voulait abſolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord *Maréchal* qui a pour cette manducation un très-grand zèle; ſa faveur lui valut celle du roi. Sa majeſté informée du déſir

ardent que M. *Jean-Jacques Rouſſeau* avait de communier, & ſachant que non-ſeulement M. *Rouſſeau* croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauvegarde royale; ſauvegarde rarement efficace, depuis que l'empereur *Sigiſmond*, ayant protégé *Jean Hus*, le laiſſa *rôtir* par le pieux concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus ſage, plus humain & plus reſpectueux que ce beau concile, ſe conforma pleinement à l'autorité du ſouverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *moleſter*, *d'inquiéter*, *d'aggredir de fait ou de paroles* le ſieur *Rouſſeau*, ſon vicaire ſavoyard, & ſon pupille *Emile;* lequel pupille était devenu un excellent menuiſier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de *Montmolin*, ſon diacre & quelques autres dévots tinrent peu de compte des ordres du roi, & de l'arrêt du conſeil; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que ſi le conſeil d'Etat a ſes lois, l'Egliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après *Rouſſeau*, le huèrent & le ſifflèrent, à peu près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus; à peine *Rouſſeau* fut-il rentré dans ſa petite maiſon, la nuit du 6 au 7 ſeptembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire M. *Rouſſeau* dans ſon lit, & ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers

Aïalon, Gabaon & Bethoron, immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât; on caſſa toutes ſes vitres, & on enfonça ſes deux portes; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques*, n'entamât le muſcle temporal & l'orbiculaire, ne paſſât juſqu'au zigomatique, & en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Aſſouci* ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. *Rouſſeau* ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe ici ma lettre; la poſte me preſſe, j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIEME LETTRE.

De M. de Montmolin prêtre, à M. Néedham prêtre.

A Boverelle 24 décembre, l'an du falut 1765.

MONSIEUR,

RAPPORT que *je fuis d'un caractère très-refpectable* (*) étant prédicant de Travers & de Boverelle à Bovibus, qui font des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'oppofition de nos deux fectes, la conformité de notre ftyle m'autorife à ufer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papifte, je fuis prêtre calvinifte, vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monfieur, que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme M. *Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion, il voulut abfolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, fous les deux efpèces avec du pain levé; enfuite il alla communier, avec du pain azime fans boire, chez les Savoyards qui font tous de profonds théologiens, puis il revint à Genève communier avec pain & vin, puis il alla en France,

(*) Page 5 de l'information préfentée au public par le profeffeur de *Montmolin.*

où il eut le malheur de ne point communier du tout, & il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la sainte cène ou soupé du matin, d'une manière si pressante que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table; il avait beau me dire comme le diable dans l'évangile: Mon cher M. de *Montmolin*, dites que ces pierres se changent en pain; je lui répondis: Méchant, souviens-toi que *Jéhova* fit pleuvoir des pierres sur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, & les tua tous avant d'arrêter le soleil & la lune pour les retuer, & *David* tua *Goliath* à coups de pierres, & les petits garçons & les petites filles jetaient des pierres à *Diogène*, & tu en auras ta part; ainsi dit, ainsi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. *Covelle* & Mlle *Ferbot* vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre se multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice! il est prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresse & chez les gens de Travers. Ce manteau n'est pas assurément celui d'*Elisée*; car il avait un esprit double; & vous & moi, Monsieur, nous en avons un très-simple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au soleil de s'arrêter sur la vallée de Travers, & la lune sur Boveresse, parce qu'il était nuit, & qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous saurez, Monsieur, que *Jean-Jacques* ayant été lapidé, M. du *Peyrou*, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin; il s'est avisé d'écrire que la lapidation n'est plus en usage

dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, & que par conséquent j'ai eu tort, moi, prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui est de la loi naturelle. Figurez-vous, Monsieur, vous, qui êtes un bon philosophe, combien ce raisonnement est ridicule.

M. du *Peyrou* a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être instruit des usages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occasion pour lui apprendre son catéchisme. Je vous prie de me mander si la lapidation n'est pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire sans avoir de grandes autorités.

Il n'est pas, Monsieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré; mandez-moi, je vous prie, ce qui en est arrivé, & si cela les a convertis.

Je me suis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, si on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette attestation de vie & de mœurs; cela me fait une vraie peine, & est pour moi une pierre de scandale : car enfin, Monsieur, l'Eglise de JESUS-CHRIST est fondée sur la pierre; ce n'est que parce que *Simon Barjone* était surnommé *Pierre*, que les papes ont chassé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je suis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui sont la pierre de touche de mon génie.

Je sais qu'il est dit dans la Genèse que *Deucalion* & *Pyrrha* firent des enfans en se troussant & en

jetant des pierres entre leurs jambes, & que j'aurais pu m'excuſer en citant ce paſſage de l'Ecriture ; mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* & ſa ſervante ſe trouſſent, ils n'en uſent point ainſi, & que je ne gagnerais rien à cette évaſion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramaſſé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans ſon chemin pour les jeter au nez des magiſtrats de Genève ; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres ſe changeront en pelotes de neiges, & que tout s'adoucira par la haute prudence du petit & grand conſeil, des citoyens & bourgeois.

S'il y a quelque choſe de nouveau ſur les anguilles & ſur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penſer dans les rues hautes & dans les rues baſſes, cela me fait friſſonner ; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on penſe ; malheur aux eſprits qui s'éclairent ; honneur & gloire aux pauvres d'eſprit ! Réuniſſons-nous tous deux, Monſieur, contre tous ceux qui font uſage de leur raiſon ; après quoi nous nous battrons pour les abſurdités réciproques qui nous diviſent.

Tâchez d'obſerver avec votre microſcope l'étoile des trois rois qui va paraître, j'obſerverai de mon côté : je baiſe les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Egliſe d'Irlande, comme moi de Boverеſſe. Je ſuis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIEME LETTRE.

Par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle citoyen de Genève.

MONSIEUR,

LE 9 feptembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le pafteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma furprife de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était fon droit, & que les prêtres devaient punir les pécheurs. *Pierre*, dit-il, fit mourir d'apoplexie *Ananiah* & *Saphirah*, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à fes pieds jufqu'à la dernière obole de leur bien. Il eft clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie & de mort fur les laïques; & c'eft en vertu de ce privilége divin que nous avons été long-temps tout-puiffans dans le comté de Neuchâtel, en Ecoffe, à Genève & dans plufieurs autres pays.

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, & je lui parlai ainfi:

Je fais, Monfieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le fiècle paffé, le droit de commuer les peines décernées par le confeil, & d'impofer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieffe de prendre long-temps le pas fur le confeil d'Etat dans Genève; ils entraient au confeil fans fe faire annoncer, fans demander

permiſſion ; ils dictaient des lois ; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayons ſecoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus peſant !

Les meurtres, les empoiſonnemens, les parricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière & turbulente de *Jules II*, les débauches & les rapines de *Léon X* nous révoltèrent ; nous briſâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For prieſts of all relligions are the ſame.

Hé ! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau ? Qu'avez-vous par deſſus les laïques ? les apôtres, JESUS même, n'étaient-ils pas laïques ? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'Etat ? vous a-t-il envoyés à l'excluſion de tous les autres chrétiens ? montrez-nous quelle ſuite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a tranſmis le S^t^ Eſprit juſqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jéruſalem juſqu'à Neuchâtel ? de qui deſcendez-vous ? du cardeur de laine *Jean le Clerc*, brûlé à Metz ; de *Jehan Chauvin* qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter *Michel Servet* dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même ; de *Viret*, imprimeur à Rouen ; de *Farel*, de *Bèze*, de *Creſpin*, qui n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par perſonne ; ils ne purent vous donner le S^t^ Eſprit qu'ils n'avaient pas, & vous n'auriez été que des bâtards ſi le vœu des nations, ſi la ſanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs, lieutenans, baillis, tréſoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous ; il ne lui reſte rien de ſon caractère quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues *de feu* qui deſcendirent du ciel ſur la tête des diſciples, ſoient venues depuis le ſeizième ſiècle ſe repoſer ſur la vôtre ? Des nations ſages & hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des ſuperſtitions dont la terre était infectée ; les magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples ; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune *juriſdiction*, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſeigner & de taire ; c'eſt à nous à vous le preſcrire ; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée, ou à celui qui la repréſente, de confier un miniſtère, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre ; & c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux colléges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteraient des déciſions théologiques. Ils fermèrent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre ſang, & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux

prêtres est insensé, il doit nécessairement périr; & s'il n'est pas détruit, il ne doit sa conservation qu'aux laïques éclairés qui combattent en sa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en soulevant la populace contre un citoyen ! ce ne serait pas là un abus ; ce serait un délit que le magistrat punirait sévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; sachez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme, le culte de DIEU du despotisme presbytéral, & que nous ne prétendons plus être menés, avec un licou, par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me servis, Monsieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais point alors, je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de *St Justin* qui a vu la statue de sel, en laquelle la femme de *Loth* fut changée, & les cellules des septante, prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de *St Pacôme* que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle, & de ceux de *St Grégoire Thaumaturge* qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU, & en servant le prochain, de vous moquer des superstitions qui avilissent la nature humaine ; riez des sottises ; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquisition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent ; mais un inquisiteur veut vous ravir jusqu'à vos

penſées : il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours paſſés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il eſt ſur la terre, & que ce ſont les perſécuteurs théologaux qui en ſont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Du propoſant.

MONSIEUR,

HIER M. le jéſuite irlandais *Néedham*, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de monſeigneur & de madame ; il y avait un pâté d'anguilles délicieux ; ils ordonnèrent qu'on ne le ſervît point, parce que depuis quelque temps M. *Néedham* ſe trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuiſtre, tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ſerait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la

robe de madame la comtesse, selon l'usage. M. *Néedham* parla beaucoup de vous ; il fit votre éloge ; car si la diversité de vos religions vous divise, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous savez qu'à dîner la conversation change toujours d'objet ; on parla de mademoiselle *Clairon*, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais & de l'Amérique. Monsieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boston : en voici le précis.

„ Nous conclûmes dernièrement la paix avec la „ nation des Savanois. Une des conditions était „ qu'ils nous rendraient de jeunes garçons anglais, „ de jeunes filles qu'ils avaient pris il y a quelques „ années ; ces enfans ne voulaient pas revenir „ auprès de nous. Ils ne pouvaient se détacher de „ leurs chefs savanois. Enfin le chef des tribus „ nous ramena hier ces captifs tous parés de belles „ plumes, & nous tint ce discours :

„ Voici vos fils & vos filles que nous vous „ ramenons, nous en avions fait les nôtres ; nous „ les adoptâmes dès que nous en fûmes les maîtres. „ Nous vous rendons votre chair & votre sang ; „ traitez-les avec la même tendresse que nous les „ avons traités ; ayez pour eux de l'indulgence, „ quand vous verrez qu'ils ont oublié parmi nous „ vos mœurs & vos usages. Puisse le grand génie „ qui préside au monde, nous accorder la conso- „ lation de les embrasser, quand nous viendrons „ sur vos terres jouir de la paix qui nous rend „ tous frères ! &c. „

Cette lettre nous attendrit tous. M. *Néedham*

s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des ſauvages. Pourquoi les appelez-vous ſauvages? dit monſieur le comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſociété, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages parce que leurs maiſons, leurs habits, leur langage, leur cuiſine, ne reſſemblent pas aux nôtres?

Ah, Monſeigneur! vous voyez bien qu'ils ſont ſauvages, puiſqu'ils ne ſont pas chrétiens, qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tenu un diſcours ſi chrétien ſans un miracle. Je ſuis perſuadé que ce chef des Savanois était quelque jéſuite irlandais déguiſé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle ſeule n'eſt pas capable de tant de bonté ſans le ſecours d'un miſſionnaire. Ou c'était un jéſuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle ſpécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion?

Mme la comteſſe ſentit bien à quel homme on avait à faire, elle mordit ſes belles lèvres pour étouffer un éclat de rire; & regardant M. *Néedham* avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens: Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long-temps damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie & tant d'autres pays?

Hélas! oui, Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au temps où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour

nous

nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille ; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam*, ainſi on ne leur devait rien ; & quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grâce.

Vraiment, mon cher monſieur *Néedham*, ils vous ſont bien obligés ; mais comment les Africains, les Hurons, & les Savanois étaient-ils damnés en *Adam* ? Comment des peuples noirs & avec de la laine ſur la tête, & des peuples ſans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu & chevelu ? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique ?

Hé ! Madame, n'avaient-ils pas l'arche ? ne leur était-il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau qu'il l'avait été à *Noé* d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, & de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe ? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là ; mais nous y répondons d'une manière victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, & que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſière : ne voyez-vous pas, Madame, que c'eſt un miracle perpétuel ? il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs, ils puent tous comme des boucs, & cependant *Abraham* leur père ne puait point ; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il eſt ſûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée, n'ont une membrane

noire ſous la peau, & que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche *Cham* avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux & très-vraiſemblable, dit monſieur le comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* ſentît ſi bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante & quinze ans dans des pays fort chauds, & je doute qu'ils euſſent un grande proviſion d'eau de lavande ; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Etes-vous bien ſûr que ce ſoit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce diſcours vertueux & attendriſſant, qui m'a charmé ?

Très-ſûr, Monſeigneur, je ſuis qualifié pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. *St Auguſtin* déclare expreſſément, qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata ;* de-là il eſt démontré que *Scipion* l'africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché ; *Caton* d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaiſir ; *Marc-Antonin*, *Epictète*, des fripons.

Voilà une puiſſante démonſtration & furieuſement conſolante pour le genre-humain, répondit avec douceur monſieur le comte, vos honnêtes gens ne ſont pas de la même trempe des faux ſages de l'antiquité ; certes, mon cher *Néedham*, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous *Charles I*, quatre-vingts mille proteſtans dont pourtant le nombre ſe réduit

à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, Monſeigneur; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient ſous l'anathème. DIEU commande aux Juifs de les maſſacrer tous ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge; & pour les aider dans cette opération ſainte & ſacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers ſa ſource, tomber les murs au ſon de la trompette, arrêter le ſoleil (& même la lune que j'avais oubliée dans mon ſavant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Iſraëlites, aucune perfidie n'a été commiſe ſans être juſtifiée par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Evangile, qu'il eſt venu apporter le glaive & non la paix; qu'il eſt venu diviſer le père, le fils, la mère & la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous verſions le ſang; nous n'avons pas encore atteint la préciſion de la loi. Les mœurs ſe ſont bien corrompues depuis ces heureux temps. On ſe borne aujourd'hui à de petites perſécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les perſécutés de notre temps crient comme s'ils étaient ſur le gril de *St Laurent*, ou ſur la croix de *St André*. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'inſinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces perſécutions vigoureuſes, ſi agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins ſe bornent inſolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique,

DIEU incommunicable, DIEU juste, DIEU rémunérateur & vengeur; DIEU qui a imprimé dans nos cœurs sa loi naturelle & sainte; DIEU de *Platon* & de *Newton*, DIEU d'*Epictète* & de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chérissent les hommes, ils sont bienfesans : quelle absurdité & quelle horreur !

Ah ! cela fait bondir le cœur, interrompit Mme la comtesse. L'anguillard applaudi continua ainsi :

J'eus une violente dispute ces jours passés avec un scélérat qui, au lieu d'assister à la messe, s'était amusé à secourir une pauvre famille affligée, & l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèse & de *Moïse*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, & qui me demande si la Genèse n'a pas été écrite du temps des rois juifs ? le beau sujet de son doute était que dans le XXXVIe chapitre, verset 1, ceux qui lisent la Genèse attentivement (desquels le nombre est très-petit) trouvent ces paroles :

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent des rois.

Cet impudent osa me dire : Est-il probable que *Moïse* eût ainsi supposé qu'il y avait des rois israëlites de son temps ? il n'y en eut à compter juste que sept cents ans après lui. N'est-ce pas comme si on fesait dire à *Polybe : Voici les consuls qui furent à la tête du sénat, avant qu'il y eût des empereurs romains* ? N'est-ce pas comme si on fesait dire à *Grégoire de Tours : Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maison*

d'Autriche fût sur le trône ? Hé ! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'eſt une prophétie, que c'eſt-là le miracle, & que *Moïſe* a parlé des rois d'Iſraël comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Iſraël eſt chaldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien des ſiècles après *Moïſe;* donc *Moïſe* écrivit le Pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné juſqu'au règne de *Tibère ;* donc la rédemption ayant été univerſelle, toute la terre, excepté nous, eſt damnée.

Le monſtre ne fut pas encore terraſſé ; il oſa me dire que, ſelon les meilleurs théologiens, il n'importe pas que ce ſoit *Moïſe* ou un autre qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur ſoit inſpiré, qu'il eſt impoſſible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois, qu'il eſt impoſſible qu'il ait contredit groſſièrement la géographie & la chronologie, leſquelles ſe trouvent aſſez juſtes ſi le livre a été écrit à Jéruſalem, & qui ſont erronées ſi le livre eſt ſuppoſé écrit par *Moïſe* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait, mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il était du ſentiment de *le Clerc* & de *Newton*. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, & en 2262, comme diſent les Septante, & encore en 2309, ſelon le texte ſamaritain. Enfin mêlant la politeſſe aux raiſons, je le convertis.

Ainſi parla *Néedham ;* on battit des mains à ce diſcours, on ſe récria, on nagea dans la joie, on but à ſa ſanté. La belle choſe, diſait-on, que la théologie ! comme elle apprend à raiſonner juſte !

comme elle adoucit les mœurs ! comme elle eſt utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. *Néedham* fit de ſon triomphe. Il s'adreſſa à moi, il me reprocha les variations de l'Egliſe proteſtante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine ; mais vous autres papiſtes, vous en avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier concile de Nicée juſqu'au concile de Trente. C'eſt le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle ſe montre parmi nous ſous cinquante faces différentes, mais vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu ſe produire qu'avec onze ou douze viſages. Voyez quelle eſt notre prodigieuſe ſupériorité.

Nous étions au fruit & tous de fort bonne humeur, lorſqu'un baron allemand fit pluſieurs queſtions au ſavant ; il demanda, entr'autres choſes, ſi c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST ſur le toit du temple & ſur la montagne, ou ſi c'était JESUS qui avait emporté le diable ? C'eſt bien le diable, dit *Néedham ;* ne voyez-vous pas que ſi le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle ; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'eſt-là la choſe la plus miraculeuſe qui ait jamais été faite. Non-ſeulement il tranſporta DIEU ſur une montagne de Judée d'où l'on découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes, mais il propoſa à DIEU de l'adorer. C'eſt-là le comble, c'eſt-là ce qui doit ravir en admiration ! liſez ſur cet article dom *Calmet*, c'eſt

le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus sincère de notre misérable raison humaine. Il parle de cette affaire comme de ses vampires. Lisez dom *Calmet*, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri; il mesura d'un coup-d'œil la figure du petit *Néedham* avec un air d'étonnement & de mépris, mêlé d'un peu de colère; & lui dit en anglais:

Do you come from bedlham, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, Monsieur; je me marie dans huit jours, & je vous prie à la noce.

N. B. Néedham avait fait imprimer un *projet de notes instructives*, où il critiquait, toujours à sa manière, quelques-unes des lettres qu'on vient de lire; sur quoi le proposant trouva convenable d'y ajouter l'avertissement & les notes qui suivent.

TEXTE DU PROJET DE NÉEDHAM.

'Twas granted, tho, he had much wit &c. (*)

HUDIB.

CELA s'explique ainsi en grec avec bien plus d'énergie & de précision qu'en anglais.

Avertissement & notes du proposant, sur quelques passages du projet de Néedham.

(*) Ces vers anglais veulent dire que M. *Covelle* le père n'a point d'esprit. Ah! monsieur *Néedham*, est-ce de l'esprit qu'il faut dans des matières si graves? voilà la manie du siècle. Vous ne songez qu'à être un bon plaisant; vous sacrifiez tout à une raillerie. Ce n'est pas ainsi qu'en use M. *Covelle*, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'esprit, il se contente d'avoir raison; & il vous cède le mérite de l'éloquence & des grâces.

Ce grand-homme qui dirige la plume savante du proposant; celui, dit-on, qui protége l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le secours & l'approbation de tous les *mauvais catholiques* &c. (*a*)

St Paul, aussi-bien que l'Evangile, affirme expressément *que chacun sera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît*, (*b*) *selon le poids & la mesure de ses talens, & non par la loi qu'il ne connaît pas....*

Au lieu de dire que le bâton de *St Grégoire Thaumaturge*, planté en terre, s'était changé en arbrisseau, on avance que selon la Légende, le saint lui-même s'est métamorphosé en arbre... (*c*)

Les vers grecs que *Néedham* cite, signifient que le père de M. *Covelle*, qui a travaillé avec monsieur son fils aux lettres précédentes, est un vieillard de quatre-vingts deux ans qui radote. Fi, monsieur *Néedham*, qu'il est vilain de reprocher à un pauvre homme son âge!

(*a*) Comment, petit misérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient justifié *Jean Calas*, rétabli sa mémoire & déclaré sa famille innocente; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note est d'un maître des requêtes, qui en passant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiselle *Noblet*, & écrivit ces mots en marge.

(*b*) Oui, mais hors de l'Eglise point de salut. Hem! & tous les enfans morts sans baptême damnés selon *St Augustin*, dans sa lettre CCXV. Hem!

(*c*) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falsifiez toujours la sainte écriture & l'histoire ecclésiastique. Lisez *Grégoire de Nysse*, lisez ses propres paroles traduites par *Fleuri*, livre VI. Voici ce que vous y verrez:

» Les persécuteurs suivirent *Grégoire* en grand nombre, & ayant appris » le lieu où il s'était caché, les uns gardaient le passage de la vallée, » les autres cherchaient par toute la montagne. *Grégoire* dit à son diacre » de se mettre en prières avec lui, & d'avoir confiance en DIEU. Il » commença lui-même à prier, se tenant debout les mains étendues, & » regardant le ciel fixement. Les païens ayant couru par toute la mon- » tagne, & visité toutes les roches & toutes les cavernes, revinrent dans » le vallon, & dirent qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres assez » proches l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés, celui qui leur avait » servi de guide y alla, & trouva l'évêque & son diacre immobiles en » oraison, au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. »

Vous voyez bien que ce n'est pas le bâton de *Grégoire* qui a été changé en arbre, que c'est *Grégoire* lui-même avec son diacre.

Vous seriez bien plus enchanté, si vous saviez que *Grégoire le Thaumaturge*

Tu ne te sauveras jamais du ridicule dont ton adversaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuses* de Genève.... (*d*)

Extrait d'une description exacte (*e*) des établissemens en Amérique, qui prouve la cruauté des sauvages.... Voilà les saints de notre docte, humain & doux proposant.... (*f*)

L'éditeur avait terminé ce recueil par une dissertation sur les miracles, tirée de la *troisième lettre de la Montagne*, où *J. J. Rousseau* combat les miracles de l'Evangile, qu'il regarde ailleurs comme inspiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le professeur *Robinet* de mettre au bas de cette dissertation la note suivante:

Tous ces raisonnemens de *Jean-Jacques* sont pitoyables; car si l'Evangile est divin, il faut croire ce qu'il rapporte sans disputer; la question se réduit donc à savoir si l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, & si on peut examiner son authenticité par les règles de la critique ordinaire.

écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Lisez l'histoire ecclésiastique, vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier. (*Note de M. le professeur Croquet.*)

(*d*) Les dames de Genève ravaudeuses! M. *Nédham* est fort poli! (*Cette remarque est de mademoiselle Noblet.*)

(*e*) Qui t'a dit que cette description est exacte? dans quel bourbier as-tu puisé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cause en calomniant la nature humaine? (*Note de M. du Peyrou, qui connaît mieux l'Amérique que toi.*)

(*f*) Avis à *Nédham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorsqu'ils la déshonorent & qu'ils la défigurent. Le proposant & M. du *Peyrou*, & M. *Covelle*, & M. *Beaudinet* ne sont pas ennuyeux comme toi, mais ils sont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

De M. Beaudinet, à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er décembre, l'an du falut 1765.

MONSIEUR,

MON cher monfieur *Covelle*, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean-Jacques*. Vous êtes forti de toutes vos épreuves, votre nom paffera à la dernière poftérité avec celui de vos ancêtres qui fe fignalèrent pour leur patrie le jour de l'efcalade. Mais vous l'emportez fur eux autant que la philofophie du fiècle préfent l'emporte fur la fuperftition du fiècle paffé. Le *Covelle* de l'efcalade ne tua qu'un favoyard, & vous avez réfifté à cinquante prêtres. Mlle *Ferbot* en eft toute glorieufe ; c'eft le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus & en chemife que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de fe mettre à genoux devant lui. *Henri IV* roi de France, plus grand encore, fe fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre *Clément VIII*, fur les feffes de deux cardinaux fes ambaffadeurs. Et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, se croit déshonoré. Ils se joignent dans mon pays tantôt aux magistrats, tantôt aux citoyens ; ils les divisent pour en être les maîtres : les vôtres sont puissans en œuvres & en paroles. Si *Jean-Jacques Rousseau* a fait des miracles, ils en font aussi. Ils s'associent avec le savant jésuite irlandais *Néedham;* ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce seront au fond de vrais serpens plus dangereux que celui d'*Eve*. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous persécutant. Voici ce que je vous conseille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous serez prêtre, vous recevrez l'esprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* & *Jurieu* l'ont été.

S'il vous tombe sous la main quelque *Servet* & quelque *Antoine*, vous les ferez brûler saintement, en criant contre l'inquisition des papistes. Si quelqu'un du consistoire n'est pas de votre avis, vous serez en droit de lui donner un bon soufflet, comme le prophète *Sédékia* en donna un au prophète *Michée*, en lui disant : *Devine comment l'esprit de* DIEU *a passé par ma main pour aller sur ta joue.* (*a*)

Si le jésuite *Néedham* vous reproche d'être hérétique vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre

(*a*) Rois, liv. III, chap. XXII.

de l'héréfie, la mère du fchifme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidelle vous parlera de vos amours avec M[lle] *Ferbot*, vous citerez *Ofée*, qui non-feulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer* par ordre exprès du Seigneur, (*b*) mais qui enfuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant & un quarteron & demi d'orge. Il reftera à difcuter quelle était la plus jolie de M[lle] *Gomer* ou de M[lle] *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre, & furement M[lle] *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous afpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme *Jérémie* dans les rues de Jérufalem, ce vous fera gloire devant les filles ; elles prendront ce temps pour danfer auffi toutes nues autour de vous ; afin de fe conformer aux idées de *Jean-Jacques* dans fon beau roman d'*Héloïfe*, elles vous donneront des baifers âcres. Rien ne fera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleffe dans votre pofte important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un confeiller ou d'un procureur-général vous appellent tête blanche, foit fur le chemin de Chefne, foit fur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire defcendre de la montagne de Salève deux gros ours, & vous aurez la fatisfaction de voir dévorer les enfans de vos magiftrats ; ce qui doit être une fainte confolation pour tout véritable prêtre.

(*b*) I[er] & III[me] chapitres d'*Ofée*.

Enfin, je me flatte que vous ſerez tranſporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée, & cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre *ſi vis eſſe aliquid*. En attendant contribuez par vos lumières, par votre éloquence & par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élèvent dans votre patrie & à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble & le plus précieux des biens, comme dit *Cicéron*.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande, on ſe moquait ſouvent des prêtres, & qu'on reſpectait toujours les magiſtrats; c'eſt, répondit M. du *Peyrou*, qu'on aime les lois, & qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De M. Covelle à M. Néedham le prêtre.

VOUS favez, Monfieur, que dans le dernier fouper que nous fimes enfemble avec mademoifelle *Ferbot*, je vous avertis qu'on vous accufait de quelques petites impiétés. Je fuis fâché que vous donniez fur vous cette prife ; je vais bientôt me faire prêtre comme M. *Beaudinet* me l'a confeillé. Vous fentez bien qu'alors mon premier devoir fera de vous pourfuivre. Epargnez-moi ce chagrin ; & fi vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'eft-à-dire fi vous n'êtes pas de mon avis, n'offenfez pas au moins les oreilles pieufes par des expreffions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monfieur, de dire qu'il y a des fautes de copifte dans le Pentateuque? (*a*) c'eft parler contre votre confcience, c'eft juftifier l'opinion où eft tout l'univers que vous êtes jéfuite. Vous fentez bien qu'un livre divinement infpiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les fcribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'efprit divin abandonna ce livre facré aux erreurs des hommes ; par conféquent vous le foumettez à la critique comme les livres ordinaires ; ce n'eft plus, felon vous, un ouvrage refpectable ; vous détruifez le fondement de notre foi.

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes inftructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques & foporifiques, pour lefquelles vous êtes qualifié.

Croyez-moi, Monſieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien teſtament *de dom Quichottes qui ſe battent contre des moulins à vent.* (*b*) Ah ! Monſieur, l'écriture ſainte, un moulin à vent ! quelle comparaiſon ! quelle expreſſion ! Mademoiſelle *Ferbot* qui eſt fille d'un meûnier, & qui s'intéreſſe vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher *Néedham*, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre *Jean-Jacques Rouſſeau*, M. *Beaudinet* & moi d'une part, & le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'apaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

» La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde » 1656, les Septante en 2262, & le Pentateuque » ſamaritain en 2309. »

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés ; vous affectez de douter du troiſième ; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge ; & parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

(*b*) Page 2.

Hé ! Monſieur, oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures ? & devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des Septante & le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel & que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles ? & ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarraſſé à compter les années depuis que *Moïſe* parla à *Pharaon*, juſqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cents trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de *Moïſe* vers *Pharaon*, juſqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Eſdras* compte quarante-deux mille trois cents quarante & un Iſraëlites revenus de la captivité, & que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.

Vous

Vous souvenez-vous, Monsieur, que mademoiselle *Ferbot* vous demanda, en soupant, quel âge avait *Dina* fille de *Jacob*, lorsqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites ? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet.* Mademoiselle *Ferbot*, qui calcule à merveille, se leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes, & vous prouva que *Dina* n'avait pas six ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour son âge ; mais, Monsieur, il fallait démontrer qu'elle avait seize ans, sans quoi vous ruinez toute l'histoire des patriarches.

Car, Monsieur, si *Dina* n'avait que six ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize & *Siméon* douze, quand ils passèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en disant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monsieur le proposant *Théro*, qui au fond est un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanase*, trouve fort mauvais que vous disiez que toute cette ancienne chronologie est erronée ainsi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monsieur *Néedham* ? *St Luc* dit qu'*Auguste* fit un dénombrement de toute la terre, & que *Cirénius* était gouverneur de Syrie, quand JESUS vint au monde ; & là-dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage, que jamais *Auguste* ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteste, que *Cirénius* ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de JESUS. Oui,

Monſieur, cela eſt vrai, mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez-là votre chronologie & vos calculs, ne ſupputez plus ſi *David* amaſſa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cents millions de livres ſterling en argent comptant, & ſi *Saül* avait trois cents ſoixante mille hommes de troupes en campagne, & *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux; cela eſt abſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que *Matthieu* fait enfuir la ſainte famille en Egypte, & que *Luc* la fait reſter à Bethléem; parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans, & les autres ſeulement trois mois; parce que *Matthieu* & les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah! M. *Néedham*, ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens temps & en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que ſous *Trajan*, & que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des fidelles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de

leurs villages, parce que *Moïse* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appelez point les dames de Genève qui se moquent de vous *des ravaudeuses* : (*d*) il ne faut jamais insulter les dames, cela est d'un homme mal appris. Si les dames se moquent de vous, il faut entendre raillerie, & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre-humain ; que les railleurs composent l'autre moitié, & qu'il ne vous restera que vos anguilles ; ce qui est une faible ressource pour établir le papisme à Genève, comme on vous en accuse.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture sainte d'une main & à introduire le papisme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'est qu'un amas de contradictions, que notre ami *Jean-Jacques* s'est toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en fesant des comédies, qu'il a tourné les miracles de JESUS en ridicule, & qu'il a fait des miracles à Venise ; que tantôt il a justifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, & que tantôt il les a vilipendés ; qu'il a dédié une brochure à sa chère république de Genève, & qu'après il a imprimé que ses chers magistrats sont des tyrans, & le conseil des deux cents une assemblée de dupes ; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin*, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin*, a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de *l'Esprit*, qui avait été son bienfaiteur, & qu'il s'est fait ensuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre

(*d*) Page 9 des notes instructives, véridiques, théologiques & soporifiques de mon cher ami *Néedham*.

Montmolin. Hélas ! Monſieur, vous avez raiſon en cela. Les lois ſe contrediſent ſouvent. Les maris & les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. *Auguſtin* a contredit *Jérôme ; Paul* a contredit *Pierre ; Calvin* a contredit *Luther*, qui a contredit *Zuingle*, qui a contredit *Œcolampade* &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens & dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais ; c'eſt de ne rien dire du tout.

Je ſerai toujours ſans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

VINGTIEME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'IL eſt vrai que vous vous ſoyez priſe de goût pour l'agréable M. *Néedham*, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, & par conſéquent dans tout l'univers, vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé, & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que M. *Néedham*, prêtre papiſte, était allé en Suabe chez leurs excellences M. le comte & Mme la comteſſe de *Hiſſ-prieſt-craſt*, dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, & pour ſon malheur, par la ville de

Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſitôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous ; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux, comme parodies, notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

Monſieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait, ſelon le ſieur *Néedham*, que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal ſonantes, offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire, vivement alarmé, ſomma *Néedham* de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte ? Il avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait ſa ſynaxe tous les dimanches, qu'il feſait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe ; il ſe vanta de faire *Théon*, & même des milliers de *Théoi*, de quoi toute l'aſſemblée frémit.

Monſieur le modérateur l'adjura, au nom du DIEU vivant, de dire nettement & ſans équivoque s'il était jéſuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit, il ſe recueillit un moment, & répondit en balbutiant : Je ne ſuis pas ce que vous croyez que je ſuis. Malheureuſement en diſant ces paroles, il laiſſa tomber de ſa poche une lettre du général de Rome, dont l'adreſſe était : *Al reverendo, reverendo padre Néedham, della ſocietà di Gieſu.* Etant ainſi convaincu d'avoir menti au Saint-Eſprit & au conſiſtoire, il fut envoyé en priſon.

L'on continua le lendemain son interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans *Matthieu* est contraire à celle qui est dans *Luc*, a répondu que oui, & que c'*était-là* le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies, a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment & proditoirement que, selon *Matthieu*, la sainte famille s'était enfui en Egypte, & que, selon *Luc*, elle ne bougea de Bethléem, jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée, a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes, il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, & par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, selon *Jean*, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême, & que, selon les autres, il n'avait vécu que trois mois, a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition & l'ascension en Galilée, selon *Matthieu*, & selon *Luc* à Jérusalem & en Béthanie, a répondu que ce n'était pas une chose importante, & qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie; sur quoi monsieur le modérateur lui repartit fort pertinement : Maître *Néedham*, bien est-il vrai que théologiens sont par fois gens absurdes; mais on peut raisonner comme un coq-d'inde, & se conduire avec prudence de serpent.

Je vous épargne, Mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, & que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de votre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, & enſuite à être lapidé hors la porte de la ville, ſelon la coutume.

Comme on lui liſait ſa ſentence, arriva M. du *Peyrou*, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au conſiſtoire que la ſentence était un peu rude, que M. *Néedham* était étranger, & qu'une juſtice ſi ſévère pourrait empêcher déſormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étaient étrangers aux Iſraëlites, & que cependant ils furent tous mis à mort; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod*, & que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche; que *Michel Servet*, étant eſpagnol, était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie, & que cependant *Jehan Chauvin* le fit brûler pour l'amour de DIEU, avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-temps, ce qui eſt un vrai paſſe-temps de prêtre.

Ces raiſons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. du *Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la ducheſſe de *Longueville*, par laquelle il n'eſt loyal au conſiſtoire de lapider

personne sans la permission du gouverneur. Malheureusement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monsieur son lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le consistoire prétendait que la loi en question n'était que de calvinistes à calvinistes, non pas de calvinistes à papistes ; il ajoutait, avec assez de vraisemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre secte, mais que pour un homme d'une secte différente, il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, & qu'on était trop heureux que le sort tombât sur un jésuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc ; mais que ce soit le plus absurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces messieurs se regardèrent tous avec un air de politesse qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à son confrère ; l'un disait : Monsieur le modérateur, c'est à vous de commencer ; l'autre, Monsieur le professeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, & ceux-ci aux pasteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, M. du *Peyrou* fit évader le patient, vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous souperez entre lui & M. *Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

BEAUDINET.

N. B. J'apprends, Mademoiselle, que vous renoncez à M. *Covelle*, le digne appui du calvinisme, & à M. *Néedham*, le digne pilier du papisme ; on dit que vous épousez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'esprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il est : cela est très-important.

CONCLUSION.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu sur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui se réduisent en poussière devant nos vérités sublimes. Si M. *Néedham* est un ignorant, cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'espérer que M. le comte de *Hiss-priest-craft*, & madame la comtesse se convertiront ; que M. *Jean-Jacques* rentrera au giron ; que M. le proposant *Théro* ne proposera plus de difficultés ; que M. *Covelle* & mademoiselle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien, & qu'enfin M. *Beaudinet* ne contestera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers & de Boveresse le droit d'excommunier, condamner, anathématiser qui bon leur semblera ; ce droit étant divinement attaché à leur divin ministère. Nous espérons même que non-seulement ces savans hommes feront des miracles, mais qu'il feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen!*

SUR L'ENCYCLOPEDIE.

UN domeftique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi fon maître foupant à Trianon en petite compagnie, la converfation roula d'abord fur la chaffe, & enfuite fur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre fe fefait avec des parties égales de falpêtre, de foufre & de charbon. Le duc de *la Vallière*, mieux inftruit, foutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une feule partie de foufre & une de charbon, fur cinq parties de falpêtre bien filtré, bien évaporé, bien criftallifé.

Il eft plaifant, dit M. le duc de *Nivernois*, que nous nous amufions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Verfailles, & quelquefois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer fur la frontière, fans favoir précifément avec quoi l'on tue.

Hélas! nous en fommes réduits là fur toutes les chofes de ce monde, répondit madame de *Pompadour*; je ne fais de quoi eft compofé le rouge que je mets fur mes joues, & on m'embarrafferait fort fi on me demandait comment on fait les bas de foie dont je fuis chauffée.

C'eft dommage, dit alors le duc de *la Vallière*, que fa majefté nous ait confifqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent piftoles; nous y trouverions bientôt la décifion de toutes nos queftions.

Le roi juſtifia ſa confiſcation ; il avait été averti que les vingt & un volumes in-folio, qu'on trouvait ſur la toilette de toutes les dames, étaient la choſe du monde la plus dangereuſe pour le royaume de France ; & il avait voulu ſavoir par lui-même ſi la choſe était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya ſur la fin du ſouper chercher un exemplaire par trois garçons de ſa chambre, qui apportèrent chacun ſept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de *la Vallière* avait raiſon ; & bientôt madame de *Pompadour* apprit la différence entre de l'ancien rouge d'Eſpagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, & le rouge des dames de Paris. Elle ſut que les dames grecques & romaines étaient peintes avec de la pourpre qui ſortait du *murex*, & que par conſéquent notre écarlate était la pourpre des anciens ; qu'il entrait plus de ſafran dans le rouge d'Eſpagne, & plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui feſait ſes bas au métier ; & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement ! Ah ! le beau livre, s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confiſqué ce magaſin de toutes les choſes utiles pour le poſſéder ſeul, & pour être le ſeul ſavant de votre royaume ?

Chacun ſe jetait ſur les volumes comme les filles de *Lycomède* ſur les bijoux d'*Ulyſſe* : chacun y trouvait à l'inſtant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient ſurpris d'y voir la déciſion de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de ſa couronne. Mais vraiment, dit-il, je ne ſais pas

pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh, ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de *Nivernois*, que c'eſt parce qu'il eſt fort bon. On ne ſe déchaîne contre le médiocre & le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner *du ridicule* à une nouvelle venue, il eſt ſûr qu'elle eſt *plus* jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait; & le comte de *C*.... dit tout haut : Sire, vous êtes trop heureux qu'il ſe ſoit trouvé ſous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, & de les tranſmettre à la poſtérité. Tout eſt ici, depuis la manière de faire une épingle juſqu'à celle de fondre & pointer vos canons; depuis l'infiniment petit, juſqu'à *l'infiniment* grand. Remerciez DIEU d'avoir *fait naître* dans votre royaume ceux qui ont ſervi ainſi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyclopédie ou qu'ils la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez, mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire & ſi admirable.

Sire, reprit le comte de *C*...., il y avait à votre ſoupé deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé, & nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le ſoupé par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts? Le roi ſentit la force de la raiſon; chacun reprit ſon bien : ce fut un beau jour.

L'envie & l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues : ces deux ſœurs immortelles continuèrent

leurs cris, leurs cabales, leurs perſécutions. L'ignorance en cela eſt très-ſavante.

Qu'arriva-t-il? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proſcrit en France, & gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CANONISATION